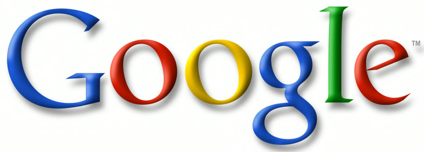
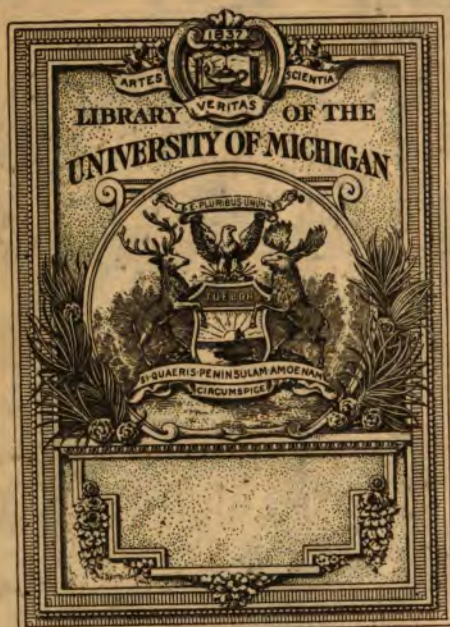
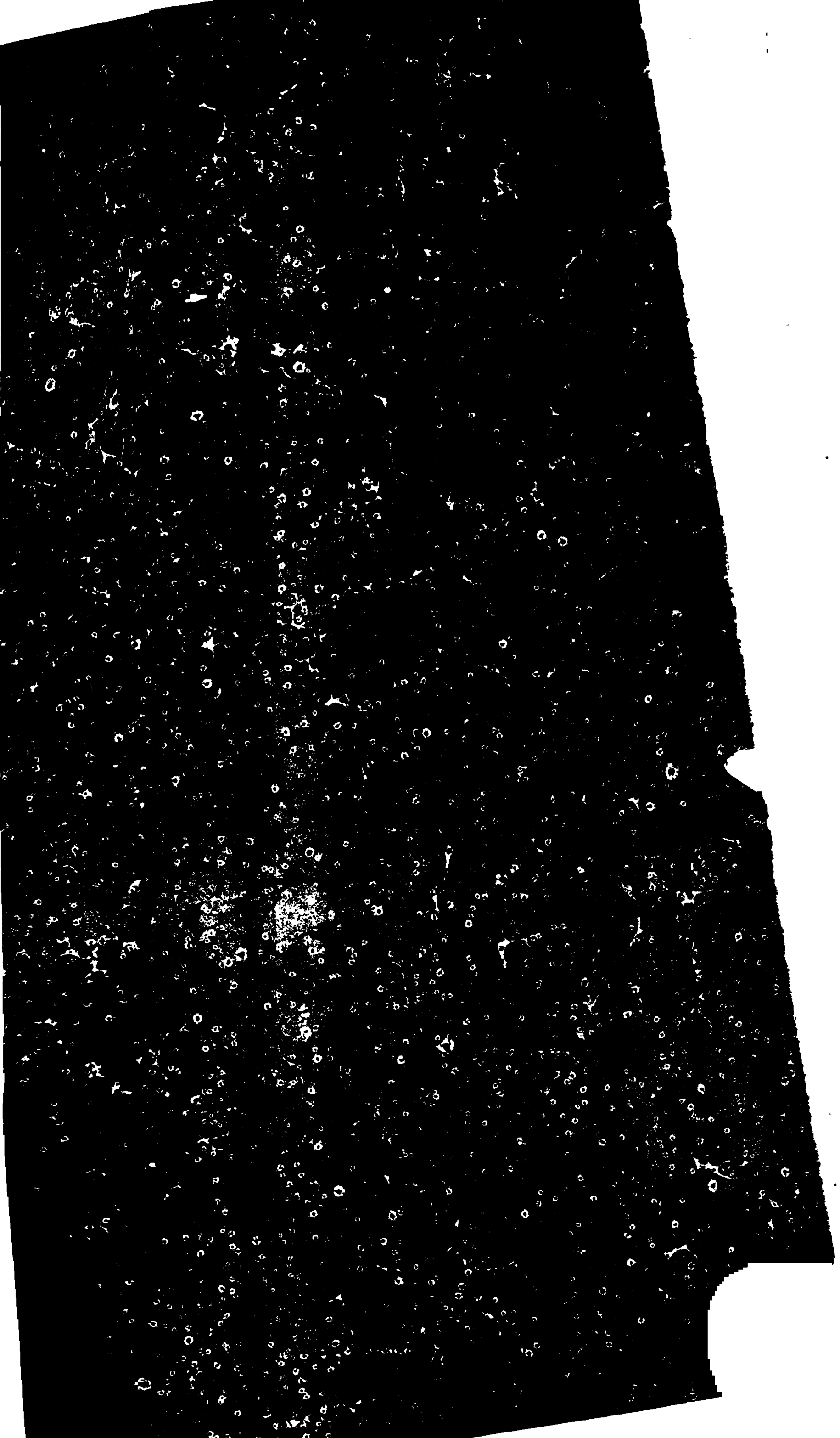



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



[redacted]

am

ODÉÏDES:

LE CID;

HÉLOÏSE;

LES PRISONS DE 1794.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

ANNALES SECRÈTES D'UNE FAMILLE PENDANT 1800 ANS,

2 forts vol. in-8°, chez GOSSELIN, 15 fr.

La donnée singulièrement neuve de cet ouvrage, le fait sortir entièrement de la classe des romans ordinaires. C'est l'histoire d'une famille qui pendant 1800 ans, depuis l'empereur Auguste jusqu'en 1794, suit toutes les vicissitudes de grandeurs et d'infortunes que toutes nos familles ont subies ou dû subir. Par là, ce roman est un peu l'histoire de tout le monde, et un peu aussi celle des 18 siècles qu'il parcourt et de leurs opinions diverses. On a trouvé que les détails de cet ouvrage et les principales aventures qu'il contient n'étaient pas indignes de la donnée. Un des juges de ce livre a dit que jamais le roman n'a été si instructif, ni l'histoire si amusante.

DE LA LIBERTÉ,

OU

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DES RÉPUBLIQUES,

Seconde édition, 1 vol. in-8°, chez MICHAUD, 5 fr.

Cet ouvrage, éminemment clair, et que quelques personnes regardent comme le meilleur de l'auteur, traite la question la plus importante aujourd'hui pour le bonheur des nations, et combat des préjugés bien anciens qui n'en sont que plus funestes. Il est fondé sur la distinction entre la liberté civile et la liberté politique, et présente l'histoire sous un point de vue tout nouveau.

LE DERNIER HOMME,

IMITÉ DE GRAINVILLE,

Deuxième édition, 1 vol. in-18, chez DELAUNAY, 3 fr.

Ce poème, qui n'est pas autre chose que la fin du monde, est si sévère et si lugubre que personne n'est obligé de l'aimer ni même de le lire; mais il n'en est pas moins vrai que l'idée primitive, qui est de Grainville, est merveilleuse et sublime; que l'imitateur, en refondant son esquisse, qui d'ailleurs était en prose, y a ajouté beaucoup de choses, et qu'il reste persuadé que, grâce surtout à Grainville, ce siècle a produit pour la France une épopée. Du moins, c'est ainsi qu'on pense en Allemagne, où M. Schirlitz a fait au poème français du *Dernier Homme* l'honneur de le traduire littéralement en très-beaux vers; et, en dédiant cette traduction à un personnage ecclésiastique éminent, il le remercie de lui avoir indiqué le *Dernier Homme* comme l'*œuvre Grandiose de la poésie épique* (Grandiose Werk der epischen dichkunst.)

LA TABLE RONDE,

Quatrième édition, 1 beau vol. in-8°, chez DELAUNAY, 6 fr.

Ouvrage bien différent du *Dernier homme*, et le plus heureux de ceux de l'auteur.

AMADIS et ROLAND, poëmes faisant suite à la TABLE RONDE. — LE SEAU ENLEVÉ. — VOYAGE EN ITALIE ET EN SICILE. — TRADUCTION DE JUVÉNAL.—APOLOGUES.—Ouvrages dramatiques, dont le SECRET DU MENAGE; et en société, LA REVANCHE, et LE NOUVEAU SEIGNEUR.

Paris. — Imprimerie et Fonderie de JULES DIDOT l'aîné, 4, boulevart d'Enfer.

LES

ROMANCES DU CID

ODÉÏDE

IMITÉE DE L'ESPAGNOL,

PAR

A. CREUZÉ DE LESSER;

TROISIÈME ÉDITION,

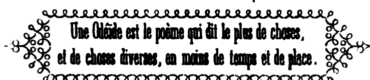
AUGMENTÉE

D'HÉLOÏSE,

ET DES

PRISONS DE 1794,

POËMES DU MÊME GENRE.



PARIS,

CHEZ DELAUNAY, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, PÉRISTYLE VALOIS.

1836.



PRÉFACE.



Paris, ce 20 avril 1814.

Rien ne ressemble moins à ce qu'on entend ordinairement chez nous par romances, que la plupart de ces romances espagnoles, dont l'ensemble a dans son antiquité une forme et une physionomie si neuves. Il ne s'agit pas seulement ici des amours et des premiers hauts faits du Cid, comme dans l'immortelle et incomparable tragédie de notre grand Corneille. Tout ce sujet, d'ailleurs si différemment traité, et présenté ici dans sa simplicité primitive, est contenu dans le premier des six Livres de cet ouvrage. Voici la vie poétique du Cid, toute sa noble vie jusqu'à son dernier jour, chantée par ses compatriotes et presque par ses contemporains. Il y a peu de circonstances qui puissent détruire entièrement l'intérêt d'un tel recueil ; et si au milieu d'une guerre terrible plusieurs de nos généraux ont cherché à ajouter des respects et des hommages à ceux que l'Espagne a rendus au Cid, combien ce monument si ancien, élevé à sa gloire, n'est-il pas par-tout et à jamais digne de l'attention des ames élevées ! C'est ce qui m'a fait penser que la lecture de cet ouvrage ne paraîtrait pas une distraction trop disparate au milieu des pensées sérieuses qui nous occupent, et des espérances qui nous consolent.

On n'est pas tout-à-fait d'accord, même en Espagne, sur le lieu et sur l'époque de la naissance du Cid. Les uns le font naître près de Burgos, au château de Bivar; mais il

semble qu'il ne devrait pas rester d'incertitude à ce sujet, d'après l'inscription suivante qu'on peut lire à Burgos :

Ici eut sa maison,
et naquit, en 1026, Rodrigue Diaz de Bivar, appelé le Cid Campeador.
Il mourut le 7 février 1099.
Son corps fut transporté au monastère de Saint-Pierre de Cardenia, près de cette ville;
laquelle, pour perpétuer la mémoire du lieu où reçut le jour un de ses enfans, le héros de Burgos,
érigea sur les ruines anciennes ce monument, l'an 1784,
sous le règne de Charles III.

Cependant il ne serait pas impossible que Rodrigue fût né, en effet, comme quelques historiens le disent, au château de ses pères, *Bivar*, près de Burgos, et qu'après tant de siècles cette antique cité ait cédé à la prétention bien naturelle d'être la patrie de cet homme, qui, comme Turenne, *fait honneur à l'homme*. On pourrait taxer de partialité ce que je dirais du héros qui est le sujet de mon livre; et j'aime bien mieux transcrire une partie de ce qu'en dit M. Simonde-Sismondi, dans son intéressant ouvrage sur la littérature du midi de l'Europe.

« Le Cid, ce héros des Espagnols, qui, plus que les monarques sous lesquels il servit, fonda la monarchie de « Castille, et qui, dans sa longue vie, étendit les conquêtes « de son souverain sur un quart de l'Espagne, se trouve « lié à tous les souvenirs de gloire, d'amour et de chevalerie « de sa nation... Dans les trois siècles qui précédèrent sa « vie, dans les deux siècles qui la suivirent, l'histoire d'Es» pagne ne contient autre chose qu'une lutte sans relâche « avec les Maures; et la mémoire ne saurait saisir une dif« férence entre les souverains qui se succédèrent pendant « cinq siècles, si l'éclat du Cid et de ses compagnons n'at« tirait pas les regards... Aucune gloire n'est plus complè« tement nationale; aucun héros espagnol, dans l'estimation « des hommes, n'a été égalé à don Rodrigue. Il est sur le « devant de la scène dans l'histoire et dans la poésie... « l'Espagne est encore pleine de son nom et de ses souve-

« nirs. Valence, sa principale conquête, est souvent ap-
« pelée la Valence du Cid... Mais voici le plus beau monu-
« ment élevé à la mémoire de ce héros : l'engagement le
« plus sacré de l'honneur, celui dont rien ne peut délier,
« se prend encore en son nom ; *affé de Rodrigo*, foi de Ro-
« drigue, disent les Espagnols lorsqu'ils invoquent sur
« leurs promesses le souvenir de son ancienne loyauté. »

Ce grand homme si cher aux Espagnols a été célébré par eux avec tout l'amour qu'ils lui portent. Rodrigue Diaz, que souvent, par abréviation, ils appelent *Ruy-Diaz*, et plus souvent encore *le Cid*, leur a, de temps immémorial, inspiré des poèmes, des tragédies, des histoires; mais, ce qu'ils ont fait de mieux pour lui, ce sont incontestablement leurs romances.

Je serais trop content du succès du livre que je publie, s'il causait à ses lecteurs la dixième partie du plaisir que j'éprouvai la première fois que je lus ces romances. Encore ne fut-ce que sur une traduction en prose française, qui est cachée et comme perdue dans les derniers volumes très peu estimés de la Bibliothèque des Romans (décembre 1782, juillet 1783 principalement, et octobre 1784). Cette traduction, dont j'ignore l'auteur, offre plus d'énergie que de correction. Mais qu'était pour moi la correction au milieu des beautés plus originales, plus naïves, plus touchantes les unes que les autres, que cette traduction me faisait connaître! Peu de livres m'ont fait une aussi vive impression. Elle le fut d'autant plus, que je m'y attendais moins. J'étais comme un homme qui, en cherchant un coquillage, vient de découvrir un trésor. De ce moment, je formai le projet de dégager cet or si pur du sable qui le cache quelquefois, et d'offrir à ma patrie une imitation des romances du Cid, production d'autant plus singulière, qu'elle est le fruit de plusieurs siècles, et le travail de plusieurs hommes; étrange Iliade qui n'a point d'Homère [1],

[1] 1836. J'ai été bien étonné de voir M. Dugaz-Montbel, dans

création admirable de je ne sais combien d'Alcées et de Pindares inconnus! Elle porte seulement l'empreinte générale du génie espagnol; et aussi, lorsqu'on demande qui a fait les romances sur le Cid, tout ce qu'on peut répondre de raisonnable est que ce sont les Espagnols.

Honneur donc à ce peuple, qui, en se jouant, a créé un poëme, ou, si l'on veut, un recueil dont l'ensemble est à-la-fois si naïf, si touchant et si noble! On sait, au reste, quel fut toujours le goût des peuples d'Espagne pour les romances détachées. Ils en ont d'innombrables sur leurs guerres avec les Maures, sur leur Bernard de Carpio, qui, disent-ils, étouffa Roland, lequel l'a étouffé à son tour en poésie; sur les plus beaux noms et les plus beaux faits de leur histoire, sans compter une foule d'aventures particulières. C'est là qu'au milieu de quelques exagérations et de beaucoup de choses inutiles ou même déplacées, ils offrent souvent un charme, une couleur locale, un naturel naïf dont leurs poésies plus soignées présentent bien moins d'exemples. Ils ont en ce genre beaucoup de morceaux très distingués, que toutes les nations admireront avec eux, quand ils voudront mettre quelque choix dans ces richesses un peu confuses.

Dans l'intervalle qui s'est passé entre le temps où j'ai connu les romances du Cid et celui où je les ai imitées, j'ai réussi à me procurer les romances originales, et je me suis convaincu que le traducteur français n'en avait point altéré la pensée. Mais il faut remarquer que ces romances, qui ont traversé tant de siècles, offrent beaucoup de leçons différentes, et qu'aucune autre autorité que le goût ne peut indiquer la leçon qu'on doit préférer. J'ai tâché par-tout de choisir la meilleure. Toutes les fois que le récit le permet-

son *Histoire des poésies Homériques* (1831), me faire l'honneur d'attribuer cette pensée à Lopez de Véga. C'est sans doute parcequ'il l'a trouvée citée ailleurs sans nom d'auteur. Je suis charmé si elle est digne de Lopez de Véga; mais elle est de moi.

tait, je n'ai point hésité à préférer celle qui peignait le mieux la simplicité et même la singularité des mœurs et des caractères antiques. Je demande la permission d'en donner un exemple en transcrivant ici la première des romances du Cid, telle que l'a traduite l'auteur français, et telle que l'a publiée Herder, poète et philosophe allemand très célèbre, qui, depuis quelques années, a fait imprimer en Allemagne les romances espagnoles du Cid, avec la traduction littérale en vers allemands. Voici d'abord cette première romance, telle qu'elle existe dans la Bibliothèque des Romans. Le style n'en est pas parfait, à beaucoup près; mais c'est sur-tout du fond des idées qu'il s'agit ici.

« Cuydando Diego Laynez
« Por las menguas de su casa,
« Fidalga rica y antigua
« Antes de Yñigo y Abarca. »
etc. etc. etc.

« Jamais homme ne fut plus triste que don Diègue. Jour et nuit il ne faisait que penser à la honte de sa maison. La maison de Laynez était riche, noble, antique, passant celle des Inigo et des Abarca. Il voit que sa force ne suffit plus à ses ressentimens généreux; que sa vieillesse l'entraîne au tombeau sans vengeance, et que l'ennemi Gormas se pavane sous le ciel, sans que personne ose lui barrer le chemin. Il ne peut dormir, ni manger, ni lever les yeux de la terre, ni passer le seuil de sa maison, ni porter la parole à ses amis. Il refuse l'approche de ses amis qui le consoleraient, et il craint que l'haleine d'un homme déshonoré ne les déshonore.

« Enfin don Diègue secoua la charge de tant d'idées cruelles, et fit venir ses fils. Il ne leur fit pas entendre un mot; il leur prit seulement les mains à tous, et les leur serra de forts liens qu'ils souffrirent, quoique avec des larmes ils lui demandassent miséricorde.

« L'espérance qu'il avait conçue s'écoulait de sa pensée, lorsque, venant pour lier Rodrigue, le plus jeune de tous, il trouva ce qu'il n'avait pas espéré. Le jeune Rodrigue, avec des yeux embrasés de colère, pareils à ceux d'un tigre, recule avec souplesse, et dit au vieillard avec fierté : — Vous oubliez que vous m'avez fait gentil-

homme! je me souviens que c'est vous qui m'avez fait; sans cela, cette main que vous voyez tendue me servirait de poignard pour aller chercher au fond de vos entrailles la réparation de cette injure. —

« Des larmes de joie coulèrent alors des yeux du vieillard. — Bien, mon fils, dit-il! c'est toi qui es mon fils : ta colère me redonne la paix, et ton indignation charme toutes mes douleurs. Cette main, mon enfant, il te la faut montrer, non plus à moi, mais à l'infame qui nous a dépouillés de notre honneur. — Où est-il? — Ce fut toute la réponse de Rodrigue; et il ne donna pas le temps à son père de lui raconter son aventure. »

Bibliothèque des Romans, 1783.

Voici maintenant la même romance traduite par M. Sismondi d'après le texte de Herder :

« Don Diègue s'assied plein de douleur; jamais homme ne souffrit davantage; nuit et jour il songe, dans le deuil, au déshonneur de sa maison, le déshonneur de l'antique, brave et noble maison de Laynez, dont la gloire n'était point égalée par les Inigo et les Abarca. Affaibli par la maladie et par l'âge, il sent qu'il approche du tombeau, tandis que son ennemi don Gormas triomphe sans rencontrer d'adversaire. Aucun sommeil ne ferme sa paupière, aucune nourriture ne touche à son palais; il ne passe plus le seuil de sa porte; il n'adresse plus la parole à ses amis; il n'écoute plus leurs discours lorsqu'ils viennent à lui pour le consoler; il craint que le souffle de l'homme sans honneur ne ternisse ceux qui l'aiment. Enfin il veut secouer le fardeau de cette douleur cruelle et silencieuse : il fait venir à lui ses fils, mais il ne peut leur parler; ceux-ci joignent leurs mains en silence; des larmes remplissent leurs yeux, et ils implorent la miséricorde divine. Déja presque il ne reste plus pour don Diègue d'espérance, lorsque don Rodrigue, le plus jeune de ses fils, lui rend le courage et la joie. Avec les yeux brillans d'un tigre, il s'avance vers son père : Père, dit-il, vous oubliez et qui vous êtes et qui je suis. N'ai-je pas reçu de vos mains des armes pour ma défense? l'épée ne peut-elle pas repousser l'affront qui m'a été offert? Alors des larmes de joie coulent par torrents sur les joues du vieux père. C'est toi, dit-il en l'embrassant, c'est toi, Rodrigue, qui es mon fils;

ta colère me rend le repos, ton impatience guérit mes douleurs : ce n'est pas contre moi, ton père, c'est contre l'ennemi de notre maison que doit se lever ton bras. Où est-il? s'écrie Rodrigue; où est celui qui déshonore notre maison? Et à peine il laisse à son père le temps de le raconter. »

Ce Vieux guerrier espagnol qui, pour éprouver le courage de ses enfans, leur lie les mains, et ne trouve que Rodrigue qui se refuse à cet affront; ce vieux guerrier, dis-je, est plus singulier sans doute, mais aussi bien plus intéressant et plus pittoresque que lorsqu'on le peint simplement faisant venir ses fils, qui, en voyant sa douleur, joignent leurs mains en pleurant, tandis que Rodrigue seul pense à le venger. Il me semble évident que, pour cette romance, Herder n'a pas bien cherché, ou qu'il a mal choisi.

Je demande encore la permission de citer la troisième romance, dont Corneille a fait une de ses plus belles scènes. C'est la seule romance qui rappelle d'aussi près sa tragédie, et on ne sera peut-être pas fâché de la retrouver ici dans son antique simplicité. La voici, toujours tirée de la Bibliothèque des Romans : on y verra d'ailleurs que cette fois je n'ai fait que traduire, et combien j'ai été fidèle toutes les fois que j'ai pu l'être.

« Rodrigue rencontra l'ennemi superbe sur la place du palais; et, si secrètement que personne ne l'entendit, il lui parla en ces termes : « Saviez-vous, noble Gormas, que j'étais le fils de don Diègue, lorsque vous avez porté votre main sur sa face vénérable? Saviez-vous que don Diègue descendait de Laynez Calvo, et que rien n'était aussi pur que le blason qu'il portait? saviez-vous que, pour faire à don Diègue ce que vous avez fait, moi vivant et son fils, il n'y avait que le puissant Dieu du ciel, et que jamais homme sur la terre ne pouvait le faire impunément? — Le comte superbe lui répondit : — Sais-tu toi-même, jeune homme, la moitié de ce que c'est que vivre? — Rodrigue lui répliqua : — Je le sais, sans doute. Une moitié consiste à porter honneur aux hommes généreux; l'autre moitié, à punir

les insolens : et, si je m'en souviens bien, c'est dans la dernière goutte de leur sang qu'on se lave de la tache qu'ils ont imprimée. — En achevant ces mots, il regarda le comte sans rien ajouter. Mais le superbe lui dit encore : — Que viens-tu faire? — Chercher ta tête ; je l'ai promise, dit le Cid. — Non , mon enfant; vous êtes venu vous faire fouetter comme un page téméraire. — Saints et Saintes du ciel, que devint le Cid après ces paroles! »

Voici comme la fin de la même romance se trouve dans Herder :

« Comme il disait cela, il fixa ses yeux sur le comte orgueilleux, qui lui répondit ainsi : Que veux-tu donc de moi, téméraire jeune homme? — Je veux ta tête, comte Gormas : j'en ai fait le vœu. — Tu veux batailler, jeune homme : ce sont les batailles de page qui te conviennent. — Puissances du ciel, dites-le, ce que sentit Rodrigue à ces mots! »

D'après ce passage, d'après le précédent, et d'après plusieurs autres que je pourrais citer, je n'hésite pas à dire que, pour cette fois, l'auteur français a, bien plus que l'allemand, cherché et respecté cette couleur locale, cette originalité étrangère, que l'Allemagne nous reproche de dédaigner.

Les romances originales elles-mêmes présentent, comme je l'ai dit, beaucoup de leçons différentes. Je vais seulement en indiquer ici un exemple : dans quelques éditions ou copies de ces romances, et même dans les plus récentes, quand don Diègue, insulté par Gormas, est à table ne voulant rien prendre, Rodrigue, vainqueur de Gormas, vient lui en présenter la tête sanglante en lui disant un peu singulièrement : « Voici la mauvaise herbe que j'ai déracinée pour ressusciter votre honneur.»

Veis aqui la yerba mala, etc., etc.

Dans d'autres leçons ce tableau hideux est remplacé par une scène plus simple, et, selon moi, d'un bien plus

grand effet. On pourra en juger en lisant ici la quatrième romance du premier Livre.

Jusqu'à cette année 1814, du moins à ma connaissance, l'édition la plus complète de ces romances paraît être celle qu'en a donnée Herder; mais M. de Sismondi traite, ce me semble, avec trop de faveur cet écrivain d'ailleurs si distingué, en lui faisant un mérite d'avoir le premier rangé ces romances de manière à former une biographie complète du héros. Ce mérite existait tout naturellement dans un livre intitulé : *Romancero y historia del Muy Valeroso cavallero don Rodrigo de Bivar, el bravo Cid Campeador. En lenguage antigo, recopilado por Juan de Escobar.*

L'histoire, en romances, du très valeureux chevalier don Rodrigue de Bivar, le fier Cid Campeador, en vieux langage, compilée par Jean de Escobar. Madrid, in-12, très étroit et sans date.

C'est d'après ce recueil que le traducteur anonyme, à qui j'ai tant d'obligations, a donné la suite des romances du Cid. Il y a trouvé l'ordre biographique établi d'avance; mais il l'a perfectionné et complété en fouillant *Il tesoro Escondido*, et beaucoup d'autres livres de romances espagnoles. Il donne, comme Herder, environ soixante-dix romances. Ainsi l'on voit que ce travail était fait en France bien avant qu'Herder y eût pensé en Allemagne. Mais l'ouvrage de celui-ci est précieux, tant pour la traduction littérale et vers pour vers de même mesure, faite par un poète si estimé, que pour l'édition même de ces romances espagnoles. Convenons cependant qu'une excellente édition de ces romances ne peut se faire qu'en Espagne, et par un Espagnol versé dans les antiquités de son pays. Ce travail serait d'autant plus à desirer, que les romances du Cid sont encore la meilleure histoire de ce héros, malgré les contes dont elles sont mêlées. Un savant Espagnol y marquerait mieux et plus facilement que personne les limites de la fiction et de la vérité.

Mon but a été tout différent. Jamais aucun Espagnol ne respectera avec plus de superstition que j'en ai montré ici tout ce qui tient aux vieilles mœurs et à l'héroïque simplicité de l'antique Espagne; mais d'ailleurs j'ai visé, autant qu'il m'a été possible, à l'effet poétique. J'ai retranché ou abrégé tout ce qui m'a paru inutile ou insignifiant. Ce n'était que dans un siècle très simple et très éloigné de nous qu'on pouvait produire des idées si naïves et si originales : mais c'était à un siècle moderne qu'il appartenait de faire le départ de tant de beautés d'avec tant de défauts. Ce travail, impossible autrefois, était facile de nos jours, du moins quant au choix des matériaux. Voilà pourquoi je l'ai entrepris, et je suis bien étonné que personne n'y eût songé avant moi. J'ai donc fait à ces romances tous les changemens que j'ai cru leur être avantageux. Dans l'espagnol même elles en ont éprouvé beaucoup, non-seulement pour la langue, qui a dû être plus d'une fois rajeunie, mais même pour le fonds des récits où les détails naïfs sont heureusement restés, mais où beaucoup de détails barbares ont disparu, du moins dans certaines leçons. J'ai donc cru pouvoir modifier bien des choses. Ceux qui connaissent bien ces romances espagnoles diront que je l'ai dû plus d'une fois. J'ai aussi, pour remplir quelques lacunes, été forcé d'ajouter plusieurs romances : je n'ai garde de les indiquer, et je serais bien fâché qu'on les devinât.

On retrouvera ici cette Infante qu'il a fallu ôter du Cid de Corneille; mais ici il n'y a pas cette impatience dramatique française, qui veut tout juger en un moment et voir tout finir en un jour. Dans ces romances, le rôle de l'Infante, plus court dans un espace plus étendu, est plus généreux. Loin d'être importun, il est aussi, ce me semble, plus intéressant, et il finit si noblement, que lorsque l'Infante périt, on est tenté de la pleurer avec le Cid et Chimène.

Il y a quelquefois, d'une romance à une autre, un intervalle un peu heurté; mais il me semble que cette espèce

d'ellipse n'est pas toujours sans grace, ni sans avantage, puisque par cette forme on peut facilement rejeter dans l'ombre tout ce qu'un récit pourrait offrir d'ingrat ou de fatigant. C'est sur-tout dans un tel ouvrage que ce qu'on dit s'embellit de ce qu'on ne dit pas; l'on verra aussi que, par ce procédé, un sujet immense se trouve contenu dans un espace médiocre, et que cette précision se concilie très bien avec beaucoup de ces détails, sans lesquels il n'y a plus de poésie.

Il m'a semblé que des romances courtes et souvent faciles à détacher pourraient ne pas déplaire aux hommes les plus blasés sur l'art des vers, et que ceux qui aiment le plus cet art tel qu'il est, ne seraient pas fâchés de remonter un moment aux formes par lesquelles il a commencé chez toutes les nations. Ces formes sont incontestablement celles de la romance. Qu'on veuille même bien s'en souvenir : tout le monde sait que ce n'est pas par séries de six à sept cents vers, mais par morceaux détachés, que les Rapsodes et Homère lui-même chantaient aux nations l'Iliade et l'Odyssée; or ces morceaux détachés, ces *rapsodies* chantées ont quelque ressemblance de forme avec les grandes romances de ce recueil, par exemple, les romances Zamoranes. Aussi, comme je l'ai indiqué, les romances du Cid sont beaucoup moins modestes que leur titre. Elles sont souvent naïves et touchantes comme les nôtres; mais elles ne se défendent point les mouvemens les plus hardis et les beautés les plus nobles; et si quelques unes ne sont que des chansons, plusieurs sont de véritables odes; et ces odes-là du moins contiennent toujours autre chose que des mots. Je conviens que ce n'est pas toujours de la poésie; mais c'est toujours de la pensée. Oui, ce qui m'a frappé dans ces productions d'auteurs différens et inconnus, c'est une force et une plénitude de sens qu'on ne trouve pas toujours dans des auteurs très célèbres; aussi gagnent-elles souvent à la traduction ce que ceux-ci y perdent quelquefois.

Mais sans doute personne ne pensera à juger ce recueil

d'après les règles d'Aristote. Depuis ce grand homme, et peut-être même avant lui, il s'est toujours trouvé quelques personnes dont la prétention était que tous les ouvrages faits ou à faire jusqu'à la consommation des siècles, fussent taillés sur un seul et immuable patron, arrêté apparemment de toute éternité; mais il me semble que la raison gagne tous les jours quelque chose, au moins sur ce point-là. Pas un bon esprit n'exigera dans ce précieux fragment du moyen âge, le goût pur de l'antiquité classique, ou le goût délicat des bonnes productions modernes. Je dis plus; dans un tel livre, il eût été d'un très mauvais goût d'en avoir tant, et de ne pas laisser quelques traces des idées et des défauts du siècle. Les romances du Cid, d'ailleurs vieilles souvent comme l'Odyssée, ne peuvent avoir la physionomie des Amours de Chéras et Callirhoé, et encore moins celle des Mémoires du chevalier de Grammont.

Sous un autre rapport, je demande grace pour le Cid lui-même, qui de sa vie ne demanda grace à personne, et se fâcherait certainement contre moi s'il pouvait m'entendre. Ce héros, qui rendit tant et de si grands services à ses rois, cet homme d'un si beau caractère, était bien d'ailleurs le sujet le plus indiscipliné, le plus altier, quelques uns diront le plus insolent. Mais on va reculer loin dans l'histoire, et se trouver tout d'un coup à huit cents ans de nos jours et de nos mœurs. On va voir le règne féodal dans toute son âpreté, et des temps où les rois et les sujets n'avaient guère que le nom de commun avec les rois et les sujets de celui-ci. Pour pardonner au Cid et à moi, il faut qu'on veuille bien ne pas oublier l'époque que je peins et où il vivait.

En général, tout ce qui paraîtra ici singulier comme mœurs et comme opinions, est tiré *textuellement* des anciennes romances. Cette remarque, si on se la rappelle, tiendra lieu d'une foule de notes, et répondra à beaucoup de critiques.

J'invoque pour les mots la même indulgence que pour les choses. Dans un recueil dont le caractère est la plus antique simplicité jointe aux plus héroïques vertus, on a dû conserver certaines expressions familières, comme *tablier*, *trousseau*, *dessert*, etc., etc. avec autant de soin qu'on en aurait mis à les éviter ailleurs. Ces romances offrent souvent les figures les plus audacieuses, mais jamais ces expressions détournées, ces périphrases embarrassées, enfin *cette horreur du mot propre* qui fait quelquefois de la poésie une énigme si ennuyeuse. Mes héros, et même mes rois, d'ailleurs très fiers, détestent l'emphase; et on peut leur appliquer, à quelques égards, ce que disait Mercier, à la tête de son *Charles second en certain lieu :* « C'est ici le portrait d'un roi en déshabillé, et pour le coup « sans gardes; de sorte qu'il a été impossible à l'auteur de « placer une seule fois dans sa pièce : *Holà! gardes, à moi!* »

Mais certainement, malgré mes efforts, ce livre contiendra plusieurs passages défectueux que rien ne peut excuser; rien sans doute, si ce n'est la difficulté qu'a dû présenter une si longue suite de stances dont la coupe, toujours la même dans chaque romance, est toujours variée d'une romance à une autre. Au contraire, elle est toujours la même dans les romances espagnoles. Les bons esprits jugeront si j'ai assez souvent triomphé des obstacles, pour être excusable quand je n'ai pas été aussi heureux.

Du moins les hommes sévères n'auront qu'à se louer de la décence qui règne dans cet ouvrage. La réserve que j'y ai gardée me fera peut-être pardonner ceux où je n'ai pu, ou ne pourrais en garder autant. *La Table Ronde*, *Amadis*, et *Roland*[1] qui paraîtra dès que les circonstances le per-

[1] Roland parut l'année suivante, mais presque *incognito*, parcequ'au moment où il allait être publié, une circonstance politique, qui m'était personnelle, me décida à le suspendre, ou du moins à ne le laisser paraître que sans bruit et sans annonce; il a été lu cependant, et reparaîtra plus tard, réuni à *la Table Ronde* et à *Amadis*, avec lesquels il complète le poème de *la Chevalerie*.

mettront, offrent sans doute bien plus de gaieté et d'imagination. *Le Cid* a d'autres avantages que quelques personnes pourront préférer. Voici de la chevalerie HISTORIQUE, et non plus de la chevalerie ROMANESQUE. C'est, si l'on veut, la même famille; mais c'est une branche très éloignée. On verra que ces écrits, très différens par le fonds, se trouvent ici différer encore plus par la forme. Puissent tous ces ouvrages, à chacun desquels j'ai tâché d'imprimer un caractère particulier, concourir à prouver ce que j'ai toujours pensé, que le champ de la chevalerie est plus vaste, plus varié, et n'est pas toujours moins noble et moins brillant que la brillante mythologie de la Grèce!

Un mot, et j'ai fini : j'ai tâché, surtout, de perfectionner ces romances; mais je pourrais bien les avoir gâtées. C'est ce qui sera immanquablement arrivé, si elles ne plaisent pas. Ainsi je proteste d'avance pour les Espagnols et pour leurs romances contre les miennes, si celles-ci ne sont pas goûtées : ce sera uniquement ma faute, et non celle des modèles, si souvent pleins d'un intérêt et d'un charme que je n'aurai pas assez reproduits. On n'est pas toujours sûr d'être heureux; mais il faut toujours être juste; et, bien ou mal imité par moi, ce recueil de romances populaires me paraît, même avec ses imperfections, un des produits les plus remarquables, et le plus curieux peut-être, de la littérature espagnole.

PRÉFACE
DE LA TROISIÈME ÉDITION.

Paris, 1836.

Des occupations très diverses et de longues fonctions administratives m'ont, pendant beaucoup d'années, fait perdre de vue cet ouvrage, que cependant d'assez nombreux suffrages m'ont autorisé à regarder comme un de mes travaux les plus heureux. A la tête de ces suffrages, je mets, comme je le dois, celui des Espagnols, dont plusieurs ont exprimé à cet égard leur opinion favorable. Je pourrais citer un homme de cette nation, placé plusieurs fois au premier rang dans son pays, qui a hautement approuvé, avec des expressions que je ne citerai pas toutes, *la souplesse avec laquelle j'ai saisi, traduit, conservé, augmenté le texte original.* Je n'ai pas été moins bien traité par un autre Espagnol que je n'avais pas davantage l'honneur de connaître, don Juan-Maria Maury, auteur de *l'Espagne poétique*, livre très bien fait; et, ce qui est remarquable dans le livre d'un étranger, plein de très bons vers français. « Nous remercions, dit-il, comme Espagnol et comme « amateur de la poésie française, M. Creuzé de Lesser, pour « avoir exercé son talent poétique sur la série entière de ces « compositions, consacrées au héros de la Castille; nous « conviendrons même avoir été étonnés plus d'une fois de « la manière dont il est parvenu à rendre les passages les « plus chanceux, notamment dans la lettre de Chimène et « dans la réponse du roi Ferdinand. »

(*Espagne poétique*, t. 2, p. 11.)

Il est vrai que dans le même ouvrage don Juan Maury exprime l'opinion que ces romances sont plus faites pour

être traduites en prose qu'en vers. Je cite ce passage, parceque rien ne peut donner aux autres nations une idée plus juste des romances originales du Cid.

« Ce sont les romances qui ont fait connaître le mieux « le héros castillan; elles nous font assister aux scènes les « plus intéressantes de sa vie, à partir de l'épreuve où un « vieillard offensé reconnaît dans un de ses fils un digne « vengeur. Nous voyons son intérieur, et l'illusion est d'au- « tant plus forte, que rien n'y décèle l'art; on peut même « dire qu'il n'y en a point. La facilité du rhythme a permis « ces compositions à des écrivains étrangers à la poésie. « Leur style, sauf la concision de quelques tours, ne se « recommande que par ce naturel continu, ce manque « d'apprêt, du reste inimitable. C'est pourquoi, quand il se « pourrait, à la rigueur, que des vers soignés en esquissas- « sent le caractère, il nous a paru plus en harmonie avec « la prose. »

Je suis tout-à-fait de l'avis de don Juan Maury, s'il s'agit d'une traduction littérale. Ce qu'il dit de l'extrême simplicité des romances originales, justifie parfaitement son opinion. Il est vrai qu'au milieu de beaucoup de traits remarquables et singulièrement élevés ou spirituels, elles contiennent beaucoup de détails et de longueurs qui répugnent absolument à la poésie. Je connais en français deux traductions très fidèles et très estimables de ces romances, qui toutes deux, même celle qui est en vers et fut publiée à Bourges en 1827, en conservent parfaitement le mérite d'histoire et d'antiquité. Mais toutes deux, sur-tout celle qui est en vers, souffrent un peu de leur extrême fidélité au texte; et là, comme dans l'espagnol même, l'intérêt fléchit quelquefois, sur-tout dans la dernière moitié de ce recueil. Pour moi, je n'ai pas un moment eu la pensée de *traduire* ces romances. En leur pays natif, elles ne peuvent que plaire dans leur intégrité; mais en France, où elles ne sont pas protégées par les mêmes souvenirs nationaux, le public, si difficile pour tout ce qui sort de ses habitudes,

pouvait ne voir dans leur expression littérale qu'un livre d'histoire et d'archives, et non pas de littérature, et encore moins de poésie. La difficulté, très grande peut-être, était de dégager ces ouvrages étonnans pour leur temps, et faits pour plaire dans tous les autres, de ce qui est par trop empreint de la rouille de l'époque; enfin, de ne montrer de ces romances que ce qui est intéressant, dramatique, poétique. Je n'ai donc nullement *traduit* ces romances, du moins la plupart; j'ai voulu seulement les *imiter*, mais sans les dénaturer, et même en y laissant bien des choses hasardées pour la délicatesse française; j'ai tâché de conserver tout ce qu'elles offrent de remarquable. Aussi, dans ce singulier poème, si j'avais osé faire une invocation à une puissance du ciel, j'aurais invoqué *celle qui a choisi la meilleure part.* On voit, par tous ces détails, que l'observation de don Juan Maury est juste, sans qu'il en résulte que le parti que j'ai pris soit mauvais.

Un autre suffrage qui m'a encore singulièrement flatté, c'est celui du général Foy, qui, le seul jour que je l'ai vu, m'ayant entendu nommer dans une société, vint à moi, et me félicita de mon imitation des romances du Cid, qu'il trouva très fidèle; fidèle, ajouta-t-il, en ce qu'il y retrouvait tout ce qu'il aimait de ces romances qu'il avait connues et admirées en Espagne. Il voulut bien me dire sur cela de ces choses qui dédommagent de toute la peine qu'un ouvrage a coûté.

Elles dédommagent aussi des critiques; et, à cet égard, il ne tenait qu'à moi d'avoir besoin de consolation. Cet ouvrage sortait tellement des formes convenues, qu'il ne pouvait plaire à tout le monde. Le plus sévère de mes censeurs fut M. Dussaulx; mais heureusement il fut plus sévère encore pour les romances espagnoles du Cid; et, aveugle à tout ce qu'elles présentent d'admirable, il prononça que c'était une *œuvre plate, rustique, sans art et sans portée.* C'était dans le même temps qu'il traitait Shakespeare de *barbare,* Goethe de *fou,* Mme de Staël *d'écrivain sans goût,*

et la littérature allemande de *fumier*, où il y a quelques perles. Quand on a tant de goût, on est bien près de n'en plus avoir.

Qu'il me soit permis de faire remarquer, à cette occasion, que mes romances du Cid, écrites en 1806 et publiées en 1814, ont, même à ne dater que de cette publication, devancé de beaucoup, par les hardiesses de style qu'elles contiennent, les hardiesses connues aujourd'hui sous le nom de style romantique. Fort dépassé depuis à cet égard, et n'étant pas toujours fâché de l'être, j'ai du moins senti, et, je crois, le premier en poésie, que notre belle et admirable littérature pouvait cependant faire résonner quelques cordes de plus, et que l'on pouvait, dans nos vers moins tendus, joindre davantage ce qu'il y a de plus simple à ce qu'il y a de plus élevé. J'ai donc bravé la morgue un peu monotone de notre poésie sérieuse; j'y ai mêlé des choses familières et naïves qui me charmaient dans l'espagnol, et je me suis demandé pourquoi elles ne pourraient pas plaire en français. Enfin, j'ai tâché de présenter et d'améliorer, quand je le pouvais, cette œuvre, non d'un auteur, mais d'un peuple qui chantait son héros favori; œuvre qui offre des beautés de toute espèce, et d'où il résulte, en total, qu'il n'y eut jamais de peuple plus ingénieux, comme jamais peut-être il n'y eut de héros plus admirable.

Ma peine n'a pas été trop perdue, ma témérité trop malheureuse. Ce poème, que je n'ai jamais vu blâmer ni approuver médiocrement, a obtenu de nombreux suffrages, et particulièrement celui des femmes. Loin de moi de vouloir adresser aux femmes de ces complimens qu'elles aiment peu, et que je déteste; mais il est certain qu'elles ont un tact très juste, un goût très fin, et d'autant plus précieux qu'en dépit de beaucoup de conventions littéraires, elles n'aiment, elles n'adoptent que ce qui est naturel et vrai. Aussi, en voyant que les femmes, qui, peut-être par cette raison, sont très respectueuses pour de très beaux vers, voulaient bien lire avec

plaisir, et quelquefois même louer avec chaleur, mes romances du Cid, je me suis dit, encouragé d'ailleurs par les suffrages de beaucoup d'hommes d'esprit, que ce poème était donc vrai, naturel, intéressant; et c'est ce qui m'a le plus engagé à étendre et à cultiver ce genre.

Depuis plus de vingt ans que cet ouvrage est publié, le siècle a marché, comme on dit, la Littérature aussi; au point que l'homme trop hardi alors, pourrait bien paraître trop timide aujourd'hui. Mais en revanche les censeurs les plus austères et les plus *classiques* ont appris, par de bien autres témérités, à être plus indulgens pour des hardiesses beaucoup moins fortes et moins nombrenses, et pour l'homme qui est le plus près d'être de leur avis, quand il n'en est pas tout-à-fait.

Les Espagnols sont les Génies de la romance. Ils l'ont agrandie et ennoblie, non pas toujours par l'expression, mais par la pensée. Non-seulement ils ont fait les meilleures romances; ils sont les seuls qui aient fait de longues suites de romances sur le même sujet ou sur le même personnage. Mais enfin, ni eux, ni personne, n'avaient encore pensé à choisir ces romances et dans ces romances, à en ajouter quand il le fallait, à les coordonner, pour en faire un ensemble susceptible d'intérêt et d'effet, où toutes se suivent, se fassent valoir par leur enchaînement, et quelquefois par leur contraste. Le *Romancero del Cid* n'est point cela. Herder, qui l'a traduit en allemand, n'en a pas demandé ni cherché davantage, non plus qu'aucun des autres traducteurs que je connais. C'est donc un autre travail que j'ai fait, un but tout nouveau auquel j'ai visé.

Je me suis appliqué, avant tout, à ce que cette histoire du Cid se trouvât, comme beaucoup de personnes l'ont remarqué, aussi facile à lire que de la prose. J'insiste souvent sur ce mérite de mes ouvrages en vers, parcequ'ils n'ont peut-être que celui-là; mais ils l'ont, et je demande la permission d'y attacher quelque prix.

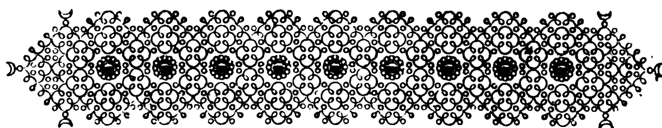
J'ai dit tout-à-l'heure *l'histoire du Cid;* il est bien entendu

qu'il ne s'agit ici, comme je l'ai dit, que de son histoire poétique, c'est-à-dire, idéalisée; pas trop cependant, comme on le verra bien.

On trouvera encore, dans cette réimpression, des corrections, mais en assez petit nombre; car plus cet ouvrage me paraissait hasardé, plus, quoi qu'on en ait dit, j'y avais mis de soin. D'un autre côté, on y retrouvera quelques expressions qui ont été critiquées comme très hardies, mais dont je n'ai jamais senti, ou jamais blâmé, la hardiesse. Après tant d'années, quel intérêt ai-je à conserver tel vers ou telle expression attaquée? Si je la conserve, c'est que ma conviction, erronée peut-être, l'approuve. En Littérature, et en bien d'autres points, je voudrais toujours trouver la manière la plus polie et la plus mesurée d'exprimer mon opinion; mais j'ai le malheur de tenir à mon opinion. Tous les jours même, à mon grand regret, j'en acquiers davantage le droit.

J'ai ajouté ici quelques romances, mais aucune qui ne m'ait paru offrir ce que j'ai toujours cherché, un tableau nouveau et une physionomie particulière. Je n'ai que soixante et douze romances, souvent très courtes; et la dernière édition du recueil d'Escobar, imprimée à Francfort en 1829, et augmentée de vingt-quatre romances, en contient cent deux, souvent très longues, et ne les contient pas toutes; car j'en ai imité un certain nombre qui ne se trouvent pas dans cette édition de Francfort. En tout, mon ouvrage est à peu près moitié plus court que les romances originales; c'est qu'en imitant j'ai épuré; et, selon moi, le plus grand ennemi du bien, ce n'est pas le mieux: c'est le médiocre que l'on y ajoute, ou que l'on y laisse.





LE CID.



LIVRE PREMIER.

I.

Plongé dans les pensers d'un cœur mélancolique,
Don Diègue, le plus sombre entre les hidalgos,
Plaint sa noble maison, riche, illustrée, antique
Avant les Abarcas, avant les Inigos.

Don Diègue, maudissant la vieillesse pesante,
La rage dans le cœur, la rougeur sur le front,
Dérobe à tous les yeux sa douleur impuissante.
« Ciel, ôte-moi, dit-il, mon âge ou mon affront! »

En vain par mille exploits il marqua sa jeunesse;
L'opprobre d'un soufflet a sa gloire effacé.
Le comte de Gormas a bravé sa faiblesse,
Et le présent superbe insulte le passé.

Plus de nuit pour ses yeux, plus de mets pour sa bouche.
Tout entier au chagrin dont il est dévoré,
Redoutant ses amis, sombre, inquiet, farouche,
Il semble qu'il exhale un air déshonoré.

Si faible, il ne peut vaincre un ennemi terrible :
Moins encore à la honte il peut livrer son nom.
A la fin, secouant un fardeau si pénible,
Il assembla ses fils, l'espoir de sa maison.

Ils n'ont jamais encor signalé leur vaillance :
Ces héritiers, d'aïeux de gloire environnés,
Pourront-ils de leur père embrasser la défense,
Et protéger déja le sang dont ils sont nés ?

Diègue ne leur peignit son affront ni sa peine :
Mais il lia leurs mains, leurs mains qui fléchissaient.
Ses fils, qu'il attachait par une étroite chaîne,
Pleuraient de la subir, mais ils la subissaient.

Il sentait de son cœur s'écouler l'espérance,
Lorsque, voulant lier le plus jeune de tous,
Il le voit s'échapper, presque avec violence,
Et d'un jeune lion exprimer le courroux.

« Mon père, dit Rodrigue, abjurez cette envie.
Tout autre par ce glaive eût vu percer son cœur.
Mon père, c'est de vous que j'ai reçu la vie ;
Je dois, même de vous, défendre mon honneur.

—Bien ! j'aime ton courroux ; très bien ! fils de mon ame,
Tu vas mieux employer ce courage viril.
O mon sang, venge-moi, venge-toi d'un infame
Dont la main effrénée... — Où le coupable est-il?

—Mon malheur te présente un terrible adversaire.
Mon bras m'a contre lui refusé son secours.
Le comte de Gormas...—Dieu! répétez, mon père.
—Le père de Chimène.—Il n'importe; j'y cours.»



II.

«Est-il vrai? Rodrigue me charme?
Mon père l'assure, et sourit.
Son absence, il est vrai, m'alarme,
Et son seul aspect me ravit.

Quoi! Chimène aimerait un page
Qui n'a rien fait jusqu'à ce jour!...
Je gagerais pour son courage,
Et je réponds de son amour.

On ne peut être plus fidèle.
On est plus beau, sans contredit;
Mais jamais je ne me crois belle
Que quand sa bouche me le dit.

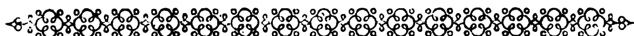
Aux fêtes où l'on nous convie,
Quand chacun m'apporte une fleur,
Il a toujours la plus jolie:
C'est bien là jouer de bonheur.

Quelques soins que l'on me prodigue,
Tout autre m'accable d'ennui...
Je ne sais si j'aime Rodrigue:
Mais je ne veux aimer que lui.

O ciel! je le vois: c'est lui-même.
Qu'il est bien! qu'il me plaît ainsi!
Il va chez mon père, qui l'aime,
Et qui m'en est plus cher aussi.

O mon père! tu vas l'entendre.
Que lui dit-il? je ne sais pas.
Peut-être il s'offre à lui pour gendre;
Il est peut-être dans ses bras [1]. »

[1] Du peu de romances que j'ai ajoutées ici, voilà la seule que j'avouerai. Elle est en elle-même une des moins remarquables; mais aucune ne peut donner une idée aussi juste et aussi claire de la liaison secrète que j'ai cherché à mettre entre ces romances, et, bien plus souvent, entre les parties incohérentes de ces romances: travail qui différencie tant cet ouvrage d'un simple *Romancero* (Recueil de romances), et même du *Romancero del Cid*. Il n'échappera, je crois, à personne, qu'en indiquant ici, par une romance très simple, l'amour de Chimène pour Rodrigue, et l'espoir qu'elle a qu'il vient pour demander sa main, j'ajoute tout naturellement beaucoup à l'intérêt de la très belle romance qui suit, et où Rodrigue vient défier le père de Chimène.



III.

Rodrigue aperçut Gormas
Sous la tour, et, sans attendre,
Il vint lui parler tout bas,
Et se fit très bien entendre.

«Quand ta main s'est tout permis,
Savais-tu, dans ta colère,
Que don Diègue avait des fils,
Et que don Diègue est mon père?

Comte, sais-tu bien son nom,
Et qu'il n'est rien sur la terre,
D'aussi pur que son blason,
Si ce n'est son caractère?

Sais-tu bien que, moi vivant,
Hormis le Dieu que je prie,
Nul ne peut impunément
Blesser l'auteur de ma vie?

—Mais, dit d'un air de pitié
Gormas que l'orgueil enivre,
Enfant, toi-même, à moitié,
Sais-tu ce que c'est que vivre?

—Vivre, c'est savoir par-tout
Rendre hommage à la vaillance,
Servir le faible, et sur-tout
C'est corriger l'insolence.

Et, si d'un adolescent
L'instruction est bien sûre,
On doit dans le dernier sang
Laver la dernière injure. »

Le guerrier de quatre jours
Se tait, et, sous ces murailles,
Menace encor, sans discours,
Le vainqueur de dix batailles.

Se laissant encor toucher,
Don Gormas, dans sa surprise,
Lui dit : « Que viens-tu chercher?
—Ta tête, je l'ai promise.

—Non, mais osant m'irriter,
Vous êtes, faible adversaire,
Venu vous faire fouetter
Comme un page téméraire. »

O saints, ô Dieu tout-puissant!
A cette injure nouvelle,
Que devint l'adolescent!
Et que devint la querelle?



IV.

Don Diègue, tristement à son banquet assis,
Muet, les yeux baissés, s'abreuvait de ses larmes.
Il pensait au péril de son généreux fils,
Et son cœur paternel se remplissait d'alarmes.

Il était si troublé d'un intérêt si cher,
Qu'il ne vit point, craignant d'apprendre sa ruine,
Rodrigue qui rentra d'un air calme, mais fier,
Le glaive sous le bras, le bras sur la poitrine.

Il contemple son père, et son œil est plus doux.
Il a serré la main du vieillard qu'il révère,
Et, lui montrant les mets qu'il voit dédaignés tous,
Lui dit avec orgueil: « Mangez, mon noble père.

Mangez, et relevez votre front rembruni.
—Qu'entends-je! Ah! mon enfant, ce terrible adversaire,
Ce guerrier indomptable, est-il déja puni?
—Mort, dit l'adolescent; mangez, mon noble père.

—Rodrigue, asseyez-vous. Preux déja sans égal,
Don Diègue va manger, mais c'est à votre table.
Celui qui sut abattre un si vaillant rival
De sa race honorée est le chef respectable. »

Le père du héros qui les passera tous
S'était levé d'abord; il s'avance, il chancelle,
Veut embrasser ce fils, qui, tombant à genoux,
Imprime son respect sur la main paternelle.



V.

Le royal séjour de Burgos
Est rempli de cris et d'alarmes.
Là le peuple apprend aux héros
Le plus imprévu des faits d'armes.
Le roi Fernand, de ses sujets
Traversant la foule troublée,
A la porte de son palais
Trouva Chimène échevelée.

D'une autre part, venant d'un fils
Défendre la cause vaillante,
Suivi de quatre cents amis,
Le vieux don Diègue se présente.
Couverts d'or, leur air noble et fier
Ajoute à leur faste héroïque.
Rodrigue seul, vêtu de fer,
Est encor le plus magnifique.

« Voilà, disait-on, l'écolier
Par qui le fameux comte expire. »

Rodrigue, à ce mot familier,
Aux mécontens d'abord va dire :
« Si quelque ami, quelque parent,
Veut le venger et nous confondre,
A cheval, à pied, dans l'instant,
L'écolier est prêt à répondre. »

On se tait. Mais voici le roi.
Tout guerrier a quitté la selle :
Rodrigue brave cette loi.
Don Diègue au devoir le rappelle :
« Mon fils, descendez de cheval ;
A votre roi que l'on révère
Rendez le devoir de vassal.
—Oui, pour vous obéir, mon père. »

Rodrigue dit ; et le voilà
Qui se soumet au vasselage.
Mais elle parle, celle-là
A qui son cœur rendit hommage.
Des guerriers ce naissant effroi,
Ce cavalier plein de rudesse,
Trop altier même avec son roi,
Fut tremblant devant sa maîtresse.



VI.

Le roi des Castillans voit, écoute, et diffère.
Ce prince, en ce débat, n'ose décider rien.
Chimène, à juste droit, cherche à venger son père;
Mais Rodrigue a vengé le sien.

Ne voyant pas le prince embrasser sa défense,
Chimène impatiente en appelle aux combats,
Et s'offre, en sa douleur, pour prix de sa vengeance...
Que son cœur ne desire pas.

Personne n'est pressé de défier Rodrigue.
Avant de le combattre, il est bon d'y penser.
Mais, autour du roi même, une nombreuse ligue
S'amasse, et semble menacer.

Don Diègue un jour reçoit un écrit de son maître.
Il cherche à le cacher; mais, trompant son espoir,
Son fils, qui l'aperçut, demande à le connaître,
Et parvient enfin à le voir.

« Rodrigue, ce n'est rien. La haine en vain s'apprête.
Le roi mande au palais le chef de ta maison;
J'y vais aller, mais seul; n'expose pas ta tête. »
Rodrigue se lève, et répond:

« Qu'à Dieu ne plaise, ainsi qu'à son illustre mère,
Que dans aucun moment, et sur-tout aujourd'hui,
Par-tout où marchera mon vénérable père,
Je ne marche pas devant lui ! »



VII.

Joignant l'effort de leurs armes,
Cinq rois, ennemis de Dieu,
Dans la Castille en alarmes
Portent le fer et le feu.
Devant eux, ces rois terribles
Chassent les troupeaux paisibles
Qu'il fallut abandonner,
Les combattans qui se rendent,
Et les enfans qui demandent
Où l'on va les emmener.

Du Christ ces rivaux profanes,
Enrichis et glorieux,
Dans leurs terres musulmanes
Revenaient victorieux.
Occupé d'une autre guerre,
Don Fernand, loin de sa terre,
N'a pu défendre les siens.
Ces chefs ravissaient leur proie,
Et souriaient, dans leur joie,
A l'opprobre des chrétiens.

Rodrigue apprend ce ravage.
Comme aux campagnes du ciel
Sur les ailes d'un nuage
Vole l'archange Ariel,
Ainsi Rodrigue intrépide,
Sur Babiéça[1] rapide,
Accourt à pas de géans,
Et, suivi d'amis fidèles,
Poursuit les traces cruelles
De ces hardis mécréans.

Il aperçoit leur poussière,
Sur la pente d'un vallon,
Et sur leur foule guerrière,
Fond, égal à l'aquilon.
Eux que leur nombre protége,
Du Cid et de son cortége
Se promettent le trépas.
Folie! erreur puérile!
Car le Cid compte pour mille
Dans l'arène des combats.

Délivrant époux, compagnes,
Reprenant bergers, troupeaux,
Il consola les campagnes
En étonnant les héros.

[1] Cheval du Cid, et aussi célèbre en Espagne que le cheval Bayard l'est en France et en Italie. On verra, jusqu'aux derniers jours du Cid, figurer auprès de lui un *Babiéça*. C'était sans doute un descendant de celui-ci.

De l'Europe honneur sublime,
De son glaive magnanime
Il punit ces Africains;
Et dans le fond de leurs terres
Renvoya, ses tributaires,
Ceux qui vinrent souverains.

Exilés dans leurs provinces,
Et soumis à leur vainqueur,
« Sois le Cid, disaient ces princes: »
Ce mot veut dire Seigneur.
Ce beau nom, dont on l'appelle,
Dès-lors lui reste fidèle,
Et, pour jamais respecté,
Au travers de tous les âges
Court, environné d'hommages,
Charmer la postérité.



VIII.

Le grand roi Ferdinand, dans son palais auguste,
Non moins que d'être grand, empressé d'être juste,
A tous les opprimés offrait un sûr recours,
Quand, en habits de deuil, d'écuyers entourée,
Du comte de Gormas la fille révérée
Tomba devant ses pieds, et lui tint ce discours:

« Sire, voilà six mois que mon généreux père,
Si dévoué pour vous, si puissant dans la guerre,

Près d'ici, dans la paix, a terminé ses jours.
Quatre fois à vos pieds j'ai demandé justice ;
Quatre fois à mes vœux votre voix protectrice
L'a promise, et je viens la demander toujours.

O du maître du ciel image sur la terre,
Pourriez-vous, outrageant les mânes de mon père,
Accorder à Rodrigue un coupable pardon ?
A l'équité sur-tout on doit vous reconnaître ;
Vous que Dieu fit monarque, ah ! méritez de l'être.
Un roi qui n'est pas juste outrage un si beau nom.

Sire, je sais trop bien quel éclat accompagne
Le vainqueur des cinq rois qui désolaient l'Espagne ;
Et pourquoi de ses faits n'est-ce pas le premier !
Apres un tel exploit, il vous est cher sans doute :
Mais quand le devoir parle, il faut bien qu'on l'écoute,
Et qu'on n'écoute rien qui le fasse oublier ! »

Ferdinand lui sourit, et, d'une voix affable,
Lui répond : « De Rodrigue ennemie implacable,
Si je vous exauçais, peut-être aurais-je tort.
Peut-être quelque jour, apaisée et ravie,
Vous mettrez plus d'ardeur à protéger sa vie
Que vous ne m'en montrez à demander sa mort. »



IX.

Coïmbre, depuis sept années,
Tranquille sur ses destinées,
D'un siége bravait les hasards.
De renommée insatiable,
Le Cid parut sous ses remparts,
Et triompha de l'imprenable.

De ce jour, doublant de puissance,
Dans le Cid, flambeau de vaillance,
Fernand voit son meilleur guerrier;
Et, de sa main chère à la gloire,
Ce roi veut armer chevalier
Ce chevalier de la victoire.

Dans Coïmbre encore en alarmes
Le Cid fit la veille des armes;
Et mille sectateurs d'Allah,
Couchés par lui sur la poussière,
Prouvaient que cette veille-là
N'était pas pour lui la première.

La reine, aux regards de la ville,
Du plus beau coursier de Séville
Dota le Cid *Campéador*[1].

[1] Le vrai sens de ce mot espagnol est, *ami des camps*. On a cru devoir le conserver, parcequ'il est très harmonieux, et sur-tout parcequ'il devint pour le Cid une espèce de second surnom.

Puis Ouraque, la belle infante,
Lui chaussa les éperons d'or,
D'une main charmée et tremblante.

« Ah! le beau chevalier, ma mère!
Heureuse la simple bergère
Qui l'ose admirer tout un jour!
Plus heureuse la noble épouse
Qu'il conduira dans son séjour
Parmi la foule en vain jalouse! »

Ainsi parlait la belle infante,
Mais non de sa bouche charmante;
Le front embelli de rougeur,
Non moins vertueuse que tendre,
Elle ne parlait que du cœur,
Et craignait qu'on ne pût l'entendre.



X.

« Beau chevalier que la Castille honore,
Détourne donc ce regard séducteur.
Et de quel droit attaques-tu mon cœur?
Si tu pensais à l'attaquer, encore!
Mais non: Chimène a charmé ta valeur.

Chimène est riche, et c'est pourquoi tu l'aimes.
Ciel! qu'ai-je dit? Ah! Rodrigue, pardon:

Tout te promet le plus brillant renom.
C'est ton éclat et tes honneurs extrêmes
Qui de Chimène ont troublé la raison.

Son héritage, on le sait, est immense.
Fille d'un roi pour qui la gloire est tout,
Ma dot n'est rien; mais mon rang est beaucoup.
Pour noble dot j'apporte ma naissance,
Si je n'ai rien, du moins j'égale à tout.

Vous êtes beau; combien on a vu l'être!
Noble, il en est; vaillant, qui ne l'est pas?
Puis la fortune a servi vos combats.
Que de guerriers, meilleurs que vous peut-être,
Pour qui l'oubli fut un second trépas!

Cid, à mon cœur n'imposez plus d'entrave.
Votre devoir est, vous le savez bien,
De respecter une infante; et le mien
Est d'estimer et d'honorer le brave
Qui de mon père est le meilleur soutien. »

Voilà comment parlait la belle infante
Au fameux Cid, qui ne l'entendait pas;
Et, reprenant ses tissus délicats,
Elle finit une écharpe galante,
Que ce héros ne lui demandait pas.



XI.

« O nuit, si lente à paraître,
Sers mes projets amoureux.
Me voilà sous la fenêtre
De l'objet de tous mes vœux.
Chimène, un ami, bien tendre...

CHIMÈNE.

Rodrigue, je meurs d'effroi...
Parlez, je puis vous entendre;
Tous les dangers sont pour moi.

RODRIGUE.

De l'effroi que je fais naître
Bravez le saisissement.
On ne peut me reconnaître,
Grace à mon déguisement.

CHIMÈNE.

Depuis un jour déplorable,
Chimène, livrée aux pleurs,
Est aussi méconnaissable;
Mais c'est grace à ses douleurs.

RODRIGUE.

On peut dans la nuit obscure
Nous entendre par malheur.
Ouvrez-moi, je vous conjure,
Pour mieux garder votre honneur.

CHIMÈNE.

Non; ma porte est bien fermée.

RODRIGUE.

Vous pouvez, par ce refus,
Flétrir votre renommée.

CHIMÈNE.

Je la flétrirais bien plus.

RODRIGUE.

Quoi! toujours votre mémoire
Aigrira votre raison?
Quoi! le temps et la victoire
N'obtiendront pas mon pardon!

CHIMÈNE.

Que Rodrigue se rappelle
Qui par lui perdit le jour.

RODRIGUE.

A l'honneur il fut fidèle,
Et l'est non moins à l'amour.

...Chimène, ô douleurs amères!

CHIMÈNE.

Vous deviez, destins puissans,
Donner moins de haine aux pères...

RODRIGUE.

Ou moins d'amour aux enfans.

CHIMÈNE.

Rodrigue, plaignez Chimène.

RODRIGUE.

Quoi! rien ne peut t'émouvoir!

CHIMÈNE.

Ne vous dois-je pas ma haine ?

RODRIGUE.

Ainsi tu me hais?

CHIMÈNE.

Bonsoir. »



XII.

Obtenant enfin qu'on immole
Un antique ressentiment,
Ferdinand a pris la parole
De Chimène et de son amant.
Demain le bonheur les couronne,
Et leur hymen est publié.
Lorsque c'est l'amour qui pardonne,
Hors l'amour, tout est oublié.

Par le don de plus d'un domaine,
Ferdinand, juste et libéral,
Voulut égaler à Chimène
Le guerrier qui n'a point d'égal.
Une voix douce, une ame grande,
A sa part dans cet abandon;
Et l'infante a fait la demande,
Si Ferdinand a fait le don.

L'astre heureux que l'aurore amène
Paraît au bout de l'orient:

Le vaillant époux de Chimène
S'avance presque aussi brillant.
De son armure inoccupée
On ne voit alors lui rester
Que *Tisonade*, son épée,
Que pour rien il ne veut quitter.

Aussi superbe qu'héroïque,
Le Cid entre au palais de Dieu,
Vêtu d'un pourpoint magnifique
Que son père usa tant soit peu.
La foule au loin impatiente
Le suit et du cœur et des yeux.
Sa parure est étincelante;
Mais ses hauts faits le parent mieux.

La vierge charmante et modeste
Est près de l'amant doux et fier.
La bénédiction céleste
Descendait déja de l'éther,
Lorsque le Cid, par sa tendresse,
Croyant mériter son bonheur,
Dit, avec beaucoup de noblesse
Que tempère un peu de rougeur:

« Pour la moins excusable offense
Votre père fut moissonné:
Si j'étais resté sans vengeance,
Lui-même m'eût-il pardonné?
Que n'est-il encor sur la terre
L'appui du trône et de la foi!

Mais en lui vous n'aviez qu'un père,
Et vous trouverez tout en moi.

Oui, dit-il levant son épée,
Qu'elle se tourne contre moi,
Si de nouveaux attraits frappée,
Mon ame suit une autre loi!
A jamais ce moment vous donne
Un ami tendre, un noble époux;
Et votre père me pardonne
En voyant mon amour pour vous. »

Il disait; et de l'hyménéé
Les doux sermens étaient reçus,
Et Chimène était enchaînée,
Et tous les cœurs étaient émus.
Témoin muet de cette scène,
Don Diègue, en ces momens chéris,
Fuyait les regards de Chimène,
Et suivait tous ceux de son fils.



XIII.

Chimène, avec le roi, parrain
De cette noble mariée,
Les grands, l'évêque, tout enfin
Sort devant la troupe égayée.
Des chants, et leurs bruyans éclats,

Prouvaient l'allégresse publique.
On avait mis quatre ducats,
Pour former un arc magnifique.

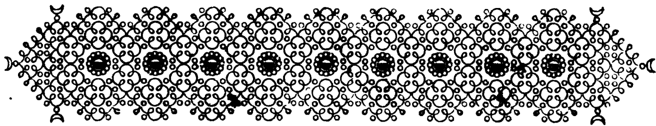
L'un, d'un diable ayant l'oripeau,
Amusait les femmes tremblantes.
Alvar Fanez vint en taureau
Avec des cornes imposantes.
Ami du Cid, et pour jamais,
Ce n'est pas tout ce qu'il sait faire;
Si c'est un taureau dans la paix,
C'est un vrai lion dans la guerre.

Prouvant de toutes les façons
L'allégresse au loin répandue,
Au loin, de toutes les maisons,
On jetait du blé dans la rue.
Le chapeau du roi satisfait
En fit récolte assez complète;
Et Chimène, qui rougissait,
En eut tout plein sa gorgerette.

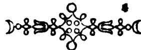
Bien que la reine pût le voir,
Le monarque, encor bon apôtre,
Tirait les grains hors du mouchoir,
Et les tirait l'un après l'autre.
« De mon roi, dit certain plaisant,
Bien que la tête soit parfaite,
J'aimerais mieux, pour le présent,
Posséder sa main que sa tête. »

Ferdinand rit: mais vainement
Il veut voir Chimène joyeuse;
Chimène, unie à son amant,
Pour être gaie est trop heureuse:
Elle se tait modestement,
Et, belle de son innocence,
Ne dirait rien de si charmant
Que la pudeur de son silence.

FIN DU PREMIER LIVRE.



LE CID.



LIVRE SECOND.

I.

En ce temps-là, le pape et l'empereur,
A Ferdinand envoyant ambassade,
Lui firent dire avec quelque hauteur :
« Paie un tribut, ou crains une croisade. »
Il s'indignait d'un affront si nouveau :
Mais sa faiblesse arrêtait son courage.
Ce chêne altier devenait un roseau
Qu'on engageait à plier sous l'orage.

Le noble Cid au conseil n'était pas,
Quand à son maître on offrit une chaîne.
Goûtant l'hymen en ses premiers appas,
Il reposait dans les bras de Chimène.
Mais quand, d'un fait dont chacun s'entretint,
Un bruit fâcheux vint lui porter l'annonce,
Quittant Bivar, quittant Chimène, il vint,
Il entendit ; et voici sa réponse :

« Roi Ferdinand, mon honorable roi,
Malheur à vous, malheur à la Castille,

S'il advenait qu'une étrangère loi
Flétrît l'éclat dont votre règne brille!
Un tel affront, que rien n'excuserait,
Ni vous, ni moi, ne voulons le connaître.
Autant d'honneur Dieu clément nous a fait,
Autant il faut en conserver, mon maître.

Qui vous donna des conseils différens,
A vous, à lui, dut penser davantage.
Au très saint Père, à tous ses adhérens,
De la bataille expédiez le gage,
L'engagement par moi sera rempli,
Et contre tous j'accepte la dispute;
Car c'est au roi qu'appartient le défi,
Et le soldat se charge de la lutte.

Au champ d'honneur seuls nous avons lutté;
Seuls nous saurons en garder l'avantage.
A ses périls l'abeille a récolté,
Et nul frelon n'est admis au partage.
Germain, Romain, et lion, et renard,
De ces gens-là je ne suis point l'apôtre;
Si vous voulez leur céder une part,
Ils sont tout prêts à vous disputer l'autre. »

Le Cid a dit. Le roi, ses conseillers,
D'un vil tribut abjurent la folie.
Le Cid, suivi de dix mille guerriers,
Franchit les monts, menace l'Italie.
Pape, empereur, effrayés tous les deux,

Firent la paix, sans retard, sans réplique.
Vive un poltron pour rendre belliqueux!
Vive le Cid pour rendre pacifique!



II.

Tandis que, comme un astre éclatant de lumière,
Rodrigue poursuivait son cours victorieux,
Astre éclipsé, don Diègue, au bout de sa carrière,
Est allé revoir ses aïeux.

S'irritant du tribut que la vieillesse impose,
Les yeux chargés de pleurs, et le cœur de regrets,
Rodrigue s'est rendu vers la tombe où repose
Son père endormi pour jamais.

« O mon maître, dit-il, ô mon illustre père,
Dont les conseils devaient me guider plus long-temps,
La gloire de ton fils, au moins ton fils l'espère,
A charmé tes derniers instans.

Rappeler tes vertus, voilà ma noble envie;
Imiter ton exemple est ma constante loi.
Toujours par plus d'exploits j'illustrerai ma vie,
Pour être plus digne de toi.

Si je le fus jamais, dis, ah! dis, je te prie,
Quand près de tes aïeux ton ombre ira s'asseoir,

Que Rodrigue, toujours fidèle à son amie,
Fut plus fidèle à son devoir. ».

Ainsi parlait l'époux de Chimène adorée,
Quand, plein d'un saint respect, et, tombant à genoux,
Il entendit sortir de la tombe sacrée
Un son mélancolique et doux.

Heureux le fils qu'en vain le blâme crut atteindre,
Et qui, d'un père tendre ayant rempli les vœux,
Au tombeau paternel se présente sans craindre
Un cri sinistre et douloureux!



III.

« Mon Cid, dit le roi Ferdinand
Qui bloquait une faible ville,
Je réclame ton bras vaillant
Pour un exploit plus difficile.
Don Sanche, l'aîné de mes fils,
Veut te suivre aux champs de la gloire.
Va combattre mes ennemis,
Car j'ai besoin d'une victoire.

Un noble emploi t'est confié:
Défends, contre un chrétien féroce,
Le roi maure, mon allié,
Qu'on veut chasser de Saragosse.
Bien que d'un culte différent,

Je reste son auxiliaire:
Être fidèle à son serment,
C'est la religion première. »

Voilà qu'un combat général
Devant Saragosse s'engage.
Don Sanche donne le signal,
Et le Cid donne l'avantage...
De retour à Valladolid,
Payant bien sa valeur charmée,
Le roi vint embrasser le Cid,
Devant les regards de l'armée.

Et soudain, parmi les clameurs,
Du Cid honorant les bannières,
Surviennent les ambassadeurs
Des souverains, ses tributaires.
Ils amenaient deux cents chevaux,
Et pour Chimène des tuniques,
Et mille tissus des plus beaux,
Et deux opales magnifiques.

Allez, dit le Cid s'inclinant,
Qu'à mon roi tout cela se donne.
« Mon Cid n'est pas roi, dit Fernand;
Mais il mérite une couronne.
Je lui dois tout. » Surpris, émus,
Les Maures, lents à disparaître,
Ne savaient qui vanter le plus
D'un tel vassal, ou d'un tel maître.



IV.

« Gloire, victoire!
Victoire, gloire!
Sonnez, clairons.
Force intrépide!
Le Cid nous guide,
Et nous vaincrons.

Chrétiens d'Espagne,
Dans sa campagne
Doublons d'essor.
Pas une entrave
Avec le brave
Campéador!

Sur mille terres,
Des cimeterres
Bravant les coups,
Par-tout il brille;
Parfois il pille,
Mais c'est pour nous.

Trop magnifique,
Loin qu'il s'applique
D'avares droits,
Il nous festine;

Il se ruine,
A ses exploits.

Pourtant on blâme,
Dans sa grande ame
Chère aux humains,
Trop d'indulgence
Pour cette engeance
Des Sarrasins.

Guerrier terrible,
Vainqueur paisible,
Il est calmé;
Même le Maure,
Dès qu'il l'implore,
L'a désarmé.

De cette faute
Valeur si haute
L'a bien lavé;
Chef magnanime!
Astre sublime
Qui s'est levé!

Gloire, victoire!
Victoire, gloire!
Sonnez, clairons.
Force intrépide!
Le Cid nous guide
Et nous vaincrons. »



V.

Dans son manoir, Chimène atteinte
D'un noir regret,
Ne pouvait être plus enceinte
Qu'elle l'était.
Elle attendait, de loin chérie
Par son époux,
Le plus dur moment de sa vie
Et le plus doux.

Un matin, redoublant d'alarmes,
Le cœur marri,
Elle écrivit avec ses larmes
A son mari;
Puis s'efforçant de se remettre,
Et soupirant,
Elle écrivit cette autre lettre
A Ferdinand:

« Roi sage et grand, dût-elle craindre
Votre courroux,
A vous Chimène ose se plaindre,
Et c'est de vous.
Seulette, et toujours oubliée
Dans mes ennuis,
On n'est pas si peu mariée
Que je le suis.

Par vous Rodrigue, alors plus tendre,
Sut me gagner.
Fallait-il, pour me le reprendre,
Me le donner!
Le bonjour est loin de son ame;
Toujours adieu.
Enlever l'époux à sa femme,
C'est fâcher Dieu.

Rodrigue, pour vous sur la terre
Semant l'effroi,
Est désormais tout pour la guerre,
Et rien pour moi.
O roi, sans Rodrigue invincible,
Faut-il ainsi
Changer en un lion terrible
Mon bel ami!

Depuis six mois que je l'appelle,
On le retient;
Ou, quittant la guerre cruelle,
S'il me revient,
Il revient, quand le jour nous quitte
Plus qu'à moitié,
Et dans mes bras s'endort si vite,
Que c'est pitié.

Toujours occupé de son glaive,
Haussant la voix,
Dans son lit paisible il ne rêve

Que des exploits;
Et voilà, dès l'aube vermeille,
Qu'il est dehors,
Sans s'inquiéter si je veille,
Ou si je dors.

Étouffant ma douleur amère,
Pour lui, pour vous,
Je croyais retrouver mon père
Dans mon époux:
Je n'ai rien de ce que j'espère,
Et j'ai péri;
Et je ne trouve ni le père,
Ni le mari.

Desirant le faire connaître
Et l'illustrer,
Vous me le ravissez peut-être
Pour l'honorer;
Mais déja Rodrigue s'honore
De tant d'exploits,
Qu'il avait, presque enfant encore,
Vaincu cinq rois.

Consolez-moi, je vous conjure,
Par son retour.
Une innocente créature
Attend le jour.
Puisse votre ordre ici conduire
Le père absent,

Si tant de larmes n'ont pu nuire
Au pauvre enfant!

Que votre bonté secourable
Mette en repos
La femme du plus honorable
De vos vassaux.
Votre justice, en qui j'espère,
Ne peut laisser
Mon enfant naître, sans son père
Pour l'embrasser.

Aux railleurs dérobez ma lettre,
Roi, mon seigneur.
Les méchans! ils riraient peut-être
De mon malheur.
Et pourtant Dieu, qui voit mon ame,
Voit, sans courroux,
Ce regret d'une honnête femme
Pour son époux. »



VI.

« Vous m'accusez, honorable Chimène,
Et je voudrais mon pardon obtenir.
Les Sarrasins causent seuls votre peine,
Et votre époux saura les en punir.

Jusqu'à la fin, d'une ame juste et ferme,
Permettez-lui de remplir son devoir:

Car ses combats enfin auront leur terme,
Et son amour ne peut pas en avoir.

Vous prétendez qu'au sommeil il s'adonne,
Quand, par hasard, près de vous il accourt.
D'après cela, souffrez que je m'étonne
Qu'un tablier soit devenu si court.

A votre ami n'écrivez pas encore
Qu'il vous rejoigne. Il pense à ses amours;
Mais il serait dans vos bras qu'il adore,
Il partirait au bruit de mes tambours.

« Cinq rois païens ont subi ses entraves,
Me dites-vous : » puissent-ils être dix!
Car plus le Cid aura de rois esclaves,
Moins Ferdinand comptera d'ennemis.

D'auçun railleur ne craignez nulle atteinte.
Ce chaste amour à tous doit imposer:
Ceux qui riraient de votre juste plainte
Seraient ravis d'avoir pu la causer.

Quand votre enfant naîtra, noble Chimène,
Si votre Cid n'a pas pu s'absenter,
Pour lui je viens. Il faut bien que je vienne;
Il faut un roi pour le représenter.

Chimène, adieu. Puisse la Vierge mère
Vous soutenir dans le cruel moment!

Moi, je finis: car votre époux sévère
Vient me gronder de n'être pas au camp. »



VII.

Honneurs, talents, vertus, puissance,
Vains et faibles hochets dont s'amuse le sort,
Le grand roi Ferdinand, frappé sans espérance,
Est gisant sur son lit de mort.

Léon, d'Alphonse est le partage;
Garcie a la Galice aux éternels remparts;
La Castille et le Cid sont le noble héritage
De Sanche qui reçoit deux parts.

De ces soins l'ame déliée,
Ferdinand n'attendait que le dernier moment,
Quand, auprès du vieillard qui l'avait oubliée,
Ouraque avança tristement.

Des larmes voilaient son visage.
Elle baisa la main d'un père et d'un héros;
Et, d'une voix modeste et d'un ferme courage,
La belle infante dit ces mots:

« Vous que j'aime et que je révère,
Vous que le sort jaloux doit long-temps respecter,
Le ciel m'en est témoin, si je garde mon père,
Je ne pourrai rien regretter.

Mais sur cette terre où nous sommes,
Chez le chrétien pieux, le Maure détesté,
Est-il aucune loi qui sacrifie aux hommes
Notre sexe déshérité?

Et vous oubliez votre fille!
Non, je ne la suis pas: si je l'étais, seigneur,
La nature, servant toute votre famille,
M'eût protégée en votre cœur.

Fussé-je un fruit illégitime,
Peut-être par devoir, sans doute par pitié,
J'ai droit à vos bontés; et qui naquit sans crime,
Ne peut sans crime être oublié.

Si je fus coupable, ô mon père!
Accusez-moi plutôt. Le Maure, le chrétien,
Tous, en voyant le tort que vous voulez me faire,
Demanderont quel est le mien.

La vie est pour l'homme un théâtre
Où peut son ame agir, et son bras se mouvoir.
Pour faire son destin son droit est de combattre,
Et c'est peut-être son devoir.

Mais une femme sans défense,
Quel est son droit, sinon la plainte et la douleur?
Qu'au malheur on la livre, en son obéissance
Elle doit rester au malheur.

Loin, sur une terre étrangère,
Pélerine, j'irai pleurer mon sort premier.
Sans asile, sans bien, par respect pour mon père
Il me faudra le renier.

A l'infortune condamnée,
Je sors d'un sang bien cher à mon orgueil jaloux;
Mais je crains d'oublier le sang dont je suis née,
Puisqu'il est oublié par vous. »

La belle infante, trop sincère,
Contre un injuste oubli voulant se protéger,
Troublait par ce discours le dernier jour d'un père
Dont elle ignorait le danger.



VIII.

Sur le lit de la mort Ferdinand écoutait.
Du discours de sa fille il se sentit confondre:
Surpris et mécontent, ce roi, qui finissait,
Chercha long-temps sa voix, et put enfin répondre.

« Ma fille, à qui j'ai cru de meilleurs sentimens,
Quand ton père accablé touche à la fin commune,
Je renaîtrais de joie aux pleurs que tu répands,
S'ils étaient pour ma vie, et non pour ta fortune.

Sourde au double respect des rois et des mourans,
Tu te laisses aller à ton dépit funeste.

La fortune a causé tes regrets déchirans.
Regarde donc la mienne, et vois ce qui m'en reste.

Vos frères sont l'objet de vos chagrins jaloux :
Quelle erreur vous séduit! quel regret vous dévore!
Dans votre sexe obscur, rien, c'est assez pour vous ;
Tandis qu'avec beaucoup ils sont pauvres encore.

Ne trouvant point d'égal, celles de votre rang
De n'en descendre pas font leur unique étude ;
Et, riches de vertus, par respect pour leur sang,
Vont d'un cloître habiter la noble solitude.

Vos frères vous devaient ici-bas soutenir,
Sans que d'un tel devoir mes vœux les avertissent.
Toutefois sur mes legs je veux bien revenir,
Pour que tous mes enfans à ma mort me bénissent.

Je vous donne à jamais une noble cité,
Zamora, bien peuplée et mieux gardée encore.
Peut-être alors, calmant votre cœur irrité,
Vous vous honorerez, voyant qu'on vous honore.

Elvire, votre sœur, qui ne demande rien,
Règnera sur Toro, ville opulente et fière.
Malheur à qui voudrait vous ravir votre bien !
Qui dépouille ses sœurs est maudit par son père. »

« Maudit ! qu'il soit maudit ! » Et mille cris confus
Du monarque expirant confirmaient la sentence.

Alphonse et don Garcie applaudissaient le plus :
Don Sanche fut le seul qui garda le silence.



IX.

Qu'a donc le peuple gémissant
De l'Espagne au loin inquiète ?
Encor des combats et du sang,
Disait le cri retentissant
Du clairon et de la trompette.
Sanche à peine s'est acquitté
Des premiers devoirs funéraires,
Qu'à cheval il est remonté
Pour aller attaquer ses frères.

Le Cid, qu'afflige son ardeur,
A ses côtés marche et s'expose :
Le guerrier fidèle à l'honneur
Blâme quelquefois son seigneur,
Et jamais n'en trahit la cause.
Cependant on voit accourir
L'épouse à Rodrigue asservie :
« Tu veux, dit-elle, me ravir
Ou la patience, ou la vie.

Quoi ! rien ne peut vous émouvoir,
Même ma tendresse éternelle !
Je suis loin de m'en prévaloir :

C'est un plaisir plus qu'un devoir
Au cœur aimant, d'être fidèle;
Mais, Rodrigue, de vous chérir
Faut-il donc que je sois punie!
Rodrigue, tu veux me ravir
Ou la patience, ou la vie.

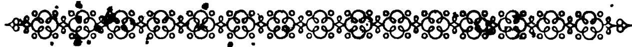
Vous vous fiez, en me quittant,
A ma tendresse douce et vive,
Et ne pensez pas un moment
Que l'arbre le plus florissant
Périt si l'on ne le cultive.
Non, Rodrigue, il ne peut finir,
Le pur sentiment qui me lie;
Mais pourquoi vouloir me ravir
Ou la patience, ou la vie!

Qu'elle est mieux, au vallon voisin,
La pastourelle du village
Qui ne connaît pas mon chagrin,
Dont l'époux, parti le matin,
A le soir fini son voyage!
Si son éclat n'est point vanté,
Son sort obscur peut faire envie:
Hélas! à l'immortalité
Faut-il sacrifier la vie!

Hommes, sexe faux et trompeur,
Vos regards, votre doux langage,
Ne sont rien qu'un piége imposteur.

Avez-vous fixé notre cœur
Le vôtre aussitôt se dégage.
Rodrigue, avant de nous unir,
Tout devait combler mon envie:
Et déja tu veux me ravir
Ou la patience, ou la vie! »

C'était ainsi qu'en suppliant,
Chimène, d'amour occupée,
Arrêtait son époux vaillant,
Qui l'écoutait en s'appuyant
Sur le pommeau de son épée.
« Va, répond-il, bientôt, crois-moi,
A tout mon amour je me livre,
Et reviens vivre près de toi,
Qui me fais desirer de vivre. »



X.

Après de longs combats entre Garcie et Sanche,
Dans un choc décisif luit l'homicide acier.
Garcie, en disputant la victoire qui penche,
A fait don Sanche prisonnier.

Renommé par sa force aux champs de la Galice,
Don Sanche devint faible aux mains de son vainqueur.
Celui qui commença la guerre sans justice
L'allait terminer sans honneur.

Lorsque l'ami du Cid, ramenant l'avantage,
Fanez, des Castillans vint dissiper l'effroi,
Et, réchauffant leurs cœurs au feu de son courage,
Parvint à délivrer son roi.

Six cents guerriers encor défendaient sa bannière :
Mais six cents Castillans, unissant leurs efforts,
Pouvaient braver la terre...; et le ciel, et la terre,
Car le Cid vint les joindre alors.

« A la victoire, amis, le Cid vient nous conduire,
Dit Sanche; noble Cid, honneur des combattans,
Jamais plus à propos tu ne vins. — Et vous, sire,
Vous, jamais plus à contre-temps.

Oubliant vos sermens, ici qu'osez-vous faire?
Vous feriez mieux, fidèle au partage prescrit,
D'être encore à genoux sur la tombe d'un père,
Qui d'avance vous a maudit.

Toutefois, du vainqueur je cours troubler la gloire.
Rien de servir mon roi ne peut me détourner.
Vaincu, je trouverai l'honneur que la victoire
Ne pourrait même vous donner. »

Le combat recommence avec plus de furie.
Don Garcie avait pu compter sur ses lauriers :
Mais le terrible Cid alla prendre Garcie
Au milieu de ses chevaliers.

« Cid, que fais-tu ? » lui dit le captif qu'il révère.
— Sire, répond le Cid, presque avec un remord ;
Ce que pour vous aussi mon bras aurait su faire;
Soumettons-nous tous deux au sort ! »



XI.

Lorsque Sanche en un fort eut envoyé Garcie,
Ainsi qu'un épervier, fier d'un premier succès,
Sur Elvire, sa sœur il porta sa furie;
Et par le ravisseur la colombe saisie
Fut dans un monastère enfermée à jamais.

Empressé de venger et sa sœur et son frère,
Alphonse alors tira le glaive destructeur :
Mais, fidèle au respect qu'il portait à son père,
« A don Sanche, dit-il, je ne fais pas la guerre ;
Mais au Cid de Bivar, son fatal protecteur.

Si des bons ils perdaient la force protectrice,
Les méchans, disait-il, fléchiraient sur-le-champ.
Dès qu'on aide le crime, on en est le complice.
Oui, quand, par ses efforts, on soutient l'injustice,
Le bon cesse de l'être, et devient le méchant. »

« Eh bien! mon Cid, dit Sanche au héros qui soupire,
Réponds, suis-je attaqué par le roi de Léon ? »
Le Cid lui répondit : « Je n'ai rien à vous dire :

Dieu vous voit tous les deux. — Non, non, parle. — Eh bien, sire,
Nous allons le punir du tort d'avoir raison. »

Deux peuples qui formaient naguère une famille,
Luttent en déployant la fureur du lion.
La valeur se signale, et la fortune brille :
Alphonse est prisonnier des guerriers de Castille,
Et Sanche est prisonnier des guerriers de Léon.

Mais le roi Sanche, encor, trouva, pour le défendre,
Le meilleur des guerriers que l'Espagne eût nourris :
Le Cid, pour l'affranchir, prompt à tout entreprendre
Criait aux Léonais : « Ou me prendre, ou le rendre. »
Le choc devint affreux : le Cid ne fut pas pris.

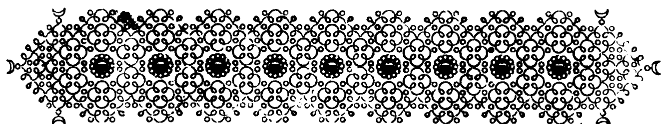
Le Cid, pour reconnaître un défi qui l'honore,
Fait d'Alphonse, en secret, relâcher les liens.
Privé du trône, Alphonse au moins est libre encore.
Il échappe à son frère, et s'en va chez le Maure
Chercher la liberté refusée aux chrétiens.

Quand à tous ses rivaux la fortune est contraire,
Don Sanche se croit juste en se voyant heureux.
Il forme des projets qu'avec peine il diffère :
Il pourra réunir l'héritage d'un père.
Zamora désormais manque seule à ses vœux.

Ainsi, fuyant le calme, on poursuit la tempête.
Le sort pour trop de grands en vain se signala.
Tel qui touche au sommet, avec regret s'arrête.

L'ambition aux cieux élèverait sa tête,
Qu'elle demanderait : N'est-il rien par-delà ?

FIN DU SECOND LIVRE.



LE CID.



LIVRE TROISIÈME.

I.

A vingt cités don Sanche redoutable,
Veut encor Zamora dans sa possession.
Il y conduit une armée innombrable
Ainsi que les pensers de son ambition.
« Cid, dit ce roi, quelle cité hautaine!
Dix combattans égaleraient à peine
La largeur de ses murs, rocher sur un rocher.
Le roc lui-même est pour elle une armure;
Et le Douro lui forme une ceinture
Qu'à cette vierge altière on ne peut détacher.

O noble Cid, dont un père m'ordonne
D'honorer la valeur et de chérir le nom,
Vous dont j'ai fait la plus ferme colonne
Sur qui va reposer l'éclat de ma maison,
Comme un ami votre roi vous engage
A vous charger d'un pénible message
Qu'à Zamora vous seul vous saurez adoucir.
Oui, que ma sœur à mon desir se range.

Pour Zamora j'offre tout en échange;
Et que je ne sois pas forcé de m'en saisir.

— Sire, aux sujets je dois plus d'un exemple.
Je respecte vos lois, et je vais le prouver.
Mais, je ne sais, Seigneur, plus je contemple,
Plus l'orgueil de ces murs a l'air de nous braver.
— O noble Cid, la terreur des batailles,
Oui, les voilà, les premières murailles
Qui ne s'ébranlent point devant votre regard. »
De l'éperon le Cid dut faire usage,
Et son coursier, par un triste présage,
N'approchait qu'à pas lents du superbe rempart.



II.

Aux murs de Zamora l'on n'avait point encore
Du grand roi Ferdinand quitté le triste deuil.
Les prêtres affligés priaient avant l'aurore,
Et les temples gardaient la couleur du cercueil.

La belle infante encor pleurait le noble père
Qu'à son dernier moment elle avait affligé,
Et rougissait toujours, dans sa douleur amère,
Que par un don si beau ce roi se fût vengé.

L'avenir l'effrayait: trahis par la victoire,
Ses deux frères chéris la faisaient soupirer.

Elle pleurait sa soeur, et, qui pourrait le croire!
L'infante avait encor quelque chose à pleurer.

Un chagrin qui la mine incessamment s'augmente.
Ce mal à tous les maux survivra dans son cœur.
Sans plaisir, sans espoir, la triste et belle infante
A pour toute sa vie amassé la douleur.

« La puissance ici-bas n'est rien qu'une ombre vaine.
Le véritable empire est dans le sentiment.
Celle qu'on n'aime pas est esclave; et la reine,
C'est la plus humble femme unie à son amant. »

Sur l'antique sommet d'une tour menaçante
Où, dans la plaine au loin ses yeux venaient plonger,
Tels étaient les pensers où se livrait l'infante;
Et le Cid qui parut ne l'en fit point changer.



III.

Le Cid, avec sa faible escorte,
De sa seule valeur cherchant toujours l'appui,
Des Zamorans forçait la porte:
L'infante vint soudain arrêter eux et lui.
Lors, de quelques larmes mouillée,
Elle éloigna les siens qu'assemblait le héros;
Et, sur la muraille appuyée,
Au Cid, qui seul l'entend, elle adresse ces mots:

« Puisqu'il accable de détresse,
La ville où son portrait était gardé, chéri,
Puisqu'il abreuve de tristesse
Le cœur où son image était gardée aussi,
Puisque des bontés de mon père
Le souvenir en lui sitôt s'est effacé,
Ingrat auteur de ma misère,
Le Cid n'est plus le Cid; son éclat est passé.

Que je suis une faible femme!
Je ne puis sur sa tête appeler le malheur.
Si son orgueil blesse mon ame,
A Coïmbre naguère il a blessé mon cœur.
Je ne l'oublierai de ma vie,
Ce jour incessamment à mes yeux retracé;
Mais, puisque c'est lui qui l'oublie,
Le Cid n'est plus le Cid; son éclat est passé.

Mon père lui donna ses armes,
Ma mère, son coursier; moi, ses éperons d'or.
Ces souvenirs remplis de charmes
Sont loin de sa pensée, et m'occupent encor.
Pour lui que j'ai senti d'alarmes!
Que n'eût pas fait pour lui ce cœur par lui blessé!
Et c'est lui qui cause mes larmes!
Le Cid n'est plus le Cid; son éclat est passé.

Il voulut épouser Chimène.
On a vu tous les droits d'un indigne métal,
Quand, à la fille d'une reine,

Rodrigue a préféré la fille d'un vassal.
L'amour le décida peut-être;
Mais puisque au second rang lui-même il s'est placé,
Il nous apprend à le connaître:
Le Cid n'est plus le Cid; son éclat est passé.

Puisque par des leçons sévères
Il n'a point de don Sanche arrêté la fureur,
Puisqu'il a combattu mes frères,
Puisqu'il a pu souffrir qu'on dépouillât ma sœur,
Puisqu'il abaisse sa grande ame
A servir tous les vœux de mon frère insensé,
Puisqu'il vient combattre une femme,
Le Cid n'est plus le Cid; son éclat est passé. »

Ainsi parlait la belle infante,
D'un amour malheureux gardant le souvenir;
Et devant sa plainte éloquente
Le Cid, toujours le Cid, ne devait pas tenir.
On vit la terreur des batailles
Détourner son coursier, et dire avec rougeur:
« Fuyons: il part de ces murailles
Des invisibles traits qui déchirent le cœur. »



IV.

D'un dernier tort craignant d'être complice,
Le Cid voulut rendre son roi plus doux;

Et pour l'infante invoquant sa justice,
Contre lui-même excita son courroux.

« Cid, dit le prince, un tel discours m'offense.
Je le vois bien : tel est le sort des rois,
Quand leur faiblesse avec trop d'imprudence
Laisse un sujet au-dessus de leurs lois.

C'est vous, vous seul qui, méditant des crimes,
A la révolte animez Zamora.
Depuis long-temps je connais vos maximes
Que votre roi jamais n'applaudira.

Souvenez-vous que votre tête altière
Aurait déja payé votre discours,
Si je n'avais, par celle de mon père,
Fait le serment de respecter vos jours;

Mais sur-le-champ que le Cid se retire
De mes États par son orgueil bravés.
— Est-ce de ceux qu'il vous a conquis, sire,
Ou bien de ceux qu'il vous a conservés?

— J'ai dit de tous. » Le héros qu'on exile,
Et qui resta très rêveur jusqu'ici,
Sourit alors, et s'éloigne tranquille.
Silence au camp : le Cid en est parti.



V.

Quels guerriers Zamorans, d'une course légère
Lancent leurs andalous sur les bords du Douro?
Dernier fils du vieillard, l'un brave un adversaire;
L'autre en braverait deux, et, vieilli dans la guerre,
Sut illustrer le nom d'Arias Gonzalo.

Terrible aux Castillans, soudain leur voix les somme
De lutter avec eux dans le champ de l'honneur.
«Nous venons, criaient-ils, guerriers que l'on renomme,
Prouver que votre roi n'est pas un gentilhomme,
Lorsque du legs d'un père il veut priver sa sœur.

Si ceux qui nous joindront, nonobstant leur vaillance
Ne nous cèdent d'abord la gloire de ce jour,
S'ils ne sont renversés au premier coup de lance,
Que jamais aucun prince en nous n'ait confiance;
Que nulle femme en nous ne mette son amour.

Si ce juste défi leur paraît redoutable,
Et si de leur valeur il arrêtait l'essor,
Qu'ils viennent dix et vingt, dans leur cause coupable,
Qu'ils viennent, s'il leur plaît, accompagnés du diable;
Mais non accompagnés du Cid Campéador.»

Deux nobles Castillans, entendant cette injure,
Crièrent: «Laissez-nous nous armer seulement,

Et vous allez savoir si la victoire est sûre.»
Ils partent, et, tandis qu'ils prenaient leur armure,
L'honneur de Zamora disait à son enfant:

« De toi, mon fils, ce jour va rendre témoignage.
Vois toutes ces beautés qui bordent nos remparts:
Ce n'est pas moi, blanchi par la guerre et par l'âge,
Que contemplent leurs vœux, que leur attrait engage;
C'est toi, jeune guerrier, qui fixes leurs regards.

Si tu te conduis bien, toute ma noble terre
Ne vaut pas les rubans qu'elles te vont offrir.
Mais si tu te montrais indigne de ton père,
La plus cruelle mort me serait moins amère
Que les amers discours qu'elles te vont tenir.

Ferme sur l'étrier! ferme sur le courage!
Tiens ton glaive tout prêt, ainsi que ton effort.
Qui frappe le premier, prend un grand avantage.
Voilà nos ennemis, c'est un heureux présage.
Pique avec moi, mon fils: la victoire ou la mort!»

C'est la victoire. Avide et de vaincre et de plaire,
Le jeune homme abattit son rival furieux;
Et le vieillard, ayant, par un coup exemplaire,
A dix pas du cheval lancé son adversaire,
Tous deux à Zamora rentrèrent glorieux.

VI.

Devant ce siége difficile
Don Sanche languissait, malheureux attaquant.
Les guerriers de son camp n'abordaient point la ville,
Les guerriers de la ville abordaient dans son camp.
Enfin, voyant pâlir sa noble destinée,
Ses preux, les meilleurs, les plus vrais,
Vinrent lui dire, un jour, de son peu de succès
La cause, qu'en secret il avait devinée.

« Rien, disaient-ils, ne nous succède,
Et rien dans ce projet ne nous succèdera;
Si Dieu ne nous secourt, ou le Cid ne nous aide,
Jamais nous n'entrerons aux murs de Zamora.
Jamais impunément, seigneur, de pareils hommes
Ne sont exilés des combats.
Nous tous, vous excepté, nous ne le valons pas,
Et le Cid à lui seul vaut tous tant que nous sommes. »

Le prince, que le sort accable,
Obéit à la loi de la nécessité.
Il envoya chercher le héros redoutable,
Par don Diègue Ordono, presque aussi redouté.
Même alors que son prince et s'irrite et s'offense,
Un sujet ne doit qu'obéir;
Et, quand à s'excuser il le voit consentir,
Il doit, s'il se pouvait, doubler d'obéissance.

Toutefois de cette injustice
La dame de Bivar ne se désolait pas.
Le prince, dont le Cid excusait le caprice,
Alla, même assez loin, au-devant de ses pas.
C'est ainsi que souvent eux-mêmes se punissent,
Des rois trop prompts à s'égarer.
Quand on insulta trop, il faut trop réparer :
Les fautes de l'orgueil sur l'orgueil rejaillissent.

Du dépit étouffant la flamme,
Dès qu'il revit son roi, le Cid majestueux
Descendit de cheval; et le roi, dans son ame,
Fut honteux que le Cid fût si respectueux.
Les voix et les tambours, sans qu'aucun se contraigne,
Fêtent le retour d'un sujet.
Le roi n'osa blâmer ce bruit qui l'outrageait.
Qu'y faire! dans un camp, c'est le héros qui règne.

VII.

[1] Du traître il faut toujours craindre la trahison;
Mais l'injuste sur-tout doit redouter le traître.
Le guerrier Bellido, d'assez douteux renom,
Ose devant don Sanche en fugitif paraître.
« Grand prince, lui dit-il, j'invoque vos bontés;
Je viens ici, fuyant d'odieux révoltés,

[1] Cette romance et les trois suivantes forment les romances zamoranes que l'Espagne a chantées long-temps, et admire encore.

Saluer en vassal mon roi que je révère.
Trop long-temps j'ai suivi leurs drapeaux détestés;
Mais mon cœur constamment fut sous votre bannière.

Pour avoir proposé de céder à vos lois,
Arias Gonzalo de la mort me menace.
Mais, dussé-je périr, je reconnais vos droits,
Et je viens vous aider à prendre cette place.
Vainement Gonzalo, constant à vous trahir,
Encourage l'infante à vous désobéir;
En vain par ce guerrier l'infante est rassurée:
Je pourrai, dès ce jour, combler votre desir,
Et vais vous indiquer une secrète entrée. »

Des guerriers le plus noble est le vieux Gonzalo.
Du mur de l'Adarbé sa mâle voix résonne.
« Roi, dit-il, et seigneurs, le traître Bellido
Fuit sans avoir été menacé par personne.
Si sa fuite et son cœur cachent un noir poison,
Bien loin des Zamorans l'opprobre de son nom!
Et notre avis vous doit apprendre à le connaître.
Du traître il faut toujours craindre la trahison;
Mais l'injuste sur-tout doit redouter le traître. »

Bellido, dont le roi daignait tenir la main,
Lui dit alors: « Seigneur, gardez-vous de le croire.
Appelant vos soupçons sur ce prétexte vain,
Il voudrait arrêter le cours de votre gloire.
Il sent dans quel péril je le jette aujourd'hui;
De l'adresse à propos il invoque l'appui.

Sire, me nommer traître, est se montrer habile.
Gonzalo sait très bien que, dangereux pour lui,
Je sais tous les détours de sa superbe ville.

— Oui, je le connais bien; c'est un chef déloyal
Qui, détestant don Sanche en son âme ulcérée,
A regret m'a rendu le devoir de vassal.
Viens; allons remarquer cette secrète entrée.
—Oui, sur-le-champ, seigneur; mais, du haut du rempart,
L'inquiet ennemi nous suit de son regard.
— Ne partons que nous deux, et que l'on se retire.
— Seuls nous tromperons mieux les yeux de ce vieillard.
Je vois déjà, seigneur, le succès vous sourire. »

Avant de s'éloigner, Sanche à ses officiers
Disait : « Point de quartier pour la ville ennemie! »
Quand il en vint au Cid, le Cid dit : « Mes guerriers,
En gens dignes de moi vont exposer leur vie.
Par-tout, à leurs côtés, à tout péril offert,
Je serai, mais sans arme et le front découvert;
Et puisse ailleurs par vous ma main être occupée!
Le Cid, qui l'a juré devant le Dieu qu'il sert,
Onc contre votre sœur ne tirera l'épée. »

Don Sanche, dit le Fort, un javelot en main,
Suivi de Bellido, s'avança dans la plaine.
On les vit, s'élevant sur le coteau lointain,
Observer les remparts de la cité hautaine.
Lors on vit Bellido, s'élevant sur l'arçon,
Donner un premier coup, en donner un second,

Et jeter à ses pieds celui qui fut son maître.
Du traître il faut toujours craindre la trahison;
Mais l'injuste sur-tout doit redouter le traître.

Désarmé qu'il était, sur son Babiéça
Le Cid suit Bellido que la frayeur emporte,
Croit le joindre, s'abuse, et voit, de Zamora
Entre le traître et lui se refermer la porte.
« Malheur sur moi! dit-il; peut-être l'aurais-je eu,
Si de mes éperons j'avais été pourvu.
O lâche, qui nous perd et qui nous déshonore! »
Cependant au milieu de son camp éperdu
On rapporta le roi, que l'on flattait encore.

Seul, un vieux chevalier, le comte de Cabra,
Dit: « Votre corps n'est rien; songez, sire, à votre ame.
—Ce n'est donc qu'en mourant qu'un monarque pourra
Savoir la vérité que toujours il réclame!
Dit le prince couvert des ombres du trépas.
— On la lui dit plus tôt, mais il ne l'entend pas,
Et repousse bien loin l'ami qui le conseille, »
Lui répondit le Cid, qui répondit tout bas,
Et de l'infortuné n'offensa point l'oreille.



VIII.

Don Sanche est mort, la rage dans le cœur,
Sur Zamora tournant encor la vue.

De ses guerriers la plus vaillante fleur
Près de son corps reste pâle, abattue.
Tous se taisaient; tous glacés, gémissans,
De leurs regrets donnaient la juste marque;
Le Cid enfin de ces nobles accens
Accompagna l'ame de son monarque :

« Sire, vos vœux ne me crurent jamais.
Vous règneriez encor sur la Castille.
Le sort vous fit l'effroi de vos sujets,
Et désola par vous votre famille.
En ce moment, devant ces preux témoins,
Qu'êtes-vous, sire, après tant de vaillance?
Un vain néant... que nos fidèles soins
Vont honorer de toute leur puissance.

Guerriers, dit-il, un de nous va porter
Aux Zamorans un défi nécessaire,
Après ce coup que l'on doit détester. »
Il dit, et cherche en vain un téméraire.
De Gonzalo, de ses nobles enfans,
Les Castillans se rappelaient la gloire.
Ces cinq guerriers tant de fois triomphans
Ne faisaient pas espérer la victoire.

Chacun du Cid considérait les traits.
« Amis, dit-il aux guerriers qu'il étonne,
Contre ces murs j'ai juré que jamais
Je ne serais armé de ma personne;
Mais quand il faut, défiant Zamora,

A notre roi rendre un devoir suprême;
Si vous voulez, le Cid vous choisira
Un chevalier égal au Cid lui-même. »

Diègue Ordono, du beau sang de Lara :
« Puisque le Cid, dit-il, nous abandonne,
Puisqu'il ne peut attaquer Zamora,
Que ce héros ne choisisse personne.
Sans lui, peut-être on peut trouver ici
Des chevaliers dont mon pays s'honore.
C'est Diègue, amis, qui porte le défi.
Qui le maintient? ce sera Diègue encore. »

Armé de fer, armé de sa valeur,
Diègue Ordono, sur son coursier agile
Court, rayonnant de colère et d'honneur,
Crier ces mots sous les murs de la ville :
« Vous qui sauvez l'assassin de mon roi,
Fiers Zamorans, vous vous faites connaître.
Vous l'oubliez ; apprenez-le de moi :
Traître est celui qui protége le traître.

Vous l'êtes tous, vos pères, vos neveux,
Vos serviteurs, et tout ce qui vous touche,
Et votre pain, et même vos cheveux,
Et jusqu'à l'air qui sort de votre bouche.
Sur cinq de vous, un chevalier loyal
Saura punir vos attentats insignes.
Je jette à vous le crin de mon cheval ;
Car de mon gant vous vous montrez indignes.

— Les Castillans, répondit Gonzalo,
Seuls de l'honneur se font-ils les apôtres?
Mais toutefois apprends que Bellido
A fui nos bras comme il a fui les vôtres.
Moi, mes enfans, combattant tour-à-tour,
Nous essaierons de punir ton injure.
S'il plaît à Dieu, ta défaite, en ce jour,
Te va bientôt convaincre d'imposture. »

Lors le vieillard dit aux fiers Zamorans,
Tous illustrés, tous chéris de la gloire :
« Dites-le-moi, si quelqu'un dans vos rangs
A pris sa part d'une trame si noire?
J'aimerais mieux, par le sort abattu,
Aller vieillir sur un autre rivage.
Sans le bon droit je n'ai point combattu,
Et ne veux point commencer à mon âge.

— Que sur nous tous tombe le feu du ciel,
Ont répondu ces guerriers magnanimes,
Si l'un de nous, lâche ensemble et cruel,
Put concourir au plus affreux des crimes!
Ainsi, vieillard, dans le terrible effort
Où votre éclat va décider du nôtre,
Vous combattrez sans la peur d'avoir tort;
Ce noble cœur n'en a point connu d'autre. »



IX.

Par la gorge il en a menti,
Celui dont la voix, qui se raille,
Dit qu'Arias s'est repenti
D'avoir accepté la bataille.
Enfin, dans un sombre appareil,
Il entre au milieu du conseil,
Suivi de sa noble lignée.
Chacun d'un long crêpe est noirci,
Comme image momentanée
De leur honneur enseveli.

« Noble infante, dit Gonzalo,
Et vous, vaillant aréopage,
Contre nous don Diègue Ordono,
Du Cid a pris le personnage.
Ce n'est point l'instant des discours :
Nous allons, au bruit des tambours,
Combattre, et vous venger peut-être.
Leur accent vient nous avertir ;
J'ai déja tardé de paraître,
Et ne tardons point à partir. »

Tous de leur voile en ce moment
Dissipent les ombres flottantes ;

Tous se montrent également
Couverts d'armes étincelantes.
En voyant si fiers et si beaux
Ce père et ces fils de héros,
Toutes les têtes s'inclinèrent.
La princesse invoqua les cieux,
Et quelques larmes qui coulèrent
Embellirent encor ses yeux.

« Madame, voilà mes enfans
Élevés par moi dans la guerre;
Agréez-les pour combattans,
Afin qu'ils surpassent leur père.
Leur père, qui lit dans leurs cœurs,
Les garantit morts ou vainqueurs,
S'ils touchent votre main royale.
De ce prix payez leur ardeur.
Quand pour l'honneur on se signale,
Le premier des prix est l'honneur. »

L'infante présenta sa main.
A genoux lui rendant hommage,
Les quatre guerriers dans leur sein
Sentirent tripler le courage.
Rompant cette assemblée, alors
L'infante, en ses touchans efforts,
Sollicita, comme une grace,
Que le vaillant comte Arias
Laissât ses fils brillans d'audace
Lutter seuls au champ des combats.

« Si c'était le Cid qui luttât,
Vous pourriez tenter la victoire;
Le Cid saurait dans le combat
Ménager vos jours et sa gloire.
Pour sa valeur apprécié,
Votre adversaire est sans pitié,
Et vous, fatigué par la guerre.
Songez, cédant à mon effroi,
Que vous jurâtes à mon père
De le remplacer près de moi.

Ah! du moins, si le ciel voulait
Que le Cid en ce jour funeste...
Mais que dis-je! comme on se plaît
A parler de ce qu'on déteste!
Par vous du moins qu'il soit promis
De ne lutter qu'après vos fils:
Oui, que ce serment me rassure.
— Ah! puis-je à ce point m'oublier!
Le premier j'ai reçu l'injure,
Et la dois punir le premier.

— Non, laissez courir vos enfans,
Et que votre âge vous fléchisse.
— Ils peuvent perdre soixante ans
Dévoués à votre service.
— Et vous, cruel, trompant mes vœux...
— Moi, je puis perdre une heure ou deux,
Qui vous serait encor propice:
Si, devant leur père expiré,

Mes enfans entrent dans la lice,
Leur triomphe est bien assuré. »

A la fin s'étant réunis,
Tous les guerriers, toutes les dames,
Et les instances de ses fils,
Modérèrent ses nobles flammes.
Des premiers coups, dans sa douleur,
Forcé de rester spectateur,
De dépit il jeta ses armes.
« Ah! dit-il, le vieil Arias
Va plus souffrir de ses alarmes
Qu'il n'eût souffert de son trépas. »



X.

Quand le champ d'un combat nécessaire et fatal
Fut ouvert sous les murs de la ville assiégée,
Diègue le parcourut au pas de son cheval,
Mesurant la cité qu'il avait outragée.
Les enfans du vieillard, pleins d'un noble courroux,
Entendaient résonner le signal de la guerre.
Sinistres instrumens, fanfares, taisez-vous!
Ne bouleversez [1] pas les entrailles d'un père!

[1] Je sollicite un peu d'indulgence pour cette expression. J'avais écrit, et on peut lire: *Cessez de déchirer les entrailles d'un père :* mais il m'a semblé qu'en voulant dire plus, je disais trop, c'est-à-dire beaucoup moins. Enfin, j'en suis revenu à l'expression espagnole, qui m'a paru

Celui qui du vieillard fut béni le premier
Fut l'aîné de ses fils, fameux par son courage.
S'approchant de Lara, plus ancien chevalier,
Par un salut modeste il lui rendit hommage.
« Chevalier, lui dit-il, le ciel nous jugera :
Puissé-je me montrer digne de mes ancêtres,
Et d'un injuste affront consoler Zamora ! »
Diègue lui répondit : « Vous êtes tous des traîtres. »

Ils s'éloignent alors, ces ennemis vaillans ;
Tous deux prennent du champ, semblent prendre des ailes ;
Oui, vous auriez cru voir deux nuages volans
D'où la foudre s'élance en vives étincelles.
Le calme reparut, le calme de la mort.
Le jeune homme, qu'en vain avait flatté la gloire,
Couché sur la poussière a terminé son sort :
Ce n'est rien que la vie, hélas ! mais la victoire !

Le père, à cet aspect, lève ses bras vengeurs :
Les yeux chargés de pleurs, mais la voix affermie,
« Un autre ! » cria-t-il, déchirant tous les cœurs[1].
Le second a couru ; le second est sans vie.
Le troisième, à son tour, de vengeance jaloux,
Trahi par le destin roule sur la poussière.

rendre mieux qu'aucune autre la plus horrible angoisse où un père se soit trouvé. Dans cette occasion et dans vingt autres, je me suis flatté qu'on ferait grace à la singularité en faveur de l'énergie.

[1] Dans l'espagnol c'est Diègue Ordono qui crie : Un autre! Dans la bouche du vainqueur, c'est un cri féroce ; dans la bouche du père, il m'a semblé que c'était un cri héroïque et attendrissant.

Sinistres instrumens, fanfares, taisez-vous!
Ne bouleversez pas les entrailles d'un père!

Quelles larmes roulaient dans les yeux du vieillard!
De son cœur paternel quelle était la souffrance,
Quand ce héros, voulant affermir son regard,
Arma son dernier fils, sa dernière espérance!
« Ferdinand, lui dit-il, unissant nos efforts,
Nous avons en ce lieu vaincu deux adversaires;
Mon fils, fais aujourd'hui ce que tu fis alors.
Avant de commencer, cours embrasser tes frères. »

Le jeune homme auprès d'eux va d'ardeur s'enivrer.
—Regarde-moi, mon fils.—Ah! tu pleures, mon père!
—Eh bien! je vis, un jour, mon père aussi pleurer
D'un affront qu'il reçut d'un Maure téméraire;
L'aspect de sa tristesse embrasa ma fureur.
Au bras de son enfant sa vengeance était prête;
Je courus sans retard consoler sa douleur,
Et de mon ennemi lui rapportai la tête.

—Le comte ou moi, mon père, ou du moins tous les deux!»
Ses blonds cheveux flottaient sur son jeune visage.
Jamais guerrier partant pour un choc hasardeux
Ne fut si beau de traits, et si beau de courage.
Ah! dans un tel moment quel cœur fût resté froid!
Vers lui, comme il partait, tous les bras s'élevèrent.
« Mes frères ne sont plus, et mon père me voit. »
Les hommes frémissaient, et les femmes pleurèrent.

Le dernier des enfans du comte Gonzalo,
Saluant, à midi, le plus noble des pères,
Franchit la palissade, et, dans Diégue Ordono,
Regarda sans pâlir le vainqueur de ses frères.
Ordono, qui bravait ce courage enfantin,
A défendre ses jours vit sa fierté réduite.
Un coup impétueux pénètre dans son sein;
Mais il ne devait pas en mourir tout de suite.

Bientôt de leur combat rien n'égale l'horreur.
D'armes et de débris la carrière est remplie;
Et de poudre couverts, et blanchis de sueur,
Leurs coursiers ne pouvaient suffire à leur furie.
De deux haches qu'enfin on fait jeter vers eux,
Dans leurs brûlantes mains le fer éclate et brille.
L'adolescent surpris, sur son front généreux,
Reçoit le premier coup du guerrier de Castille.

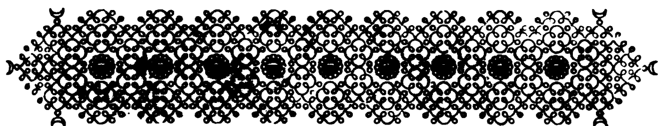
Aussitôt qu'il se sent cruellement blessé,
Le jeune homme, serrant le coursier qu'il embrasse,
D'une ardeur de lion sent son cœur embrasé,
Et pour un dernier coup réunit son audace.
Mais son sang, qui déja coule autour de ses yeux,
Trouble le mouvement de sa main incertaine.
S'il n'atteint son rival, d'un coup encore heureux,
Du coursier qui l'emporte il a coupé la rêne.

Par-delà la barrière Ordono s'égarant,
Par là des Zamorans assure la victoire.
Mais au champ de la lutte Arias accourant,

Y voit son dernier fils expiré dans la gloire.
Renversé, comme un lis par l'auster en courroux,
Son fils victorieux est couché sur la terre.
Sinistres instrumens, taisez-vous, taisez-vous!
Ne bouleversez plus les entrailles d'un père !

Telle fut l'issue de ce fameux champ clos de Zamora, dont tous les historiens rapportent l'histoire. Les Zamorans prétendirent à la victoire, par toutes les règles des batailles, qui condamnaient celui qui sortait du champ. Diègue Ordono prétendit en avoir été emporté malgré lui; Arias désespéré voulut s'exposer à son tour; mais le Cid s'y opposa. D'ailleurs Diègue Ordono se trouva bientôt hors d'état de combattre, et tomba pour ne plus se relever. Sa mort ne consola point Zamora d'un triomphe trop cher; mais du moins cette ville fut déclarée lavée de l'assassinat de don Sanche, assassinat dont la véritable cause est restée un des nombreux mystères de l'histoire.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.



LE CID.



LIVRE QUATRIÈME.

I.

D'Ali-Maymon, Nestor des musulmans,
Alphonse a fui la terre hospitalière.
Que puisse-t-il ne jamais aux enfans
Ravir Tolède, où l'accueillit le père!

« Garcie et Sanche ont repos à jamais;
Leurs droits brillans vous tombent en partage,
Et vous pouvez, lui dirent les Cortès,
De Ferdinand réunir l'héritage.

Mais à nos vœux vous aurez quelque égard.
Nous desirons, sans vouloir vous déplaire,
Que vous jûriez n'avoir eu nulle part
Au coup affreux qui ravit votre frère.

— Un tel desir, dit Alphonse hautain,
Peut appeler la censure et l'éloge.
Demain je fais le serment; mais, demain,
Apprenez-moi qui de vous m'interroge?

— Moi, dit le Cid. — Vous! quel orgueil jaloux!
Demain, pour roi forcé de me connaître,
Vous me rendrez hommage; y pensez-vous?
— J'y penserai quand vous serez mon maître. »



II.

A genoux, découvrant sa tête,
Sur l'Évangile ayant la main,
Et le cœur contre une arbalète
Qui semblait lui percer le sein,
Devant l'autel qu'un peuple immense
De ses yeux semblait assiéger,
L'impétueux Alphonse attendait en silence
Que le sévère Cid le vînt interroger.

« Que des rois et des gentilshommes
Je devienne à jamais l'horreur;
Que le dernier d'entre les hommes
Ait droit de m'arracher le cœur;
Que mon nom soit vil sur la terre,
Si je prononce un faux serment,
Quand, de l'indigne mort qui me ravit mon frère,
A la face du ciel je jure être innocent! »

Tel, et plus redoutable même,
Fut le serment que, sans effroi,
Don Rodrigue, arbitre suprême,
Crut devoir prescrire à son roi.

« Répétez, » dit le Cid. Alphonse
Le dit trois fois ; mais, irrité,
Toujours plus fièrement alors qu'il le prononce,
Il menace des yeux le Cid qui l'a dicté.



III.

« Soyez à l'avenir moins fier et plus prudent,
Rodrigue : votre roi sent et punit l'outrage ;
Vous avez reçu mon serment :
Frémissez de cet avantage.

La passion chez vous a montré son aigreur.
Un bon droit orgueilleux est quelquefois funeste.
Dans les camps vous avez du cœur ;
Mais dans les cours soyez modeste.

Sachez mieux le respect que l'on doit à des rois,
Et modérez l'excès d'un orgueil téméraire.
Vos discours gâtent vos exploits.
La paix pour vous flétrit la guerre.

Exigeant l'arbalète offerte à ma fureur,
Vous avez vu long-temps et bravé mon murmure :
Mais ce trait fixé sur mon cœur
Dans mon cœur a fixé l'injure.

Tu dis qu'à l'homme vil mes jours sont dévolus.
Ah ! bien vil en effet à tous il doit paraître.

Tout gentilhomme ne l'est plus
En portant la main sur son maître.

Veuillez ne point d'un an paraître devant moi.
—J'en prends quatre, répond le Cid que rien n'étonne;
Puis-je obéir trop à mon roi
Dans le premier ordre qu'il donne! »

Il dit, quitte le roi sans lui baiser la main;
Et trois cents chevaliers, partageant son outrage,
Suivent leur seigneur suzerain,
Qui vaut un roi par le courage.



IV.

Les deux filles du Cid se faisaient admirer;
Leurs traits étaient charmans, leur grace était parfaite;
L'infante veut les voir. En voulant les parer,
Pour la première fois Chimène fut coquette.

Sa plus riche livrée escorta ses enfans;
Mais Chimène resta: « Que d'autres s'humilient,
Disait le Cid; gardez toujours avec les grands
Mon rang qu'il faut toujours que les petits oublient. »

Elvire et Sol ont tout, le charme et la beauté.
Point de cœurs si glacés que ces enfans n'attirent.
L'infante les suivait d'un regard enchanté.
D'où vient qu'elle pleura quand elles lui sourirent?

Sent-elle à leur aspect ou la haine ou l'amour?
Elle cherche, elle fuit leur figure si douce,
Les quitte avec dépit, les reprend tour-à-tour,
Les couvre de baisers, et déja les repousse.

L'infante les admire, et les blâme soudain.
Bien qu'elle n'ait rien vu de si beau sur la terre,
Elles ont quelque chose, oui, quelque chose enfin
Qui gâte, dans son cœur, l'image de leur père.

Elle aime à déranger leurs atours gracieux,
Qu'avait formés leur mère avec des soins extrêmes.
Leur parure en ses mains aurait été bien mieux.
Que pensait-elle, hélas! sur les enfans eux-mêmes?

« A qui ces enfans-là? dit Alphonse arrivant.
—Ce sont ceux d'un banni dont la gloire est si belle,
Que par ses vœux le Maure éloigne bien souvent
Ce chef que par les siens tout Castillan rappelle.

—Le Cid? Il est bien vrai, les Maures, nos voisins,
Ont cessé d'éprouver ses armes invincibles.
On dit qu'il fait au loin trembler les Sarrasins.
—Ses enfans, on le voit, sont beaucoup moins terribles.

— Enfans, que voulez-vous? parlez, et demandez.
— Sire, nous demandons votre règne prospère. »
L'infante s'écria : « Sire, vous entendez :
Elles ont demandé le retour de leur père.

—Moi, je vous entends bien. Constante à le chérir...
—Mon frère, quelle erreur! Moi, l'aimer! Je l'abhorre.
—Je le crois; mais, tenez: craignez de le haïr...
Au point que votre cœur, avant peu, ne l'adore. »

Alphonse toutefois, à l'infante cédant,
Abrégea cet exil pour lui-même funeste.
Au desir de son roi Rodrigue répondant,
Reparut près de lui. Prions Dieu qu'il y reste.



V.

Au monastère où saint Pierre est prié,
Le brave Alphonse, au sortir de la messe,
Avec le Cid, trop long-temps oublié,
Causait; montrant l'ardeur de la jeunesse,
Aux Sarrasins il jurait le trépas,
Et, desirant illustrer sa mémoire,
Ne doutait point qu'au chemin des combats
Il ne trouvât l'honneur et la victoire.

De cet air grave, et qui sied aux héros,
Le Cid répond : « Rodrigue doit le dire:
Avant d'avoir des empires nouveaux,
Il est prudent d'assurer son empire :
Affermissez votre pouvoir douteux,
Et vous irez après à la conquête.
Votre couronne éblouit tous les yeux;
Mais laissez-la s'asseoir sur votre tête. »

Don Bermudo, du monastère abbé,
Dit d'une voix qu'il veut rendre hautaine :
« Rodrigue peut, puisqu'il est si tombé,
Suivre à Bivar les leçons de Chimène ;
Assez de preux, pleins d'un meilleur esprit,
Sauront, sans lui, s'illustrer dans la guerre. »
Le Cid alors l'envisage, et lui dit :
« Votre capuce est de travers, mon frère. »

L'abbé rougit, et pourtant lui repart :
« Un tel discours de surprise me frappe.
J'ai su porter aux camps un étendard,
Si dans le chœur je sais porter la chape.
Si d'un vainqueur je n'ai pas le renom,
J'ai procréé qui peut être invincible.
Je sais encor jouer de l'éperon.
— Pour fuir, répond le Cid, c'est très possible.

— Cid, dit le prince, il est temps de cesser ;
Rien n'est sacré pour votre humeur altière.
— Ma foi, seigneur, je vais vous confesser,
Si cet abbé veut vous parler de guerre.
Tout son devoir est d'invoquer les cieux :
Nous combattons ; lui, qu'il prie et qu'il tremble. »
Ah ! noble Cid, il te vaudrait bien mieux
Avoir bravé tous les Maures ensemble !



VI.

Par les douleurs éprouvée,
L'infante Ouraque, à sa fin
Sent bien qu'elle est arrivée,
Et voit son dernier matin.
Alors cette noble infante,
Au plus fameux des héros,
De sa main déja mourante,
Écrivit ces derniers mots :

« Adieu, Cid, toi que sans cesse
De mon regard j'ai suivi.
Je te cachais ma tendresse :
Tu crus qu'elle avait fini.
Mon cœur ne fut pas le maître
De jamais se délier.
On peut t'ignorer, peut-être ;
On ne peut pas t'oublier.

Pour moi tu fus insensible ;
Et moi, plus juste envers toi,
J'admirai ton bras terrible,
Appui du trône et du roi.
Ta gloire, dans ta patrie,
A d'innombrables témoins.
Si je ne fus pas choisie,
J'avais bien choisi du moins.

Mais, malgré ma longue peine,
Je l'avoue, et je le doi,
Si tu préféras Chimène,
Chimène est digne de toi.
Sa beauté n'a point d'égale;
Ses vertus gagnent le cœur;
Je pardonne à ma rivale,
Puisqu'elle fait ton bonheur.

Dans les plus nobles familles,
De bienfaits mon cœur jaloux,
Eût bientôt, pour tes deux filles,
Choisi de nobles époux:
Plus tard, d'un soin tutélaire,
Pour mieux punir tes mépris,
Je voulais presque à son père
Égaler ton jeune fils.

Le sort termine ma vie;
Mais, j'ose ici t'en prier,
A la cour, où l'on t'envie,
Sois moins franc et moins altier.
Long-temps, à toutes les plaintes,
Pour toi j'ai su résister;
Et j'ai paré les atteintes
Qu'on cherchait à te porter.

Ah! pour venir te défendre
Quand on voudra t'opprimer,
Rodrigue, puisse ma cendre

Renaître et se ranimer !
Mais je quitte ce rivage
Où jadis je vis le jour,
Et je pars pour le voyage
Qui n'a jamais de retour.

Crains la détestable adresse
D'ennemis trop assidus ;
Et crains ta propre rudesse,
Compagne de tes vertus.
Sois prudent, je t'en supplie ;
Veuille t'en faire la loi,
Par égard pour une amie
Qui ne peut plus rien pour toi.

Quand, au destin asservie,
Je vois arriver enfin
Le dernier jour d'une vie
Qui ne fut qu'un long chagrin,
D'une espérance flatteuse
Laisse-moi bercer mon cœur,
Et mourir, au moins, heureuse
De l'espoir de ton bonheur. »

Cette missive touchante
Du Cid émut les douleurs ;
Et Chimène sur l'infante
Répandit aussi des pleurs.
Malgré leur mélancolie,
Malgré leur regret amer,

Qui perd une telle amie
Ne sait pas tout ce qu'il perd.



VII.

« Cid, ne vous flattez pas que de moi l'on se raille
Pour avoir fait d'un trône un marchepied pour vous.
Votre orgueil est plus haut encor que votre taille :
Lorsque l'on est si grand, on doit être à genoux.

Des bals et des Cortès la saison s'est passée
Sans qu'à ma cour trois fois vous vous soyez offert.
Les cheveux négligés, la barbe hérissée,
Y montrent, dans le Cid, l'ermite du désert.

En vous j'ai contemplé long-temps avec surprise
Un appareil si simple, et des airs si hautains.
Mais on sait feindre au camp aussi bien qu'à l'église.
Plus d'une hypocrisie est parmi les humains.

De ces frivoles soins votre ame peu troublée
Ne pense, direz-vous, qu'à mes seuls intérêts :
Vous avez trop pensé, dans certaine assemblée,
A combattre mes vœux, et rompre mes projets.

Aux Conseils, aux combats, il faut que tout vous cède.
Les Sarrasins en vous n'ont plus un ennemi.
Tous seront contre moi, hors celui de Tolède,
Seul attaqué par vous, car il est mon ami.

Quand mon frère périt du coup le plus funeste,
On me baisa la main; seul vous ne l'avez fait.
Vous fûtes fier alors : pour vous rendre modeste,
Je veux vous répéter ce que l'on me disait.

On me disait : « Le Cid, à qui rien ne s'oppose,
Du traître Bellido suivait de près les pas.
Le Cid a ses motifs : il fait tout ce qu'il ose,
Mais non tout ce qu'il peut, et ne l'atteignit pas. »

« Quand, puni par le ciel pour manquer à son père,
Sanche finit ses jours par une trahison,
Je ne fus de personne accusé sur la terre :
Vous seul vous m'avez fait l'injure d'un soupçon.

Un juste châtiment ne pourra vous surprendre.
De ce moment, par moi vos comtés sont saisis.
Je ne sais si j'ai droit de ne jamais les rendre;
Et mon Conseil d'État m'en dira son avis.

De plus, pour ces motifs que ma bonté facile,
Sans votre excès d'orgueil, eût peut-être oubliés,
Pour la seconde fois, fier Cid, je vous exile,
Et je ne permets pas que vous me répondiez. »

D'un courroux imprudent impétueux esclave,
A des lâches prêtant et l'oreille et l'appui,
C'était ainsi qu'un roi, qu'on appelait le Brave,
Accablait un héros plus brave encor que lui.



VIII.

« Sire, sur quelque droit qu'un tel ordre se fonde,
Je n'ai point, pour me taire, un courage assez bas;
Je ne sais que Dieu dans le monde
A qui je ne répondrais pas..

Frappez-moi d'un poignard que moi même j'implore,
Si l'honneur peut périr par les discours d'un roi.
Mais c'est la loi qui déshonore,
Et ce n'est jamais que la loi.

« Qu'un autre, dites-vous, et me soutienne, et m'aime. »
« Dès que ce sera moi que je voudrai servir,
Je saurai m'élever moi-même,
Sans qu'il me faille soutenir.

Félicitez-vous bien, sire, au lieu de vous plaindre,
Lorsque des Sarrasins je me fais redouter.
Peut-être ils pourront moins vous craindre,
S'ils cessent de me respecter.

Un serment qui vous sert m'a valu votre haine.
Ah! si j'avais voulu d'un roi déshonoré,
Je n'aurais pas pris tant de peine
Pour voir votre honneur épuré.

Quoique sur Bellido l'insolence murmure,
On m'afflige sans doute : on ne peut m'irriter.

S'irriter d'une telle injure,
Serait presque la mériter.

Je m'absente, il est vrai, des bals même où vous êtes.
Je danse mal, seigneur, et j'en dois convenir.
Mais, au concert de mes trompettes,
Que de Maures j'ai fait courir!

J'honore les Cortès, et pourtant m'en absente;
Mais j'ai cru mieux soigner ailleurs vos intérêts.
Aux combats ma lance est présente :
C'est là que je tiens mes Cortès:

Entre ceux de mes torts que votre humeur rassemble,
Parmi les Sarrasins je n'ai plus d'ennemis:
On n'a plus d'ennemis, me semble,
Alors qu'on les a tous soumis.

Fier de votre faveur, seul, bravant ma vengeance,
Le Maure de Tolède a dû se repentir.
Pour vous ne souffrant pas l'offense,
Pour moi je sais mal la souffrir.

Si j'ai par mes succès accru votre couronne,
Et si j'ai dissipé mes biens à vous servir,
Je vois mieux ce que je vous donne
Que ce que l'on peut me ravir.

Mais, sire, de ce jour, aux regards de l'Espagne,
Le Cid d'un autre soin se montrera jaloux.

De ce jour, tout ce que je gagne
Est à jamais perdu pour vous.

Je n'obéis point, sire, en quittant ce rivage;
Je m'éloigne, blessé d'une injuste rigueur.
Qui ne sait point sentir l'outrage,
N'a jamais bien senti l'honneur.

Puisse la Vierge sainte, et tout votre mérite,
Vous faire prospérer, et prospérer si bien,
Que jamais du bras qui vous quitte
Vous ne regrettiez le soutien! »



IX.

« Roi qui blesses mon Cid que par-tout on renomme,
Par tes discours quand il est insulté,
Si tu n'avais été qu'un gentilhomme,
Son glaive en son fourreau ne serait pas resté.

Ah! s'écriait Chimène, en son séjour modeste,
Pour tous les tiens que n'a-t-il su tenter!
Il t'a fait vaincre, et ton cœur le déteste...
Tu l'aimerais encor, s'il t'avait su flatter.

Graces à sa valeur, par-tout on te redoute,
Et tu lui dois ton pouvoir, ton éclat:
Tu ne pouvais lui pardonner, sans doute.
Un sujet bienfaiteur fatigue un prince ingrat.

Espérant l'accabler du poids de ta colère,
Tu le bannis, ô roi! tu le bannis?
Tu ne le peux: par-tout on le révère;
Sur la terre un grand homme a par-tout son pays.

L'exil ne peut punir que tes flatteurs coupables,
Ces êtres vils, ces oisifs courtisans,
A tes guerriers hommes très redoutables,
Et très peu redoutés des guerriers musulmans. »

Quand, de tant de travaux et des plus hauts faits d'armes,
Par un exil le cours se terminait,
Sous le dépit voulant cacher ses larmes,
Ainsi parlait Chimène; et le Cid se taisait.



X.

Ce noble Cid, en qui la gloire brille,
De ses honneurs voit tout l'éclat pâlir;
Lui, dont les faits honorent la Castille,
De la Castille il s'apprête à partir.
Mais à l'argent le Cid n'a pensé guères.
Comment partir? ses comtés sont saisis;
Et son trésor, prodigué dans les guerres,
Lui laisse à peine un seul maravédis.

Chimène alors, sans retard et sans peine,
Vient au héros, et met entre ses mains

Les deux joyaux qu'à la noble Chimène
Avaient donnés les cinq rois Sarrasins.
La jeune Elvire, et Sol non moins charmante,
A cet aspect, résistant vainement,
Laissèrent voir leur douleur innocente
Qu'on allât vendre un si bel ornement.

« Ah ! dit le Cid, les enfans, faibles ames,
De ce qui brille aiment toujours l'aspect.
Les souverains, les enfans, et les femmes,
Par leur faiblesse ont des droits au respect.
Conservons donc ces joyaux qu'on révère. »
Les deux enfans palpitaient de bonheur;
Et cette fois la barbe de leur père
Pour l'embrasser ne leur fit point de peur.

Mandant alors deux Hébreux à sa table,
Le Cid, au prêt forcé de recourir,
Leur engagea deux coffres pleins de sable,
Que d'une année ils ne devaient ouvrir.
Les croyant pleins des plus riches ouvrages,
Les deux Hébreux, qu'un héros trompe ainsi,
Dans sa parole ont le meilleur des gages,
Et toutefois emportent l'autre aussi.

O des mortels formidable ennemie!
O dure loi de la nécessité!
Dans tout le cours de sa brillante vie,
Ce seul détour par lui fut adopté.
Le Cid, bien loin de s'en laisser confondre,

Dit à Chimène en cette occasion :
« Mes deux joyaux te restent pour répondre.
Les Sarrasins d'ailleurs sont caution. »



XI.

Sur une plage inhabitée,
Sous l'ombrage de deux lauriers,
La messe du Cid fut chantée
Par les prêtres et les guerriers.
L'accent du signal militaire,
En saluant le saint mystère,
Remplit d'une sainte terreur
Trois cents héros, dont la vaillance
Allait des Maures de Valence
Braver la force et la fureur.

« Ah ! dit le héros magnanime,
Étendard d'un pauvre banni,
Que toujours l'Espagne t'estime
Ainsi que le ciel t'a béni !
L'on t'humilie, et l'on me chasse : »
Et, le déployant dans l'espace,
« Eh bien ! dit-il, haussant la voix,
Bientôt, bannière glorieuse ;
Tu flotteras, victorieuse,
Par-dessus les drapeaux des rois.

Guerriers, nul de vous ne murmure,

Quand on nous bannit de la cour,
Souvent la vertu la plus pure
Résiste mal à ce séjour.
Non à la cour, mais dans les guerres,
Épouvantons les téméraires,
De notre disgrace orgueilleux;
Faisant d'une troupe une armée,
Par notre bonne renommée,
Allons punir nos envieux.

Combien de cœurs que la puissance
Opprime d'un sceptre d'acier,
Gémissent, meurent en silence
Sans pouvoir se justifier!
Ah! quand l'indigne calomnie
Sur l'innocence ou le génie
A lancé ses venins pervers,
Quel beau jour, quel moment sublime,
Où l'on peut confondre le crime
A la face de l'univers!

Quand un monarque nous offense,
Blessât-il l'honneur, la raison,
Du vassal toujours la vengeance
Semble révolte ou trahison.
En des assauts épouvantables,
Les guerriers les plus redoutables,
Par mon bras furent terrassés:
Ici je dompte un vain murmure;
Savoir pardonner à l'injure,

Souvent c'est s'en venger assez.

Parmi la paix de ce rivage,
Dont le cœur doucement jouit,
Avec mon souffle, mon outrage
Dans l'espace s'évanouit.
Compagnons, depuis cette offense,
Pour convoquer votre vaillance
Je n'ai reconnu que ma loi :
Mais qu'un païen puisse m'abattre,
Si je veux cesser de combattre
Pour Dieu, mon pays, et mon roi !

Je veux, dans l'ardeur de mon zèle,
Si le ciel sourit à mon plan,
Appeler Castille-Nouvelle
Les conquêtes d'un Castillan.
Mais, attendant cette aventure,
Sous l'abri de quelque masure
Du destin bravons la rigueur.
Il doit retourner en arrière,
Le guerrier qui, sous ma bannière,
Espère plus que de l'honneur.

Drapeau qu'a toujours fui le crime,
Flotte dans les airs à présent ;
Et de tous ceux que l'on opprime
Sois le signe et le ralliement.
Clairons, éclatantes trompettes,
Jusqu'aux plus lointaines retraites

Portez vos sons mélodieux.
Les tambours, effroi des esclaves,
N'offrent à l'oreille des braves
Que des accens harmonieux. »



XII.

Il est armé, le Cid : il parle à sa Chimène,
Époux encor, bientôt guerrier.
Le fier Babiéça bat l'espace et l'arène,
En attendant son cavalier.

Il est armé, le Cid. Les Maures de Valence
Déja n'en osent plus sortir.
Alphonse le regrette, et d'une injuste offense
Il sent trop tard le repentir.

« Pourquoi pleurer? Du Christ servant la cause auguste,
Je vais servir aussi l'État :
Tout noble chevalier combat pour son roi juste,
Et même pour son prince ingrat.

Chimène, vos aïeux ont illustré nos guerres;
Montrez leur courage, et qu'en vous
On connaisse toujours la fille de tels pères,
Et la femme d'un tel époux.

Des détails du ménage une femme s'honore.
De vos filles formez les mœurs;

Avec elles brodez, le soir; et dès l'aurore
Ayez l'œil sur vos serviteurs.

Je vous laisse le soin de la poule craintive,
Et des habitans du bercail.
Filez souvent; jamais ne demeurez oisive:
La vertu naquit du travail.

Que vos beaux ornemens, dont j'aime l'élégance,
Disparaissent à l'œil du jour;
Que vos simples habits annoncent mon absence,
Et vos parures mon retour.

Gardez, dans la retraite où votre époux vous laisse,
Vos filles aux naissans attraits;
Près d'elles aux dangers il faut veiller sans cesse,
Et ne leur en parler jamais.

La nuit, rapprochez-les de votre œil tutélaire;
Le jour, suivez-les au verger.
Chimène, pensez-y: des filles sans leur mère,
Ce sont des brebis sans berger.

Que chez vous on vous aime et que l'on vous révère;
Trop d'indulgence a son danger.
Pour vous et nos enfans sur-tout soyez sévère,
Et modeste avec l'étranger.

Quand on connaît trop bien on ne respecte guère;
De nos intérêts ne causons;

Car le respect d'autrui, fondé sur le mystère,
Fait la puissance des maisons.

Sur-tout, par nul motif, sous le regard des autres,
N'offrez mes lettres et mon seing.
Mon plus fidèle ami ne verra pas les vôtres.
Le secret d'un époux est saint.

Si cependant pour vous, ô femme que vous êtes,
Le silence était trop cruel,
A mes jeunes enfans, pour les rendre discrètes,
Montrez le billet paternel.

Des étrangers, Chimène, en toute circonstance,
Craignez les conseils indiscrets.
Vous me connaissez bien : suivez en mon absence
Celui que je vous donnerais.

Ou bien, écrivez-moi. Ma réponse prochaine
Viendra vous garantir d'erreur.
Ma plume ne peut pas manquer à ma Chimène,
Plus que mon épée et mon cœur.

S'il vous faut de l'argent, que la demande vole ;
D'abord je vous en enverrai.
Ou, si je ne le puis, engagez ma parole ;
Le ciel même est moins assuré.

Adieu, Chimène, adieu. Sur mon sort sois tranquille.
Je prends un baiser dans tes bras.

Je ne prends qu'un baiser, pour t'en rapporter mille
Du milieu des affreux combats.

Mes guerriers, dont les vœux à peine se déguisent,
Ont trouvé mon adieu trop long :
Ils sont impatiens; et je les vois qui disent
Que je fais le jeune garçon. »

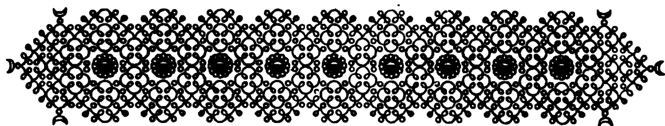
Ainsi parle celui qu'au loin l'Espagne honore;
Et, soumise au sort inhumain,
Chimène, que le Cid veut embrasser encore,
Lui baise avec respect la main.

« Ciel, ô ciel qui m'entends, exauce ma prière,
Dit-elle, tombant à genoux;
Grand Dieu, douce Marie, et monseigneur saint Pierre,
Gardez-moi le Cid mon époux. »

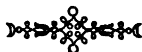
Cette touchante voix, ce regret, rien n'arrête
Le Cid encor victorieux.
Mais le Cid s'éloignant tournait souvent la tête
Devers ce qu'il aimait le mieux.

Et même quelques pleurs sur son noble visage
Laissaient leur trace malgré lui;
Et son ami Fanez lui dit : « De ton courage
Que diable as-tu fait aujourd'hui? »

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.



LE CID.



LIVRE CINQUIÈME.

I.

Par-tout, des Sarrasins renversant les murailles,
Le Cid poursuit le cours des plus nobles travaux.
Le Cid aux Sarrasins a gagné des batailles,
Et leur a forcé des châteaux.

Dans celui d'Alcocer, qu'il parvint à surprendre,
Il semble toutefois qu'il se soit endormi.
Les Maures l'entouraient, et se flattaient de prendre
Leur plus redoutable ennemi.

« Ah ! dit Alvar Fanez, qui seul en valait quatre,
Que faisons-nous ici ? Mieux vaudrait le trépas.
Le pain est mal gagné qu'on mange sans combattre.
Pourquoi ne combattons-nous pas ?

— Quoi ! répondit le Cid, mon projet, tu l'ignores !
Tu ne devines pas, toi, mon frère en exploits,
Que, devant ce château, j'ai convoqué les Maures,
Pour les battre tous à-la-fois !

Je te charge, Fanez, de porter ma bannière,
Et vais faire donner le signal des combats.
— Cid, je la porterai, dans mon ardeur guerrière,
Où tu ne la porterais pas. »

On part: l'épée agit, et la victoire brille.
Les Maures, aux traités alléguant le recours,
Firent porter leur plainte au roi de la Castille;
Les vaincus se plaignent toujours.

Alphonse, déployant son ame impérieuse,
Par ses ministres, fiers d'un aveugle crédit,
Fit écrire à Rodrigue une lettre orgueilleuse;
Et Rodrigue leur répondit:

« Savez-vous qui je suis, vous dont le ton m'étonne,
Et qui, dans votre écrit, cherchez à me blesser?
Traîtres, je suis celui qui n'offense personne,
Et qu'on doit craindre d'offenser.

Je quitte rarement mon armure sanglante;
On voit les braves seuls admis à mon couvert;
Babiéça bridé hennit près de ma tente,
Et je me bats pour mon dessert.

Je n'ai pas fait encor tout ce que je veux faire:
Lorsque j'aurai rempli mes desseins hasardeux,
Mon roi qu'on a trompé, mais que mon cœur révère,
Connaîtra mon plan et mes vœux.

Toutefois, attendant que son œil se dessille,
C'est à vous que je parle, hommes trompeurs et vains:
On a su me ravir mon bien dans la Castille;
Je le reprends aux Sarrasins. »



II.

Après qu'en une lutte et longue et mémorable
Le Maure, en menaçant, a long-temps reculé,
Le Cid vient de livrer un choc épouvantable;
Le Cid est triomphant; mais il est accablé:

Dernier né de son cœur, doux orgueil de sa race,
Son fils a fui Burgos pour voler sur ses pas;
Son fils, dont il n'a pu calmer la jeune audace,
Au sein de la victoire a trouvé le trépas.

Que fait-il, le héros, en ces momens funestes?
Avec peine en leur cours étouffant ses sanglots,
Et pressant dans ses bras ces froids et tristes restes,
Le Cid pleure son fils, et le pleure en héros.

« Mon épée après moi doit connaître la rouille!
Mes filles, consolez un père malheureux.
Chez moi, dans mes vieux ans, je verrai la quenouille
Et je ne verrai point le glaive généreux.

O mon fils, mon seul fils, mon amour, et ma gloire,
Tu n'es plus! de mon nom je serai le dernier.

—Songez, dit un vieillard, qu'à jamais dans l'histoire,
Des héros espagnols vous serez le premier.

Pensez à ce héros de qui la destinée
A d'*Athène* autrefois illustré la cité ;
Et qui, vainqueur à Leuctre, ainsi qu'à Mantinée,
Tomba, non sans honneur, mais sans postérité.

Mes victoires, voilà ma famille brillante,
Disait en expirant ce noble citoyen.
—Ah ! réplique le Cid dont la douleur s'augmente,
Il n'eut jamais de fils, et j'ai perdu le mien ! »



III.

Par-tout ajoutant à sa gloire,
En défendant, en attaquant,
Le Cid s'est fait un territoire
Dont la capitale est son camp.

C'est peu que sa valeur qui brille,
Par-tout se frayant un accès,
Lui trace autour de la Castille
Une couronne de succès.

En attendant que de Valence
Il soit le maître et le patron,
Il a fait sentir sa vaillance
Aux Musulmans de l'Aragon.

En vain à ses coups on s'oppose ;
Il dompte de son bras mortel
Alfagib, le roi de Tortose,
Et le comte africain d'Urgel.

Car, fiers encor de leur puissance,
Ces Musulmans, de Dieu maudits,
Demeuraient voisins de la France
Qu'ils avaient cru prendre jadis.

Contre le Cid, lors, de Gironne
Accourt un Maure de renom,
Comte puissant de Barcelonne,
Dont Béringuel était le nom.

Il joint le Cid, il l'environne,
Le croit déja dans ses liens ;
A quel espoir il s'abandonne !
Il est pris avec tous les siens.

La guerre nourrissait la guerre.
Le Cid vainqueur, avec raison
S'assurait toujours mainte terre,
Ou s'assurait mainte rançon.

Puis, privé de son héritage
Par son prince à tort prévenu,
Le Cid vivait de son courage,
Et c'était là son revenu.

Il cherche donc la gloire utile.

Au Cid les vaincus s'engageant,
Reviennent aux champs, à la ville,
Ses vassaux de beaucoup d'argent.

Plusieurs d'entre eux, de leurs promesses,
Aux termes viennent s'acquitter.
Mais beaucoup plus, pauvres d'espèces,
Viennent tremblans se présenter;

Et baignés de larmes amères,
Ceux-là, dans leur affliction,
Amenaient leurs enfans, leurs mères,
Pour être avec eux caution.

Lui, devant leurs peines cruelles,
Sent battre son cœur généreux,
Alors qu'il les voit si fidèles
A-la-fois et si malheureux.

Les recueillant dans leur naufrage,
« Calmez, dit-il, votre douleur;
Si je sais vaincre le courage,
Je suis dompté par le malheur. »

Et, quelque somme qu'on lui doive,
Il cède à ses vœux bienfaiteurs,
Remet tout, et, loin qu'il reçoive,
Il paie encor ses débiteurs.



IV.

Ce noble Cid, que le monde révère,
A du banquet retiré sans éclat
Vincent Pelez, qui, nouveau dans la guerre,
Avait fléchi dans le dernier combat.
Il le sait bien, lui, toujours honorable,
Public reproche à l'honneur est mortel.
Au jeune enfant, auprès d'une autre table,
Il tint tout bas ce discours paternel ;

« Mangeons nous deux, nous qui sommes sans gloire.
Un autre jour nous pourrons être admis
A prendre part à ce pain de victoire
Que ces guerriers de leur glaive ont conquis.
En attendant que devant nous on tremble,
De ces héros tenons-nous reculés.
Restons ici ; nous serons bien ensemble ;
Je ne vaux pas mieux que vous ne valez.

Envers l'honneur ceux-là qui sont coupables,
Pensons-y bien toujours, mon cher Pelez,
Ne doivent pas approcher ces vieux diables
Que vous voyez avec Alvar Fanez.
Si notre ardeur un jour s'est démentie,
Au sang du Maure on lave ces affronts.
N'est-il pas vrai ? plutôt perdre la vie
Que de n'oser s'asseoir parmi les bons !

On vous a dit comme mon ami Pierre
A mes côtés secondait mes travaux.
Non, quoi qu'on ose en penser, un tel père
Ne peut avoir enfanté qu'un héros.
Souvenez-vous qu'il me disait sans cesse
Ce mot qui doit répondre à votre cœur:
« Toute l'Espagne et toute sa richesse
Ne paieraient point un affront à l'honneur. »

« Animons-nous d'un courage indomptable.
Peut-être alors, un peu moins irrités,
Ces enragés nous rouvriront leur table.
Allons, jeune homme, après moi répétez :
Dans le combat je veux rendre mon ame
Sous les guerriers et les chevaux païens,
Plutôt qu'en proie à l'opprobre du blâme
Je ne sois point estimé des chrétiens.

Dans votre esprit pesez bien ces paroles,
Et que le vent ne les emporte pas,
Quand, revenus de nos craintes frivoles,
Nous rentrerons dans le champ des combats.
Votre cheval fut abattu sans doute :
Vous en allez accepter un de moi ;
Et, s'il n'est rien que notre ardeur redoute,
Aux Sarrasins nous renverrons l'effroi. »

Il dit tout bas au jeune homme en silence ;
Et se levant, et lui tenant la main,
A ses guerriers, compagnons de vaillance,

Il dit tout haut avec un cœur d'airain :
« Dans le combat nous voulons rendre l'ame
Sous les guerriers et les chevaux païens,
Plutôt qu'en proie à l'opprobre du blâme
Nous nous voyions méprisés des chrétiens. »

Et sans retard, plein d'une autre espérance,
Faisant sonner l'instrument du guerrier,
Il fit marcher aux Maures de Valence ;
Ce fut Pelez qui marcha le premier.
Portant au loin ses coups irrésistibles,
Par le fier Cid ce jeune homme excité,
Fit ce jour-là des exploits si terribles,
Que le Cid même en fut épouvanté.



V.

« Puisque la sainte Vierge et la faveur des saints
Ont permis à mon bras de conquérir Valence,
Gusman, mon compagnon, allez aux Sarrasins,
Et dissipez l'alarme, et soignez la souffrance.
Dites à ces vaincus, modérant leurs regrets,
Que le Cid ne veut point accroître leur misère,
Que nous sommes les gens les plus doux dans la paix,
Si nous sommes altiers dans les champs de la guerre.

Qu'ils ne redoutent pas de venir devant moi :
D'un mot je calmerai le trouble de leurs ames.

Ces fils de Mahomet ne doivent sous ma loi
Craindre pour leurs trésors, ni craindre pour leurs femmes.
Un trésor n'est pour moi qu'un opulent ennui.
Quant au goût d'un sérail, je doute qu'il me vienne:
Je n'aspirai jamais à la femme d'autrui,
Et parle seulement, quand je puis, à la mienne.

Mon frère Alvar Fanez, contente mon desir;
Va trouver mes enfans et ma pauvre Chimène :
Conte-leur mon succès. Que le jour du plaisir
Chasse loin de leurs cœurs tous les jours de la peine.
Dis-leur comment, aidé de ton vaillant secours,
Des Sarrasins nombreux j'ai dissipé la ligue;
Porte-leur un peu d'or pour avoir des atours,
Et venir voir Valence et leur ami Rodrigue.

Porte trente des marcs conquis en ce séjour
Sur l'autel qui des cieux voit Saint Pierre interprète;
Et, courant m'excuser sur mon premier détour,
Remets à mes Hébreux le double de ma dette.
Tous deux de quelque crainte auraient été saisis,
S'ils avaient découvert ce détour peu coupable.
Mes coffres, il est vrai, de sable étaient remplis :
Mais l'or de ma parole était avec ce sable.

Autolinez, chargé de mes vœux les plus doux,
Accompagnez Alvar dans sa course brillante.
Vous parlez mieux que lui, s'il se bat comme vous;
Sa langue est paresseuse, et la vôtre est charmante.
Dès que vous aurez vu mon hommage accepté,

Vous savez ce qu'il faut que votre voix réclame :
Alvar Fanez au roi dira la vérité;
Vous, redemandez-lui mes enfans et ma femme.

De mes exploits présens, de mes exploits passés,
Mon cher Autolinez, vous, compagnon fidèle,
Voyez aussi Chimène; avec elle causez.
N'oubliez pas sur-tout de chanter avec elle.
Car la romance antique et les accords touchans
L'ont souvent consolée en son destin barbare.
Chimène, après l'honneur, le Cid, et ses enfans,
Aime au monde, avant tout, les chants et la guitare.

Alvar, dans le séjour où sont tant d'envieux,
Redis bien à mon roi ce que j'ai su te dire.
D'un mot, j'en suis bien sûr, tu rendras sérieux
Ceux-là qui t'écoutant seraient tentés de rire.
Partez et revenez promptement, mes amis.
Vous allez à la cour; moi, je reste à la gloire.
Vous me trouverez mort, ou vainqueur, si je vis;
Car j'ai besoin encor de plus d'une victoire. »



VI.

Quand devant le prince on vint l'introduire[1],
D'un ton simple et fier, Alvar lui dit : « Sire,

[1] Si l'indulgence n'est pas épuisée par-tout ce qu'on a déja lu, je la sollicite pour ces vers décasyllabes à hémistiches égaux. Quoique

Les ordres du Cid nous ont seuls conduits.
Si vous permettez, du héros que j'aime
Je répéterai les paroles même :
Où le Cid n'est pas, c'est moi qui le suis :

« Des champs où Valence a son beau rivage,
Le Cid à son roi fait passer l'hommage
Qu'on doit à son prince et que je vous dois.
J'ai de vos rigueurs béni la mémoire :
Elles ont du Cid augmenté la gloire ;
Elles vont d'Alphonse augmenter les droits.

Fanez vous conduit cent coursiers agiles,
De plus, trente clefs de châteaux, ou villes,
Où mes seuls exploits m'ont fait recevoir.
Je puis à bon droit les garder peut-être :
Mais sans hésiter, moi, qui suis un traître,
Je remets le tout en votre pouvoir.

Quand je vous remets ces belles contrées,
Par les Castillans long-temps desirées,
Quelque délateur m'accusera-t-il?
Oui, que ce pays, Castille nouvelle,
S'unisse à l'ancienne, et prouve le zèle
Que garde à son roi l'homme de l'exil.

cette mesure inusitée ne me paraisse ni sans grace, ni sans harmonie, je ne l'aurais pas adoptée, même pour cette seule fois, si j'avais pu réduire à une mesure ordinaire la phrase très expressive : « Où le Cid n'est pas, c'est moi qui le suis. »

Non sans quelque orgueil, avec mes conquêtes,
Seigneur, envers vous j'acquitte mes dettes,
Je dois l'avouer sans déguisement;
Mais, vous le savez, pourquoi vous le taire?
Privé de mon bien, chassé de ma terre,
Je ne les pouvais payer autrement.

Un de mes amis porte mon message.
Ne lui donnez rien; riche de courage,
D'honneur seulement Fanez est jaloux.
Ami généreux, guerrier redoutable,
Il a mérité l'accueil honorable
Que je n'ai jamais obtenu de vous.

Coûtant assez peu, rendant davantage,
Un accueil flatteur, un riant visage,
Ont aux souverains toujours réussi.
La bonté leur fait des sujets fidèles.
Le Cid l'a prouvé; des rigueurs cruelles
Peuvent quelquefois leur en faire aussi.

Toutefois craignez cette expérience.
Plusieurs sont au Cid égaux en vaillance:
Moins peut-être sont aussi généreux.
Tel, vous conservant sa haine implacable,
Peut dans sa vengeance être trop coupable,
Alors que son roi fut trop rigoureux.

Lorsque Bellido, dans sa lâche envie,
Voulut à don Sanche arracher la vie,

Ses discours flatteurs cachaient le danger.
De vils courtisans que peut-on attendre?
Ils ne sont jamais prêts à vous défendre,
Et seront toujours prêts à se venger.

De ces bas flatteurs accueillant l'intrigue,
Peut-être allez-vous dire que Rodrigue
Donne des avis éternellement.
Si vous le pensez, je crains pour mon maître.
Qui prend des conseils, est perdu peut-être;
Qui n'en prend jamais, l'est assurément. »

Lors un favori, tête jeune et folle,
D'assez haute voix dit cette parole :
« D'après le discours que nous entendons,
Bien facilement nous pouvons connaître
Que le Cid ici voudrait reparaître
Pour recommencer ses graves sermons. »

Rejetant alors son casque en arrière,
Fanez, bégayant de pure colère,
Dit aux courtisans à l'effroi réduits :
« Sur un tel guerrier, flambeau de vaillance,
Qui voudra parler, qu'avant il y pense;
Où le Cid n'est pas, c'est moi qui le suis. »

Tout se tut d'abord devant son courage.
Lors Autolinez, au courtois langage,
Tint au roi charmé des discours plus doux.
Le roi, grace au Cid, roi des deux Castilles,

Permit à Chimène, ainsi qu'à ses filles,
D'aller joindre un père et joindre un époux.



VII.

« Juste ciel! à Valence à peine
J'ai porté mes pas, dit Chimène,
Et voilà qu'on veut l'envahir.
Est-il vrai, monseigneur Rodrigue :
D'Africains une immense ligue
Vient nous perdre et vous assaillir?

Miramolin, roi que l'on vante,
Semant le trouble et l'épouvante,
De Tunis vient vous assiéger.
O mon Cid, dans un tel orage,
Je connais tout votre courage;
Mais je vois tout votre danger. »

Le Cid dit à Chimène émue :
« Que grace plutôt soit rendue
Au Dieu dont nous suivons les lois!
J'aime ce danger qui m'obsède :
Je vois tout ce que je possède,
Et vais tout défendre à-la-fois.

Mon audace a conquis Valence.
Rien désormais à ma puissance

Ne peut l'arracher que la mort;
Sur-tout quand ma femme et mes filles,
Arrivant ici des Castilles,
Seront témoins de mon effort.

Trop long-temps aux champs de la guerre,
Loin des délices de la terre,
J'ai senti se briser mon cœur;
Mais ce jour a pour moi des charmes,
Et je vais revêtir mes armes
Sans m'éloigner de mon bonheur.

Ma femme, mes filles si chères,
Vont voir aux terres étrangères
Ce qu'il faut montrer de valeur,
Et, dans ces luttes immortelles,
A quel prix le Cid a pour elles
Conquis du pain et de l'honneur. »

Chimène avait sa résidence
Au palais des rois de Valence,
Qu'ils ont appelé l'Alcazar.
Bientôt, de ce palais, Chimène
Sur mille tentes dans la plaine
Fixa l'effroi de son regard.

« Que Dieu nous sauve! » cria-t-elle.
Témoin de sa terreur mortelle,
Le Cid lui répondit ainsi :
« Oui, Dieu, dans sa bonté profonde,

Vous sauvera dans l'autre monde ;
Moi, je m'en charge en celui-ci.

Il nous arrive des richesses.
Les deux objets de nos tendresses
Vont bientôt se voir rechercher.
Calmez l'effroi qui vous égare :
C'est un trousseau qu'on nous prépare,
Et c'est moi qui vais le chercher.

Du haut de cette tour, Chimène,
Toujours dans la lutte prochaine
Reposez vos regards sur nous.
Hormis Dieu, rien ne peut m'abattre,
Et je suis sûr de mieux me battre
Quand je me battrai devant vous. »

Ce Miramolin redoutable
Vit de son armée innombrable
Le reste fuir avec effroi.
Le Cid, dans sa magnificence,
Envoya d'un butin immense
La plus grande part à son roi.



VIII.

Au roi dans ce moment quel regret se prépare !
Du fort de Ruéda chassant sa garnison,

Le Maure Almofalax par ruse s'en empare,
Et le retient par trahison.

L'inexpugnable fort que ce Maure apprécie,
Parmi les plus ardus se faisait remarquer;
Et l'infant don Ramire et le comte Garcie
Le viennent en vain attaquer.

Almofalax, un jour, leur dit qu'il veut se rendre,
Et veut dans un banquet les recevoir d'abord;
Là, tous deux attaqués sans pouvoir se défendre
Boivent la coupe de la mort.

Leur armée interdite encor plus qu'indignée
A de se disperser pris le parti très prompt.
Alphonse, de Burgos, ne pourra d'une année
Laver un si sanglant affront.

Mais le Cid est instruit de ce complot infâme.
Le Cid, au même instant, convoque ses guerriers.
Au fort de Ruéda, plein d'une noble flamme,
Il conduit tous ses cavaliers.

Almofalax défend le fort qui le protége,
Et croit braver le Cid à l'abri de ses tours.
Le Cid pour triompher avait un sortilége.
Du moins il triomphait toujours.

Aux Maures assiégés il ouvre une autre lice.
Le premier à l'assaut il dompte leur effort.

Il prend Almofalax gardé pour le supplice;
Pour Alphonse il garde le fort.

En faisant tout remettre à son seigneur et sire
Qui tant et si long-temps se plut à l'outrager,
A ses amis émus le Cid se prit à dire :
« Ah! quel plaisir de se venger! »



IX.

« Cid, votre main. Après tout ce que je vous dois,
Seul je veux de mes torts garder la souvenance;
Des vaillans tels que vous sont au-dessus des lois,
Et sont en même temps au-dessus de l'offense.

Quand je vous offensai, mon ardeur m'abusait.
Trop jeune, la fierté me semblait un outrage.
Je pouvais redouter l'hommage d'un sujet
A qui depuis long-temps des rois rendaient hommage.

J'ai cru vous exiler : agrandi sous vos pas,
Par-tout sur vos exploits mon empire se fonde;
Et vous ne seriez point sorti de mes États,
Quand il vous aurait plu d'aller au bout du monde.

De tous les châteaux-forts votre épée est la clé.
L'erreur de mon courroux a servi votre gloire.
Moi-même il m'a servi : quand je vous exilai,
Du camp des Sarrasins j'exilai la victoire.

Comme les Sarrasins, je cède à vos efforts;
De vos vertus enfin je subis la puissance.
Aux yeux de l'univers vous me prouvez mes torts :
Peu de rois vous pourraient pardonner cette offense.

C'en est fait : votre roi sait vous apprécier,
Et ma reconnaissance égale mon estime.
Si je ne vous vaux pas comme étonnant guerrier,
Je vous vaudrai du moins comme roi magnanime.

Bon Cid, de votre prince il faut vous approcher.
Dans mon embrassement oubliez mon injure.
Dans cet embrassement je voudrais me tacher
De ce sang sarrasin qui pare votre armure.

A Saint-Pierre il faudra que vous portiez vos pas.
Des drapeaux pris par vous voyant l'ombre honorable,
Les guerriers sont saisis, et ne conçoivent pas
Qu'un seul en ait tant pris sans être dieu ni diable.

Chimène, je le sais, se plaint de votre roi :
Vous calmerez bientôt ses douleurs inquiètes.
Vous n'avez pas toujours été content de moi;
Mais ma voix vous demande aujourd'hui si vous l'êtes? »

Le héros toujours fier, mais toujours généreux,
Dit au roi : « Béni soit le jour qui nous rassemble!
Je suis content. Encore une action ou deux,
Et nous pourrons aller aux batailles ensemble.



X.

Deux grands seigneurs, comtes de haut lignage,
Voyant qu'au Cid le monarque applaudit,
De son renom, sur-tout de son crédit,
Pensent tirer pour eux grand avantage.
Puissans tous deux en trésors, en vassaux,
Pouvant choisir dans toutes les familles,
De ce héros ils demandent les filles :
Mais pouvaient-ils épouser ce héros ?

Le roi, qu'on prie afin qu'il intervienne,
Mande à Burgos le Cid, qu'il pressentit.
Le Cid, d'abord qu'il eut reçu l'écrit,
Tint sur cela conseil avec Chimène.
Chimène dit : « Pour ces comtes, vos vœux
Seront les miens : j'y suis prête à souscrire. »
Bien que contre eux elle n'eût rien à dire,
Rien dans son cœur ne lui parlait pour eux.

Le Cid partit sur un coursier agile.
Lorsque le roi le vit au rendez-vous,
« Cid, lui dit-il, je vous aime, et pour vous
Mon amitié ne sera point stérile.
Puisse à vos yeux le fruit en être doux !
Ne nous perdons en des discours frivoles ;
Et, pour traiter, il faut peu de paroles
A chevaliers tels que moi, tels que vous.

Deux hauts seigneurs que j'estime et que j'aime,
De vos enfans adorent les appas.
Riches ils sont, et vous ne l'êtes pas,
Vous qui pouviez l'être plus que moi-même.
Un tel lien, s'il plaît à votre cœur,
S'en va charmer le déclin de votre âge.
Cid, vous avez doublé mon héritage,
Et je voudrais doubler votre bonheur.

— Prince, répond le héros magnanime,
Si j'hésitais, on pourrait me blâmer.
Je connais peu, mais je dois estimer
Ces prétendans admis à votre estime.
Oui, je saurai reconnaître l'honneur
Que je reçois du roi des deux Castilles.
Ce n'est pas moi qui marierai mes filles:
Je vous les donne à marier, seigneur.»

Le roi, flatté, fait un signe de tête;
Et, paraissant, les deux comtes, soudain,
Comme vassaux baisent au Cid la main.
Bientôt après, double hymen, triple fête.
Bien que le Cid, après tant de succès,
Eût moins d'argent que d'éclat héroïque,
Dans ses présens le Cid fut magnifique,
Comme il le fut toujours dans ses hauts faits.



XI.

Vieilli par l'âge et les exploits,
Le Cid, au déclin de l'année,
Goûtait dans son fauteuil de bois
Le repos de la matinée.
Avec ses gendres tout nouveaux
Près de lui Fanez cause et veille.
La Gaîté suspend ses grelots
Auprès du héros qui sommeille.

Mais soudain par-tout on entend :
« Redoutez la bête échappée,
Le lion !.... » Fanez s'arrêtant
A pris au poing sa longue épée.
A ce cri, troublés, éperdus,
De l'effroi seul sentant l'empire,
Les deux comtes ne rirent plus ;
Mais ils apprêtèrent à rire.

Cependant, des fuyards divers
Se presse la troupe craintive.
Nouveau venu de ses déserts,
Le grand lion alors arrive.
Mais le Cid, qui s'est réveillé,
Au danger déja se présente,
Et devant l'animal troublé
Élève sa taille imposante.

Bien que sans arme à son côté,
Sa contenance est si hautaine,
Qu'enfin devant tant de fierté
Le lion sent fléchir la sienne.
La valeur aime la valeur.
Le lion, baissant sa crinière,
Recule suivi du vainqueur,
Qui ferme sur lui sa tanière.

De ce fait simple et si brillant
La foule éperdue est ravie.
On a son jour d'être vaillant;
Mais le Cid l'est toute la vie.
Un succès aussi hasardeux
Vaut bien le plus beau coup de lance.
« Il est le plus lion des deux, »
Disait-on du Cid de Valence.

« J'allais, dit Fanez, en honneur,
Tuer cette bête maudite.
— Je vois bien qu'elle t'a fait peur,
Dit le Cid, puisqu'elle t'irrite.
— Quoi qu'il en soit, de la frayeur
Je n'ai pas seul subi l'atteinte :
Le Cid eut le plus de valeur,
Mais non Fanez le plus de crainte. »

Le Cid, à ce mot peu discret,
Sent qu'au front la rougeur lui monte,
Et, de ses gendres inquiet,

Demande l'un et l'autre comte.
On peut juger de son dépit
Quand ce preux, que la terre honore,
Voit sortir de dessous son lit
L'un deux qui frissonnait encore.

Le Cid, plein d'un chagrin profond,
Se plaignait de sa destinée :
Mais voilà son gendre second
Qui descend de la cheminée.
Pâle de son effroi mortel,
Il est noirci par circonstance :
... Le Cid leva les yeux au ciel,
Et garda long-temps le silence !



XII.

A ses gendres qu'il observait
Le Cid ne pouvait pas pardonner leurs alarmes.
Hélas ! plus il lés regardait,
Et plus à la ceinture il leur voyait des armes.

« Et quand ce lion destructeur
Eût imprimé sur vous sa dent inexorable,
Quand il vous eût mangé le cœur,
Le mépris à la mort est-il donc préférable ?

Plutôt il fallait s'effrayer
Quand un vœu téméraire est entré dans vos ames.

Ah! pour pouvoir vous renier,
Je suis prêt, je le sens, à renier vos femmes.

A moi trop prompt à vous donner,
Mon roi, qui m'a trompé, me flétrit de vos taches.
Comment pouvais-je deviner
Que pour gendres au Cid on offrirait des lâches!

Les Sarrasins, non sans raison,
Vont penser qu'on a trop exalté ma vaillance,
Alors qu'au sein de ma maison
Mes gendres ont osé trembler en ma présence.

Si vous allâtes vous cacher,
Dites que, malgré vous, mon ordre en fut la cause;
Et, loin de vous rien reprocher,
Mes fidèles amis diront la même chose.

Puisse le bruit de votre effroi
Ne pénétrer jamais au sein des deux Castilles!
On dirait, en riant de moi,
Que j'ai voulu doubler le nombre de mes filles.»

Il a dit, le Cid véhément.
Un reproche trop juste est souvent une offense;
Et les comtes, de ce moment,
Dans leurs cœurs ulcérés méditaient leur vengeance.



XIII.

« Ma sœur, ma chère Elvire,
Sais-tu tout mon malheur?
— Sais-tu tout le martyre
Qui désole mon cœur?
— Les filles de Chimène
Ont un mauvais destin.
— O Sol, connais ma peine
Pour porter ton chagrin.

Paul m'aime tant, ma chère,
Que mon sort est affreux.
Si je sors la première
De mon lit malheureux,
Quelqu'un, avec mystère,
Est tout près d'arriver;
Si j'en sors la dernière,
D'amour j'y veux rêver.

Si je lui parle, il pense
Que je veux le trahir.
Gardé-je le silence,
Je m'apprête à mentir.
Il aurait pu me plaire;
Mais il soupçonne enfin
Le baiser qu'à ma mère
Je donne le matin!

Me surveillant sans cesse,
Son regard irrité
Déteste ma tristesse,
Déteste ma gaîté.
Ses jalouses alarmes
Croissent de ma douleur,
Et l'auteur de mes larmes
En demande l'auteur.

—Ton malheur est extrême,
Répond Sol, qui pleurait:
Mais te fais-tu toi-même
Un reproche secret?
Sans folle jalousie
Qui me vienne alarmer,
D'Albert je suis chérie,
Et je ne puis l'aimer!

Par lui, ce que j'admire
Est bientôt admiré;
Tout d'abord il desire
Ce que j'ai desiré.
Ma gratitude extrême
Aurait dû le charmer;
Mais il veut que je l'aime,
Et je ne puis l'aimer!

De ses soins il m'accable,
Il s'en fait un devoir.
Ah! vouloir être aimable,

Ce n'est pas le pouvoir.
De ma froideur sévère,
Il veut me désarmer.
Je le voudrais, ma chère,
Et je ne puis l'aimer! »

Du héros des Castilles,
Qui croit à leur bonheur,
Ainsi les nobles filles
S'avouaient leur malheur.
L'une et l'autre opprimée,
Forme un contraire vœu:
L'une était trop aimée,
Et l'autre aimait trop peu.



XIV.

D'un guerrier destructeur méritant le renom,
Apportant la flamme et la guerre,
Le roi Boncar est un démon
Qu'on a déchaîné sur la terre.
Le Cid voit vers Valence, à la lueur du feu,
Marcher une armée innombrable.
Mais, encor qu'il respecte Dieu,
Le Cid est bien un autre diable.

Allons, Babiéça; fier de ton cavalier,
Aux combats fais-toi reconnaître.

Tu n'es pas un meilleur coursier
Que tu ne portes un bon maître.
Moissonnés par le Cid, leur vainqueur éternel,
Les Sarrasins couvrent la terre.
L'éclair de son glaive mortel
Devance toujours le tonnerre.

Cependant le plus fier de tous ces Sarrasins,
Du Cid vient attaquer un gendre.
Celui-ci, ferme en ses desseins,
A juré de ne point l'attendre.
Il fuit. Alvar Fanez, la rougeur sur le front,
Voit qu'un chrétien se déshonore,
Et du Cid court venger l'affront
Dans le sang du terrible Maure.

Alors du musulman, dont le sang s'écoulait,
Prenant le cheval et l'armure,
Dans un espoir qui lui complaît,
Il court au comte qu'il rassure.
« Jeune homme, lui dit-il, de ce Maure abattu
Prenez la dépouille suprême.
Dites que vous l'avez vaincu;
A jamais je le dis moi-même. »

Le Cid alors arrive auprès de tous les deux.
Voulant doucement le surprendre,
Fanez dit: « Roi des valeureux,
Rends ici justice à ton gendre.
Par lui le sang d'un Maure a rougi les sillons.

Il faut que de lui tu t'honores.
— Alors, dit le Cid, les lions
Sont plus terribles que les Maures! »



XV.

Les deux comtes n'avaient qu'un même sentiment.
Chacun d'eux desira de rentrer sur sa terre.
Le Cid y consentit, et leur dit seulement :
« Traitez bien mes enfans, vous connaissez leur père. »

Aux pas de ses enfans le héros enchaîné,
Leur forma quelque temps une escorte guerrière :
Et quand il les quitta, de lui-même étonné,
Il sentit que des pleurs roulaient dans sa paupière.

Les comtes cependant poursuivent leur chemin.
Quand ils sont dans un bois, où les ombres jalouses
Laissent à peine au jour un rayon incertain,
Ils descendent, et font descendre leurs épouses.

Les traîtres aussitôt, dévoilant leurs desseins,
Dépouillent sans pitié leurs femmes étonnées.
Hélas! pour se couvrir elles auraient leurs mains
Si leurs débiles mains n'étaient pas enchaînées.

Dédaignant leur beauté, consommant leur malheur,
Les comtes à deux pins enfin les attachèrent.

Elvire et Sol seraient mortes de leur douleur:
Heureusement alors Elvire et Sol pleurèrent.

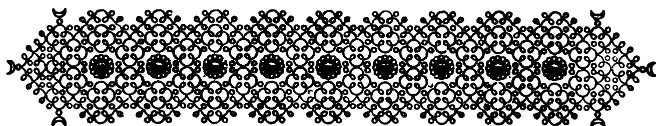
« Mesdames, dirent-ils, accueillez nos regrets;
A de meilleurs partis que le Cid vous unisse:
Nous ne méritions pas d'aussi charmans attraits;
Nous vous rendons hommage et nous rendons justice.

—Belle Elvire, j'étais jaloux de vos appas;
Vous ne vous plaindrez plus d'une telle infortune.
— Belle Sol, je vous quitte; et je ne pense pas
Que mon fâcheux amour encor vous importune.

Admirez à loisir cette vaste forêt.
Du formidable Cid, adieu, filles charmantes.
Vos prières, vos pleurs, nous touchent tout-à-fait,
Et vont toucher aussi les bêtes dévorantes. »

Est-il vrai que le Cid est devenu trop vieux
Pour pouvoir réprimer cet excès d'insolence?
O forfait sans exemple! O lumière des cieux,
Vous qui voyez l'affront, verrez-vous la vengeance?

FIN DU CINQUIÈME LIVRE.



LE CID.



LIVRE SIXIÈME.

I.

Dans le creux du vallon au loin inhabité,
Sans vêtemens, non sans alarmes,
Les filles de Chimène et du Cid redouté
Pleuraient, et dévoraient leurs larmes.

Elles n'osèrent pas exprimer leur douleur
Avant l'heure vouée à l'ombre,
Où la propice nuit vint couvrir leur pudeur
Des replis de son voile sombre.

Invoquant du secours, leurs voix et leurs frayeurs
Remplirent alors la campagne :
Mais rien ne répondait à leurs vives clameurs,
Rien que l'écho de la montagne.

Enfin un laboureur passa dans ces déserts :
Son embarras devint extrême;
Et tous ces cris d'effroi qui remplissaient les airs,
D'effroi le remplissaient lui-même.

« — O, qui que vous soyez, venez, et loin de nous
Écartez la mort, les outrages!
Si vous êtes berger, qu'un gazon frais et doux
Couvre toujours vos pâturages!

Si le ciel vous donna des filles à chérir,
Que sur-tout, vieillard respectable,
Ah! que sur-tout jamais leur front n'ait à rougir
Du lâche affront qui nous accable!

Au nom de Dieu, trompant l'espoir de nos époux,
Venez consoler les familles;
Et, si vous connaissez le Cid, déliez-nous,
Sans jeter les yeux sur ses filles. »

Le laboureur, d'abord qu'il entendit ce nom,
Frémit de cette audace infame;
Et d'un pas empressé courut à sa maison
Chercher des habits, et sa femme.

Restant loin, par respect, des filles d'un guerrier
Qui des guerriers est le modèle,
Par elle seulement il les fit délier,
Et les fit habiller par elle.



II.

« Qu'à mon départ on ne s'oppose.
Femme, et vous, enfans, laissez-moi.

Le roi seul de tout est la cause.
Je veux aller parler au roi. »
Ainsi, dans son humble campagne,
Un laboureur cher à l'Espagne
Déclarait ses nobles projets.
Voilà, si l'histoire est sincère,
Ce qu'il disait dans la chaumière;
Voici ce qu'il dit au palais:

« Sire, depuis combien d'années
Le Cid, se signalant pour vous,
A-t-il, pour vous, des destinées
Négligé les dons les plus doux?
Pour étendre votre domaine,
Il a vécu loin de Chimène,
D'amour il a fui les transports;
Et ses victoires signalées,
A vos provinces reculées
Ont fait des frontières de morts.

Il est encor, dans sa vieillesse,
Comme il fut dans ses jeunes ans,
Le protecteur de la faiblesse,
Et l'épouvante des méchans.
Le Cid est encor le tonnerre
Qui vous fait craindre sur la terre,
Et son glaive brille toujours:
Mais au héros des deux Castilles
Le destin a donné deux filles,
Pour qu'il rougît dans ses vieux jours.

Deux traîtres, dignes du supplice,
Ont commis de vils attentats.
Le Cid peut se faire justice,
Si vous ne la lui faisiez pas.
Prévenez sa fureur extrême,
Sire, et sans retard, pour vous-même,
Vengez un héros outragé,
Un héros l'amour des Espagnes,
Et qui protégea nos campagnes,
Ainsi qu'il vous a protégé. »



III.

Seule avec le Cid, Chimène
Montrait toute sa douleur.
Elle voulait, par sa peine,
Du Cid doubler la fureur.
« Quoi! dit sa plainte inutile,
Quoi! le Cid est méprisé!
Ce qui n'était trop pour mille,
Quoi! deux lâches l'ont osé!

De la vieillesse inhumaine
Enfin le Cid se ressent.
Dans les filles de Chimène
On outrage votre sang;
Et vous laissez sur la terre
Ces attentats triomphans!

Et qui vengea trop son père,
Ne venge point ses enfans!

Vous persistez à vous taire...
Dieu! je vois Babiéça.
Ah! pour mes filles j'espère;
Bientôt Burgos vous verra.
A l'étrier je m'attache.
Cid, je vous prie à genoux :
Lavez d'un affront si lâche
Elles, moi; que dis-je? vous.

De nos ennemis infames
Redoutez les trahisons.
Je sais qu'insulter les femmes
Est la marque des poltrons;
Ces hommes couverts de taches
Sont de traîtres assaillans.
Pour le Cid je crains les lâches
Beaucoup plus que les vaillans.

Mais si par hazard leur ame,
Contre elle-même en courroux,
De sa trahison infame
Veut se laver avec vous,
Laissez d'autres les abattre
Et dignement les payer.
Votre épée, à les combattre
Ne peut se mésallier.

Oui : même en touchant leurs glaives
Le vôtre serait flétri.
Laissez agir vos élèves
Dont vous entendez le cri.
Guidez leur ardeur extrême ;
Et, de notre honneur jaloux,
Soyez contre le roi même,
Si le roi n'est pas pour nous. »



IV.

Quand le Cid parut à Burgos
Devant la foule satisfaite,
Le peuple applaudit au héros ;
Mais la cour demeura muette.
Les deux coupables, avertis,
Afin de conjurer l'orage,
Avaient convoqué leurs amis
Et rassemblé tout leur courage.

Le roi vint ; chacun prit son rang.
Le roi dit d'une voix sévère :
« Que l'offensé parle à présent... »
Le Cid continue à se taire.
« —Cid, vous ne parlez pas ! Eh quoi !
Vous ne demandez pas vengeance ?
—Non, sire, ce n'est pas à moi,
C'est à vous qu'on a fait offense.

— Eh bien ! dans cette occasion,
Cid, que votre bouche m'apprenne
Quelle est la satisfaction
Qu'il convient que pour moi j'obtienne?
Oui, des auteurs des attentats
Que votre cœur blessé l'attende.
— Si vous ne la devinez pas,
C'est de vous que je la demande.

Oui, dit le Cid, en se levant
Rempli d'un orgueil légitime,
Pour ses flatteurs trop indulgent,
Un prince répond de leur crime.
De Séville à Valladolid,
Quelque courage qu'on annonce,
Quel homme eût insulté le Cid,
Sans la protection d'Alphonse !

Des filles chères à mon cœur
Seul vous fîtes le mariage ;
Et, si vous n'êtes leur vengeur,
Vous êtes l'auteur de l'outrage.
De tels attentats sont punis ;
Et que mon prince me pardonne,
Si, renversant ses favoris,
Je me venge dans leur personne. »

A ce discours, de toutes parts
Il s'élève un murmure immense.
Le Cid promena ses regards,

Et remit par-tout le silence.
« Eh bien! Cid, qu'un combat vengeur
Couvre ces erreurs et ces taches.
—Non, pour réparer votre honneur,
Je n'honorerai point des lâches.

—Cid, ce téméraire attentat
Afflige tous tant que nous sommes:
Mais j'ai toujours vu le combat
Arbitre entre les gentilshommes.
Que voulez-vous donc obtenir?
—Ce qu'ici je cesse d'attendre;
Et je ne devais pas venir
Où l'on ne peut pas me comprendre. »

Des amis du Cid, à l'instant,
Voulaient au roi jurer la guerre;
Mais le Cid leur dit seulement,
Pour d'autres gardant sa colère:
« Maint roi, même d'un grand renom,
Est, jusqu'à son heure dernière,
Un enfant de bonne maison
Que l'on conduit à la lisière. »



V.

La force doit modérer ses excès;
Accabler la faiblesse est devenir infame;

Et celui-là doit rougir à jamais
Qui de honte une fois fit rougir une femme.

C'est ce que dit l'Espagne avec effroi,
Voyant les hauts seigneurs d'une province entière,
Riches, puissans, nobles comme le roi,
Dépouillés de l'honneur pour toute leur carrière.

Alphonse en vain les voulut soutenir.
Rejetant le combat avec force et constance,
Le Cid terrible, ardent à les punir,
Voulut avec leurs jours prolonger sa vengeance.

Un peuple entier, venu de toutes parts,
Brûlait de voir punir leur insolence extrême,
Et contemplait de ses mille regards
Un échafaud debout devant le palais même.

Un écuyer, là, s'étant avancé,
Y fait monter enfin les comtes qu'il dépouille.
Par une coiffe un casque est remplacé;
Un glaive étincelant l'est par une quenouille.

Puis un hérault, du grand homme outragé
Fit des lois, en ces mots, retentir la menace:
« Le prince est juste, et le Cid est vengé.
Outrager une femme est se mettre à sa place. »



VI.

Le Cid dans son fauteuil doucement reposait.
Chimène, auprès de lui, brodait toile légère
Et de son doigt à ses filles disait
De respecter le sommeil de leur père,
Quand un ambassadeur persan
Vint de la part de son soudan
Voir le Cid, effroi de la terre.

Le Persan, au héros que tout plaisir a fui,
Offre des plus beaux dons une caisse embaumée.
Mais quand il vit, debout auprès de lui,
Ce chevalier qui valait une armée,
Il baissa les yeux de terreur,
Épouvanté de sa hauteur
Presque égale à sa renommée.

« Mon maître, lui dit-il, m'a vers vous envoyé
Pour regarder celui que la gloire environne:
Il vous admire, et pour votre amitié
Il donnerait la moitié de son trône.
De votre estime il est jaloux,
Et de son estime pour vous
Voici le gage qu'il vous donne.

De votre maître, ami, je suis trop estimé,
Répondit le héros de son air le moins sombre.

Dans son pays il fut mal informé;
Dans celui-ci mes égaux sont sans nombre.
S'il était chrétien, toutefois,
J'irais de mes anciens exploits
Lui faire voir encore une ombre. »

Des discours du héros et de son noble aspect
Le Persan dans son cœur assemblait la mémoire.
Il admirait, plein d'un pieux respect,
L'humble séjour du fils de la victoire.
Il partit, surpris, enchanté
De voir tant de simplicité
Pour ornement à tant de gloire.



VII.

Par le plus fort, le plus habile,
Ravie aux guerriers africains,
Valence est comme une presqu'île
Au milieu des flots sarrasins.

Tous ces musulmans qui s'indignent
Tentent des efforts superflus.
Dix fois vaincus, ils se résignent;
Et puis ne se résignent plus.

Enfin leur foule ralliée
Retrouve encore sa vertu;

Grace à la vieillesse alliée ;
Espérant le Cid abattu.

Sous Boncar, prince, héros même,
Ils viennent en nombre infini.
Le Cid voit leur fureur extrême,
Et cet aspect l'a rajeuni.

A leurs clameurs dont l'insolence
Trouble les échos d'alentour,
Le Cid du palais de Valence
A gravi la plus haute tour.

Lorsque la nuit étend ses voiles,
Cette tour, voisine des cieux,
Se confond avec les étoiles,
Comme son maître glorieux.

De là le Cid, qui de Valence
Est le grand, mais le seul appui,
Sourit au danger qui s'avance,
Danger presque aussi grand que lui.

Ce n'est plus la foule animée
Qui marche en tumulte et sans art ;
Sous un vrai chef, c'est une armée
Dont l'ordre frappe son regard.

Accourus des bords arabiques,
Que d'innombrables cavaliers !

Il voit une moisson de piques
Sur une terre de guerriers.

Mais alors on lui vient apprendre
Qu'un hérault de Boncar l'attend.
Le Cid se presse de descendre,
Le fait introduire et l'entend :

« Cid, dit, ému de sa présence,
L'africain, Boncar dit par moi
Que tu retiens à tort Valence,
Et la réclame ici de toi.

Envahisseur de ces murailles,
Livre-les lui sans contester ;
Ou bien, sur le champ des batailles,
Contre lui viens les disputer.

— Valence, difficile a prendre,
Dit le Cid, m'a coûté trop cher
Pour que je consente à la rendre
Avant la réponse du fer.

Oui : dans une lutte obstinée
Je la défends, bien secondé :
Car c'est Dieu qui me l'a donnée,
Avec les preux qui m'ont aidé.

Valence, sous ma garantie,
Brave beaucoup de Mahomets.

Dis que j'accepte la partie
Que je ne refusai jamais.

Va. » Troublé, l'homme du message,
Revient vers Boncar à pas lent,
Dit les paroles du courage,
Et ne les redit qu'en tremblant.



VIII.

Cependant que Boncar, grand roi, vaillant soldat,
D'innombrables guerriers, au loin, couvrait la plaine,
Cassé d'ans et d'exploits, le Cid marche au combat,
Et dit en partant à Chimène :

« Si je tombe en ce jour frappé d'un coup mortel,
Vous me ferez porter au temple de Saint-Pierre ;
Si j'eus un peu de gloire, au pied de son autel
Que l'on m'accorde un peu de terre.

Quand je disparaîtrai, que la voix des tambours
Même dans mon cercueil me fasse reconnaître ;
Et que ma bonne épée, honneur de mes beaux jours,
Dans ma main dorme avec son maître.

Mais, avant tout, des miens ranimez la valeur.
C'est vous, Chimène, aussi qu'il faut qu'on reconnaisse ;
Et l'épouse du Cid, dans l'excès du malheur,
Ne doit point montrer de faiblesse.

Le Cid, si dans son sein le glaive a pénétré,
Te permet les douleurs, te défend les alarmes.
Chimène, fais prier sur mon corps expiré;
Mais sur-tout fais courir aux armes.

Même, si tu le peux, si le sort des combats,
Dans ton malheur, te laisse encor cet avantage,
Dérobe aux Sarrasins le bruit de mon trépas,
Pour ne pas doubler leur courage.

Et si Babiéça survit à mon malheur,
S'il revient à ta porte, accablé de tristesse;
Caressé, recueilli, que ce bon serviteur
Soit bien traité dans sa vieillesse.

Adieu, Chimène, adieu, puisqu'il ne peut finir
Ce cercle de combats que le Maure m'apprête.
Comme tu garderas toujours mon souvenir,
Puisses-tu garder ma conquête!

Chimène, grace à toi, tant de lustres entiers
J'ai bravé le destin et ses rigueurs jalouses;
Et celui qu'on nomma le meilleur des guerriers,
Eut la meilleure des épouses. »

Il l'embrasse, et déja s'éloigne tristement,
Paré de ses croix d'or couvrant la noire armure
Dont ses filles l'ont vu se couvrir constamment
Depuis le jour de leur injure.

D'une borne placée au mur de son palais,
Sur son coursier illustre il s'élève avec peine;
Et ce coursier, qui semble entendre ses regrets,
    Part aussi triste que Chimène.

Mais en vain sous son poids la vieillesse l'abat;
Le Cid se rajeunit pour voler à la gloire.
Ce choc impétueux fut son dernier combat
    Et non sa moins belle victoire.

Vingt rois qui venaient vaincre et qui viennent mourir,
Immolés par le Cid, ont mesuré la terre;
Et Boncar qui voulut en vain les secourir,
    Doit fuir devant son cimeterre.

Les Maures contre lui vinrent en nation:
Tout évite son bras, ou dort sur la poussière.
Le Cid et le soleil, à leur dernier rayon,
    Font encor baisser la paupière.



IX.

Sol avec Elvire,
Dansait à pas lents.
Un secret martyre
Trouble leurs beaux ans.
Leur douleur amère
Les fera mourir,

Mais, devant leur père,
Se masque en plaisir.

Bien que leur faiblesse
L'ait eu pour vengeur,
Le vieillard sans cesse
Pense à leur malheur;
Souvent il soupire,
Et souvent, tout bas,
Il semble leur dire:
Ne m'en veuillez pas.

Un courrier arrive,
Le Cid prend et lit:
L'allégresse vive
Soudain lui sourit.
Le plaisir l'entraîne;
Tout bas, sans détour,
Il dit: « Lis, Chimène;
Encore un beau jour!

Vois ce qu'on déclare;
Vois l'intention
Du roi de Navarre;
Du roi d'Aragon.
D'augustes familles
Ces fiers descendans
Demandent mes filles
Pour leurs deux infans.

Mes filles si chères,
Au regard si doux,
Ne se flattaient guères
De nouveaux époux.
Une trame noire
Fit rougir leur front:
Mais j'ai de ma gloire
Couvert leur affront.

Toutefois, ma chère,
Mes vœux se tairont.
Mes filles, leur mère,
Seules jugeront.
D'erreurs trop cruelles
Mon cœur est confus.
Choisis avec elles:
Je ne choisis plus! »

Après la disgrace
Qui brisa son cœur,
Ainsi pour sa race
Renait le bonheur.
Le vainqueur du Maure,
De ce doux retour
Devait voir l'aurore,
Mais non pas le jour.



X.

« A mon regard, pour la dernière fois,
Flottez encor, mes antiques bannières.
Avec le Cid plus n'irez aux exploits.
Sans vous le Cid va retrouver ses pères. »

Ainsi parla le Cid Campéador,
Vaincu du temps, languissant, immobile,
Et, sur son lit, bien plus débile encor
Que sur le sien n'est un enfant débile.

Albaracin, Térouel, Viguéras,
Le Cid encor regarde vos montagnes.
Prix glorieux de ses plus beaux combats,
Adieu, Valence; adieu, belles campagnes.

« Je finis loin des bords où je naquis;
Mais, glorieux, mon sort n'est point contraire.
Puisque je meurs sur ce que j'ai conquis,
Je ne meurs pas sur la terre étrangère. »

Lorsque le Cid va quitter ce séjour
Où tant d'honneur embellit sa carrière,
Son cœur mourant rappelle tour-à-tour
Tout ce qu'il eut de plus cher sur la terre.

« Pauvre Chimène, à ta foi je remets,
Par mes guerriers ma conquête occupée.

Pour la garder, je te lègue à jamais
Et mon courage et même mon épée.

Oui, Tisonade, oui, changeant mes desseins,
Pour t'illustrer Chimène te réclame.
Riche d'honneur, mon glaive entre ses mains
Ne sera point dans les mains d'une femme.

Donne par an mille maravédis
Pour la vieillesse, et mille pour l'enfance,
Chimène; il faut, à mes exploits finis
Faire survivre au moins ma bienfaisance.

A Térouel, pour l'hospitalité
Qu'une maison par toi soit établie;
Et puisse-t-on sur ce mont écarté
Ne plus souffrir la soif que j'ai sentie!

A vous je laisse, enfans tristes et doux,
Tous les joyaux que m'a donnés la guerre;
Et puissiez-vous mieux choisir des époux,
Qu'en son erreur n'a choisi votre père!

A toi, Fanez, mon frère renommé,
Tous mes coursiers si brillans dans la plaine,
Et mon armure, et, si tu m'as aimé,
Le noble soin de défendre Chimène.

Pour mes guerriers forme des lots nombreux
Dignes du chef qu'ils ont fait invincible,

Et dont le cœur fut toujours généreux
Comme son bras fut quelquefois terrible.

« O mes amis, guerriers aventureux,
Sous les lambris ainsi que sous les chaumes,
Songez que vivre et mourir valeureux
Cela vaut plus que gagner vingt royaumes. »

Le noble Cid, que dit-il à présent?
Jadis de fer, sa voix fléchit, expire.
Il parle encor, mais à peine on l'entend...
C'est son cheval que le mourant desire.

Le coursier peut s'approcher du héros.
Le lui montrant, la fenêtre l'arrête.
Mais elle s'ouvre; et, levant ses naseaux,
Devers le Cid il tend sa noble tête.

Il espérait en des périls nouveaux :
Un tel penser dut bientôt disparaître.
Devant ce lit ombragé de drapeaux,
Il devina le péril de son maître.

Le Cid le voit, s'émeut, mais ne dit rien :
Du temps passé rappelant la mémoire,
En ce moment Babiéça voit bien
Qu'il a fini les courses de la gloire.

Ce compagnon du Cid victorieux
Voudrait pouvoir exprimer sa souffrance;

De larges pleurs qui coulaient de ses yeux
Avaient aussi leur muette éloquence.

Chacun pleurait, de douleur abattu.
Alvar Fanez se consumait de rage.
Contre la Mort il se serait battu.
Hélas! la Mort n'a pas tant de courage.

Auprès du Cid Chimène gémissait.
A lui parler il épuisait sa peine;
Et de sa main, qui la sienne pressait,
Il lui disait encore: Adieu, Chimène:

Enfin l'effroi, qui toujours augmentait,
Des spectateurs vient glacer l'espérance.
Jusqu'aux drapeaux que le vent agitait,
Tout garde au loin un lugubre silence.

Or maintenant étouffez les sanglots,
Et redoublez votre noble harmonie:
Clairons, tambours, honorant le héros,
Accompagnez son ame; elle est partie!



XI.

Non, non, elle n'est point partie,
L'ame du héros Castillan
Qui constamment pour sa patrie
Déploya le plus noble élan.

Chimène, aux jours de l'hyménée,
Si soumise et si résignée,
Au cœur si timide et si doux,
Chimène, qu'un beau zèle enflamme,
Dans son sein a recueilli l'ame
Et la valeur de son époux.

Avec courage, avec constance,
Fidèle à ses nobles destins,
Chimène défendra Valence
Contre les torrens sarrasins.
Au bruit de la mort de Rodrigue,
Déja le Maure, qui se ligue,
Menace et croit escalader
Ces terribles murs de Valence
Qu'un Cid longtemps par sa présence
Lui défendit de regarder.

Naguère, en des jours moins funestes,
Le Cid vieillissant ordonna
Qu'on transportât ses nobles restes
A Saint-Pierre de Cardéna.
Pour lui l'on épuise à toute heure
Les présents qui, dans sa demeure,
Lui vinrent de lointains climats;
Et par un prestige illusoire,
Ces parfums, hommage à sa gloire,
En lui combattent le trépas.

Pleines du regret le plus juste
Dont le cœur puisse soupirer,
Devant cette dépouille auguste

Elvire et Sol viennent pleurer ;
Sol qui bientôt dans la Navarre
Va, d'un héros si grand, si rare,
Propager le sang précieux ;
Ce sang par qui l'on sait combattre,
Et par qui, plus tard, Henri-quatre
Rappelait un de ses aïeux.

Ces soins se terminaient à peine,
Que Chimène, de toutes parts,
Entend, regarde dans la plaine
Les clameurs et les étendards.
C'est Boncar, toujours intrépide.
« Fanez, dit-elle, sois mon guide;
Pour mon Cid luttons aujourd'hui.
Qu'il assiste encore aux batailles;
Et célébrons ses funérailles
Par des efforts dignes de lui. »

Déja Fanez brulant de zèle
Venge le Cid, sème l'effroi.
Fanez fut, on se le rappelle,
Son représentant près d'un roi :
Courant sur l'armée assiégeante,
Encor mieux il le représente
Devant dix escadrons détruits ;
Et par maint exploit qui l'honore,
Où le Cid n'est pas, dit encore
Ce vaillant, *c'est moi qui le suis.*

Mais si des escadrons s'écroulent,
Et si leur courage a failli.

D'autres, plus puissans, se déroulent
Autour de Fanez assailli.
Dans cette lutte de carnage
Entre le nombre et le courage,
La victoire hésitait encor :
Mais Valence a rouvert sa porte ;
Avec Chimène et son escorte
Paraît le Cid Campéador.

Il garde son armure noire,
Signe d'un éternel chagrin.
Son glaive, frère de sa gloire,
Est encor fidèle à sa main.
Autolinez, qui le soulève,
Et Martin Pélez, son élève
Aux exploits les plus périlleux,
Soutiennent ce héros sublime
Sur son coursier qui se ranime
Sous un fardeau si glorieux.

A cette taille gigantesque,
Au coursier de blanche couleur,
Tout d'abord la foule mauresque
Reconnaît son ancien vainqueur.
Malgré Boncar et ses prodiges,
De la peur les pâles vertiges
Ont surpris ses meilleurs guerriers.
Tout meurt, ou, prompt à disparaître,
Fuit, comme à l'aspect de leur maître
Courent de pâles écoliers.

Et bientôt, parmi leurs alarmes,
Devant un cortège si beau,
Le Cid, encore sous les armes,
Franchit la pierre du tombeau.
De ses jours couronnant la scène,
Ce fut un beau vœu de Chimène,
Ce fut un noble coup du sort,
Que le guerrier digne d'envie
Qui triompha toute sa vie,
Triomphât même après sa mort!

A Saint-Pierre de Cardéna, devant le tombeau du Cid, on avait gravé cette inscription qu'il avait sans doute inspirée:

JE SUIS LE CID RUY-DIAZ.
J'AI VAINCU LE ROI BONCAR AVEC TRENTE-SIX ROIS PAYENS,
DONT VINGT-DEUX SONT MORTS SUR LE CHAMP DE BATAILLE.
JE L'AI VAINCU ENCORE A VALENCE,
APRÈS MA MORT, MONTÉ SUR MON CHEVAL;
CE QUI FAIT SOIXANTE-DOUZE BATAILLES.
QUE MON ÉPÉE ET MOI NOUS AVONS GAGNÉES.
DIEU SOIT LOUÉ.

DEUX ROMANCES ORIGINALES.

Comme, dans ce qu'on a bien voulu remarquer dans cet ouvrage, on a souvent cité (et les Espagnols eux-mêmes) la la lettre de Chimène à Ferdinand, et la réponse de ce roi, on sera peut-être bien aise de trouver ici les deux romances originales, avec la traduction française faite par un espagnol, Don Juan Maria Maury, auteur de l'*Espagne poétique* et très bon poète lui-même. Ces pièces serviront à montrer combien j'ai été fidèle au fond des pensées et souvent à leur expression textuelle; et, en même temps, combien j'ai fait d'efforts pour n'être pas indigne de reproduire pour la France les naïves et charmantes productions de l'antique Espagne.

I.

En los solares de Burgos
A su Rodrigo aguardando,
Tan en cinta està Ximena
Que muy cedo aguarda el parto.
Quando, además dolorida,
Una mañana, en disanto,
Bañada en lágrimas tiernas,
Tomó la pluma en la mano;
Y despues de haberle escrito
Mil quejas á su velado,
Bastantes á domeñar
Unas entrañas de marmol,
De nuevo tomó la pluma,
Y de nuevo tornó al llanto,
Y de esta guisa le escribe
Al noble Rey Don Fernando:

« A vos, mi señor, el Rey,
El bueno, el aventurado,
El magno, el conquiridor,
El agradecido, el sabio;
La vuesa sierva Ximena,
Fija del conde Lozano,
A quien vos marido disteis,
Ben así como burlando.
Perdonadme, mi Señor,
Si no os fablo muy en salvo,
Que si mal talento os tengo,
Non puedo disimulallo.
¿ Qué ley de Dios os enseña
Que podais, por tiempo tanto,
Quando afincais en las lides,
Descasar á los casados!
¿Qué buena razon consiente
Que á un garzon bien domeñado,
Falagüeño y humildoso,
Le monstreis á ser leon bravo?
¿ Y que de noche y de dia
Le traigais atraillado,
Sin soltalle para mí,
Sino una vez en el año?
Y esa que me le soltais,
Fasta los pies del caballo,
Tan teñido en sangre viene
Que pone pavor mirallo.
Y quando mis brazos toca,
Luego se duerme en mis brazos;
En sueños gime, y forceja,
Que cuida que está lidiando.
Y apénas el alba rompe,
Quando lo están acuciando
Las esculcas y adalides:
Para que se vuelva al campo.
Llorando vos lo pedi,
Y, en mi soledad, cuidando
De cobrar padre y marido,

Ni uno tengo, ni otro alcanzo.
Que como otro bien no tengo,
Y me lo habedes quitado,
En guisa le lloro vivo,
Qual si estuviera enterrado.
Si lo faceis por honralle,
Mi Rodrigo es tan honrado,
Que no tiene barba, y tiene
Cinco reyes por vasallos.
Yo finco, Señor, en cinta,
Que en nueve meses he entrado,
Y me podrán empecer
Las lágrimas que derramo.
Non permitais se malogren
Prendas del mejor vasallo
Que tiene cruces bermejas,
Ni á rey ha besado mano. »

II.

Pidiendo, á las diez del dia,
Papel á su secretario:
A la carta de Ximena
Responde el Rey por su mano.
Despues de facer la cruz
Con quatre puntos y un rasgo,
Aquestas palabras finca,
A guisa de cortesano:
« A vos, Ximena la noble,
La del marido envidiado,
La humildosa, la discreta,
La que cedo espera el parto;
El rey, que nunca vos tuvo
Talante desmesurado,
Vos envia sus saludes,
En fé de quereros tanto.
Decisme que soy mal rey,
Y que desaso casados,
Y que, por los mios provechos,
No cuido de vuestros daños.

Que estais de mi querellosa,
Decis en vuesos despachos,
Que no vos suelto el marido,
Sino una vez en el año;
Y que quando vos lo suelto,
En lugar de falagaros,
En vuesos brazos se duerme,
Como viene tan cansado.
A non vos tener en cinta,
Señora, el vueso velado,
Creyera de su dormir
Lo que me avedes contado:
Pero si os tiene, Señora,
Con el brial levantado,
No se ha dormido en el lecho,
Si espera en vos mayorazgo.
Non le escribades que venga;
Porque aunque esté á vueso lado,
En oyendo el atambor,
Sera forzoso dexaros.
Si non hubiera yo puesto
Las mis huestes á su cargo,
Ni vos fuerais mas que dueña,
Ni él fuera mas que fidalgo.
Decis que vueso Rodrigo
Tiene reyes por vasallos:
¡ Oxalà como son cinco,
Fueran cinco veces quatro!
Porque teniéndolos él
Sujetos á su mandado,
Mis castillos y los vuesos
No hubieran tantos contrarios.

I.

« En sa demeure de Burgos, Chimène, éloignée de Rodrigue, est tellement avancée dans sa grossesse, que d'un moment à l'autre elle attend celui d'accoucher. Le soir d'un jour de fête, elle prit la plume

toute en pleurs, et après avoir écrit à son époux mille plaintes attendrissantes, elle prit de nouveau la plume, et pleurant encore, écrivit ce qui suit au noble roi Don Ferdinand : « A vous, monseigneur « le roi, le bon, le fortuné, le grand, le vainqueur, le reconnaissant, « le sage : votre servante Chimène, fille du comte de Gormaz, à qui » vous avez donné un mari, ou, pour ainsi dire, en avez eu l'air « Pardonnez, sire, je vous en veux beaucoup, et ne puis m'en cacher. « Quelle est la loi de Dieu qui vous dit que, parcequ'il vous convient « de faire la guerre, vous pouvez, pendant si long-temps, démarier « les mariés? que d'un homme doux et caressant, vous deviez en faire « un lion terrible, et ne le lâcher pour moi qu'une fois par an, tout « au plus? Et, lorsque vous le laissez venir, c'est pour m'effrayer, « tant il vient couvert de sang, lui et son cheval de même. Il arrive « harassé pour s'endormir auprès de moi; il se débat en songe, « comme s'il n'avait pas quitté l'épée: et, dès l'aube, les vedettes « l'appellent de nouveau en campagne. J'ai entendu que vous prétendiez me rendre un père, quand vous me donnâtes un mari, et « je n'ai ni l'un ni l'autre : celui-ci également, je le pleure comme « s'il était enterré. Si vous en agissez ainsi pour lui faire acquérir de « la gloire, mon Rodrigue n'en a plus besoin; il voyait à peine poindre sa barbe que déja cinq rois étaient ses vasseaux. Seigneur, je « suis bien près de mon terme, et les pleurs que vous me faites verser pourront avoir de funestes suites. Ne compromettez pas les gages du plus noble chevalier qui jamais ait porté les croix vermeilles « et baisé la main d'un roi. »

II.

« A dix heures du matin, le roi demande du papier à son secrétaire, et va répondre, de sa main, à la lettre de Chimène Gormaz. Après avoir figuré une croix avec un trait et quatre points, il trace ces mots pleins de courtoisie : « A vous, Chimène, la bien née, la « bien apprise, la spirituelle, celle à qui l'on envie son mari, celle « qui est près de ses couches, le roi qui toujours vous a voulu du « bien, vous envoie ces salutations comme un gage de son affection « extrême. Vous me reprochez de désunir les conjoints, de n'acheter mes profits que par vos dommages; vous m'en voulez, dites-« vous encore dans votre dépêche, de ce que je ne vous renvoie votre « époux qu'une fois par an, et qu'alors, comme il arrive si las, il « s'endort au lieu de vous caresser. Mais, Madame, il n'a pas toujours

« dormi dans votre couche, puisque votre tablier est devenu trop « court, et qu'il attend de vous un fils aîné. Il est inutile que vous « lui demandiez de retourner auprès de vous, car, au premier roule- « ment de tambour, il n'y tiendra pas. Si je ne l'avais chargé de mes « troupes, il ne serait qu'un bon gentilhomme, et vous ne seriez « qu'une simple dame. Il compte des rois parmi ses vassaux. Plût à « Dieu qu'au lieu de cinq, ils fussent cinq fois six ! Il y auroit alors « moins de dangers pour mes châteaux et pour les vôtres. »

On peut voir, plus haut, les romances ou odes 5 et 6 du livre II.





NOTE

SUR LES NOMS ESPAGNOLS.



En cherchant le nom de famille du Cid, Rodrigue-Diaz, j'ai cru d'abord qu'il était de la famille des *Diaz;* mais je me suis aperçu que ce nom de Diaz lui venait de son père, Diego Laynez, qui lui-même tirait ce dernier nom de son père Layn Calvo. Il paraît que cet usage, très peu commode pour les historiens, et sur-tout pour les généalogistes, dura en Espagne jusqu'au treizième siècle, où l'on en vint à conserver, comme partout, de père en fils, le nom de la famille, réuni, pour les grandes familles, à un nom patronimique fixe, comme les *Fernandez de Velasco, Fernandez de Cordova, Gomez de Santillane*, et quelquefois par abréviation, *Fernan-Nuñès.* C'est ce qui résulte d'une note que voulut bien me remettre, à Montpellier, en 1828, M. le duc de Frias, que ses fonctions politiques n'empêchent pas d'être, d'après l'avis de ses concitoyens, un savant littérateur et un poète très élégant. On trouvera ci-dessous en espagnol et en français, cette note curieuse, et utile pour bien comprendre les dénominations espagnoles. On pourra remarquer que le Cid, que j'ai appelé Rodrigue de *Bivar* y est appelé *Vivar.* Mais il faut savoir qu'en espagnol, la prononciation du *V* et du *B* se ressemble beaucoup et se confond quelquefois. Cette confusion est bien forte puisque le nom historique de *Fernandez de Cordova* (*Fernand de Cordoue*) s'écrit ici *Cordoba.* Dans cette note on dit *Vivar;* dans une édition espagnole du romancero du Cid, que j'ai sous les yeux, on dit *Vibar;* dans d'autres on dit *Bivar;* j'ai préféré cette dernière expression comme la plus douce.

Je dois aussi faire remarquer que quoique en effet ce ne soit qu'au treizième siècle que les noms de familles espagnoles furent fixés, plusieurs, par exception, avaient devancé cet usage, puisque dans les romances espagnoles qui racontent des faits du onzième siècle, on trouve, déja très illustre, un Lara cité à côté des Abarcas et des Inigos.

Los nombres patronimicos se derivan siempre del nombre de bautismo del padre. Asi el Cid se llamaba Rodrigo Diaz porque su padre era *Diego* Laynez, del mismo modo que este ultimo derivaba su patronimico de *Lain* Calvo su padre.

En el siglo xv° cesaron todos los patronimicos y quedaron los nombres de familia segun los usaban los que entonces vivian, de modo que ya no hubo variacion ninguna y se hallan en el dia siguiendo el orden de sucesion de las familias del mismo modo.

En las Familias nobles el patronimico antiguo se halla unido y aun precede a otro nombre por medio de la particula, *de* como por exemplo, Fernandez *de* Velasco, Fernandez *de* Cordoba, Fernandez *de* Hisar, Gomez *de* Santillana, y Diaz *de* Vivar, etc.; debiendo notarse que las Familias mas ilustres tienen apellidos de esta clase, y en ellos fundan la mayor antiguedad de su nobleza; y debe tambien advertirse que la ultima palabra indica el solar de la familia, como por exemplo, *Vivar*, en la familia del Cid, que se pone porque este era senor del Castillo de Vivar, y asi despues del nombre de bautismo Rodrigo se llamaba Diaz de Vivar, es decir Rodrigo hijo de Diego y Vivar por ser el solar de su Casa. La misma regla siguen todas las familias citadas en esta nota y generalmente todos los apellidos cuya primera palabra es su patronimico. En cierto modo se asemesan a los nombres de las familias Romanas como, por exemplo, Publio Cornelio Scipion, que da a' entender despues del nombre primero el tronco de la familia y la rama a' que pertenecia quien usaba este nombre compuesto.

Y respecto al uso del *Don* debe advertirse que solo se coloca delante del nombre de bautismo y jamas se antepone al apellido siguiendo la regla de los Ingleses respecto al *Sir*.

Les noms patronimiques dérivent toujours du nom de baptême du père. Ainsi le Cid s'appelait Rodrigue Diaz, parceque le nom de son

père était *Diégo* Laynez, de même que celui-ci tirait son nom patronimique de *Lain* Calvo son père.

Dans le xve siècle, tous les noms patronimiques cessèrent; et les noms de famille restèrent tels que les portaient ceux qui vivaient alors, de manière qu'il n'y eut plus de variation, et aujourd'hui même on les trouve ainsi selon l'ordre de succession des familles.

Dans les familles nobles, l'ancien nom patronimique précède un autre nom, auquel il est uni au moyen de la particule *de*, comme par exemple, Fernandez *de* Velasco, Fernandez *de* Cordoue, Fernandez *de* Hisar, Gomez *de* Santillâne et Diaz *de* Vivar, etc. Et l'on doit observer que les familles les plus illustres, ont des appellations de cette sorte; et fondent sur elles la plus grande antiquité de leur noblesse; comme aussi, il faut faire attention que le dernier mot indique la souche de la famille; par exemple, *Vivar* dans la famille du Cid, pareeque celui-ci était seigneur du château de Vivar; et de même après le nom de baptéme Rodrigue, on mettait Diaz de Vivar, c'est-à-dire Rodrigue fils de Diégo, et Vivar, parcequ'il était la souche de sa maison. La même règle a lieu pour toutes les familles citées dans cette note et généralement pour toutes leurs appellations, dont le premier mot est leur nom patronimique. Ils ressemblent en quelque sorte aux noms des familles romaines; ainsi dans Publius Cornélius Scipion, il faut considérer après le premier nom, le tronc de la famille et la branche à laquelle appartenait celui qui se servait de ce nom composé.

Quant à l'emploi du *Don* il faut observer qu'il doit être placé seulement devant le nom de baptême, et qu'il ne doit jamais précéder le nom de famille, suivant en cela la règle des Anglais, par rapport au mot *Sir*.

TABLE
DES ODES.

LIVRE I.

LIVRE II.

LIVRE III.

LIVRE IV.

LIVRE V.

LIVRE VI.

HÉLOÏSE.

ODÉÏDE.

OBSERVATIONS

SUR

LE GENRE ET LE NOM

DE

L'ODÉÏDE.

1836.

Quand, il y a trente ans, j'imitai *les romances du Cid*, c'est-à-dire les romances sur le Cid, mon unique but fut de faire connaître cette série de beautés élevées et naïves, sorties sans effort, mais non sans génie, de l'ame espagnole, et qu'il était étonnant que la renommée eût oubliées long-temps, du moins hors de leur pays. Ce travail a réussi, et, quoique privé de beaucoup de moyens de publicité, il s'est fait jour. Dès suffrages flatteurs en France, plus flatteurs en Espagne, l'ont accueilli; et il a laissé une trace et un souvenir dans l'esprit de beaucoup d'hommes et dans le cœur de beaucoup de femmes. Car aucune, à ma connaissance, n'a lu sans intérêt et sans plaisir cette admirable production de l'antique Ibérie, dégagée des nuages qui pouvaient l'obscurcir, et où il n'y avait guère de moi que la rédaction française, et le modeste talent que M. de Boufflers voulut bien me reconnaître à l'occasion de *la Table ronde* : celui de présenter assez bien les choses du moyen âge, tant

qu'elles sont belles ou intéressantes, et de les quitter juste au moment ou elles allaient devenir fatigantes ou déplacées. On voit que ce talent n'est presque que du goût.

Quoi qu'il en soit, ce fut après le succès de cette publication, et ce ne fut qu'alors, qu'il m'arriva un jour de m'apercevoir que cette série de romances, avec le choix que j'en avais fait, et l'ensemble que je lui avais donné, formait tout naturellement l'essai d'un genre nouveau digne de l'attention des gens de lettres et de la bienveillance des lecteurs. Ce mélange de choses nobles, simples, douces, terribles, naïves, gracieuses, plaisantes quelquefois; cette représentation vraie, parfaitement vraie de l'homme et de la vie, voilà ce que j'ai trouvé dans les romances espagnoles du Cid, et ce qui en fait le plus grand charme. Imparfaites sans doute, elles offrent un naturel bien rare en vers, et même dans les meilleurs. Aussi est-ce ce naturel que j'ai tâché de conserver avant tout, et au risque d'anathèmes que je n'ai pas tous évités. Il est vrai qu'en même temps j'ai cherché à l'orner par une ordonnance meilleure, et quelquefois plus de poésie, c'est-à-dire d'idéal. Ce travail fait et même accueilli, m'a amené à appliquer le même système à d'autres compositions. Je n'ai pas cherché ce genre, je l'ai rencontré; et je le crois d'autant plus avantageux que tant d'autres paraissent épuisés, fatigués du moins. Dans presque tous, le poète dit: « Je chante » et chante souvent beaucoup trop; dans

celui-ci l'auteur s'efface presque toujours, et laisse chanter, et parler aussi, ses personnages.

Cette manière de raconter un fait, une vie, une histoire, un roman, tout ce qu'on voudra, donne, et donne seule, une grande facilité pour retrancher d'un récit ce qui en est par-tout l'écueil, je veux dire les parties les moins heureuses de la narration. Un récit dans cette forme est un champ dont on supprime toutes les landes, un parterre dont on ne cueille que les plus belles fleurs. Par là on peut traiter le sujet le plus vaste dans un espace borné et ne rien ou presque rien laisser dans un récit, de ces détails languissans qui nuisent à tant de bons ouvrages et qui en ont fait tomber beaucoup. Non que je prétende follement que cette forme doive être préférée ou substituée aux autres. Je pense seulement qu'avec cette économie de la vie qui nous est tous les jours plus nécessaire, cette forme poétique qui réduit un sujet à sa plus simple expression, est, chez un peuple vif, une forme singulièrement commode et qui peut être singulièrement agréable.

Jusqu'à présent un héros, un homme illustre, ne pouvait guère être peint en poésie que par un seul trait, une seule entreprise du moins, et cela dans une tragédie imposante, ou dans un grand et long poëme, ouvrage de beaucoup d'années, lecture de beaucoup de jours; désormais rien n'empêchera de le peindre tout entier et en assez peu de place. En effet, cette grande vie du Cid, qui fournirait seule

à beaucoup d'épopées et d'ouvrages dramatiques, se trouve ici renfermée toute entière dans un espace tel, que, tout calculé, et sur-tout la différence des petits vers aux alexandrins, elle ne dépasse pas l'étendue des grands ouvrages dramatiques qui se lisent ou s'écoutent en trois ou quatre heures. L'*Héloïse* et toutes les autres compositions que j'ai faites sur ce modèle, pourront se lire en beaucoup moins de temps. Sans dire ni penser de mal des grands poëmes, car j'en ai fait, je trouve regrettable qu'un poëme ne puisse se lire qu'à plusieurs reprises et doive s'interrompre comme une histoire ou comme un traité; et puis, il n'est pas décent que l'on dorme dans les intervalles d'un poëme. Cette nécessité, inévitable dans les longs ouvrages, n'est pas poétique du tout, même dans Homère, et rien n'est plus propre à désenchanter le lecteur. Au contraire, l'odéïde, qui, par sa division en petites pièces, est le poëme le plus facile à lire par parties, est aussi celui qui peut le mieux, à toute force, être écouté, lu, apprécié d'un seul jet et dans une seule séance, ou du moins dans une seule journée. *Une odéïde est le poëme qui dit le plus de choses, et de choses diverses, en moins de temps et de place.*

Cette précision n'exclut point, quand il y a lieu, les détails que se permettrait le plus long poëme, et même de bien plus simples et de plus variés. Car par son heureuse division en une foule de petites pièces liées par le récit, mais cependant séparées, ce genre n'exclut rien. C'est, je crois, l'alliance la plus

heureuse qui ait été proposée entre la haute poésie et la poésie familière; et rien ne me paraît plus propre à détruire, à diminuer du moins, l'effroi involontaire dont tant d'honnêtes gens sont saisis à l'aspect d'un volume de vers.

Les romances espagnoles qui m'ont donné l'idée de ce nouveau genre, sont à-peu-près toutes écrites dans la même mesure et avec une simplicité extraordinaire. « Rien, comme dit le savant espagnol don Juan Maury, n'y décèle l'art; on peut même dire qu'il n'y en a pas. » Le problème a résoudre pour moi, si je l'ai résolu, a été de conserver cette précieuse simplicité en y mêlant un peu plus d'art et de poésie. En outre, loin d'écrire mes romances dans la même mesure, je m'y suis, comme on a pu le voir, imposé une règle si raisonnable, que je proposerais de la suivre, si ce genre était jamais adopté et cultivé par d'autres que par moi; c'est de ne jamais présenter deux pièces de suite qui offrent la même mesure de vers, ou du moins le même arrangement de rimes. Non seulement la variété y gagne beaucoup, mais j'y ai trouvé encore un autre avantage: quand, dans les autres poëmes on a une fois adopté une forme de versification, il faut nécessairement y adapter tous les mots, toutes les pensées, et quelquefois réaliser le lit de Procuste; au contraire, dans les odéïdes, par le changement continuel de la coupe des stances, on peut, dans chaque pièce, adapter la versification à la forme la plus heureuse de la pensée principale qu'on veut exprimer.

Ce genre, sous plusieurs rapports, me paraît plus facile que d'autres; sans exclure rien de ce qu'il y a de plus élevé, il n'exige pas, il ne desire même pas une élévation aussi longue, aussi soutenue que dans les grands poëmes. Il offre d'ailleurs de fréquens repos au poète, aussi bien qu'au lecteur, et beaucoup plus de manières d'exposer les faits, de les abréger, de les omettre; c'est *le poëme libre* par excellence. Mais en retour de toutes les facilités qu'il donne à l'esprit, il exige de lui un peu plus d'efforts. J'ose même dire que si par la suite il est cultivé, il sera une épreuve de l'esprit; car son mérite est beaucoup moins dans une nouvelle forme que dans le parti qu'on peut tirer de cette forme nouvelle. Des récits coupés en petites pièces exigent nécessairement beaucoup de trait et de soin. Plus les transitions y sont brusques et les sous-entendus nombreux, plus tout doit y être calculé. Ce n'est pas une petite difficulté que de faire la fortune de tant de morceaux séparés, où aucun lieu commun, aucune beauté de convention, ne peuvent suppléer à l'espèce de talent qui y est indispensable. Dans ce genre, le poète doit payer tout-à-fait de sa personne. Il est tel poëme où, à toute force, peut réussir un imbécile harmonieux; mais, dans celui-ci, il n'y a pas moyen. Heureusement l'esprit est si commun en France, que l'exclusion que j'ose donner ici sera peu applicable.

Si ce genre nouveau pouvait être une propriété, et qu'il y eût lieu à brevet d'invention ou de perfec-

tionnement, j'en céderais libéralement l'usage à qui en voudrait, mais à la condition expresse qu'il ne serait jamais employé au *panégyrique*, genre misérable, funeste aux hommes même qu'il veut préconiser, et qui, sous quelque nom que ce soit, est l'excès de l'ennui, et périt sous les nausées qu'il inspire.

Point d'éloges vrais, là où il n'y a pas le droit de blâmer. Ces sortes de poëmes doivent être indépendans comme l'esprit du fondateur, et aussi comme les mesures toujours diverses des vers qui les composent.

Ce genre souple, qui dit tout, qui passe partout, a commencé par les *Romances du Cid*, c'est-à-dire par la vie de ce héros. Il me paraît, en effet, plus particulièrement apte à raconter, non pas l'*éloge*, mais la vie des hommes illustres; et, sous ce seul rapport, il offrirait aux poètes qui voudraient s'y engager une foule de sujets. Je n'en citerai que deux qui me viennent en ce moment à l'esprit, et que j'aurais infailliblement traités, s'il ne fallait pas se garder de vouloir tout faire, et si je n'avais pas déja écrit beaucoup trop de vers : je veux dire *Bayard* et *Duguesclin*. La vie de chacun de ces héros offre une foule de détails, tantôt sublimes, tantôt naïfs; et il se trouve qu'en des données différentes, la mort de tous les deux prête à la plus haute et à la plus touchante poésie. Je ne connais rien de plus beau que Bayard mourant, le front tourné vers l'ennemi, et faisant rougir le conné-

table de Bourbon de sa victoire; rien, si ce n'est peut-être Duguesclin mort, et recevant des Anglais les clefs de la ville qu'il assiégeait, et qu'ils n'ont voulu rendre qu'à son cercueil: rare et digne hommage à un héros éteint!

O histoire! histoire! source de tant de beautés, quel service j'ai offert à la poésie, si je t'ai rendue plus accessible à elle!

Les bons poëmes, même les bons romans ne présentent guère qu'un fragment de la vie. Des hommes qui s'occupent sans cesse à l'idéaliser, s'arrêtent volontiers au moment où trop souvent elle tombe dans une triste réalité. Rien de mieux, sans doute, après avoir peint les aventures de deux amans, que de s'arrêter au moment où leurs vœux sont accomplis, et où ils deviennent constamment heureux, et sans nul doute constamment fidèles. Cependant, comme les choses ne se passent pas toujours absolument ainsi dans le monde, il est bon que quelques ouvrages, tracés sur un plan plus vaste, mènent plus loin le lecteur. Par exemple, lorsqu'on a vu, dans le premier livre du Cid, ce héros dans tout le charme, dans toute la primeur de son amour, et lorsque, dans le livre suivant, on voit que cet amant, naguère si empressé, est devenu déja un mari négligent et inexact, les naïves plaintes de Chimène, plaintes tout espagnoles, sont-elles sans charme et sans vérité? Et, après un tableau si fidèle, quoique un peu triste, d'un des grands épisodes de la vie, n'est-ce pas un

spectacle plein d'intérêt que de voir le Cid, qui n'aime plus Chimène comme un page, l'aimer toujours comme un noble époux; poursuivre avec elle sa glorieuse carrière, et finir, comme il a commencé, en la chérissant de toute la tendresse de son cœur? On dira peut-être que des ouvrages de cette sorte ne seraient que des biographies. Non; car la poésie a le droit de ne voir, à un certain point, que le beau côté des choses, et l'histoire a le devoir de les voir tous. La forme poétique, les ellipses fréquentes dans cette espèce de récit, lui donneront un caractère qui ne permettra jamais de confondre ces ouvrages avec les Vies de Plutarque. Et puis, si cela pouvait arriver, connaissez-vous rien de plus intéressant que les Vies de Plutarque? Et, si les tragédies historiques sont, en général, préférées aux autres, si, de nos jours, Walter Scott a tiré, pour ses admirables fictions, tant d'avantages de leurs alliances et harmonies avec les mœurs et les faits historiques, serait-il si malheureux et si étrange de joindre, dans ce nouveau genre, aux principaux agrémens de l'histoire, les agrémens plus variés de la poésie?

Mais, me dira-t-on, en raisonnant ainsi, l'on en viendra à faire un poëme sur l'histoire de chaque nation. J'en doute; mais ce n'est pas moi qui soutiendrai que c'est impossible. Est-il sûr que le regard d'aigle de Bossuet n'eût pu absolument s'allier aux formes poétiques? et même, à le bien prendre, et au mètre près, son Discours sur l'histoire uni-

verselle n'est-il pas, un peu, un poëme sur l'histoire universelle? C'est le peuple juif qui est son héros; et même, si je l'ose dire, le défaut de son admirable ouvrage, c'est que son héros n'est pas trop bien choisi. Son point de vue l'est beaucoup mieux; c'est de Jérusalem qu'il a regardé le Monde. Tout ce qui doit être exact appartient sur-tout à la prose; mais tout ce qui est élevé, pittoresque, en histoire comme ailleurs, peut être, non pas faussé, mais embelli par la poésie. Et qui me persuadera qu'une lyre éloquente ne pourrait pas tirer une suite de chants, souvent sublimes, de cette Venise sortie de l'écume des mers comme Aphrodise; d'abord l'asile des pêcheurs de l'Adriatique, ensuite celui des proscrits de l'empire rómain mourant; s'élevant peu à peu à l'empire du Commerce, et arrivant à protéger, détruire, partager celui de l'Orient; faisant chez elle une police sévère, même sur ses doges; en définitif, rendant son peuple heureux, plus heureux qu'ailleurs; luttant avec Gênes; plus tard dévorée comme elle; résistant aux papes sous lesquels se courbaient tant de têtes; résistant même à la ligue de Cambray qui devait l'anéantir; s'endormant enfin dans sa tranquillité; réveillée par le tonnerre d'un conquérant; devenue elle-même un effet de commerce et d'échange; et, presque à l'égal de Tyr, pleurant dans ses lagunes, désormais provinciales, la fin d'une si haute destinée et de ses noces de souverain avec l'Adriatique!

Non; tout en admirant ce que l'on admire si jus-

tement, je ne puis convenir qu'il n'y a pas dans ce sujet, et dans beaucoup d'autres, le fond d'un très beau poëme. Il n'y manque que le talent pour animer, ordonner, colorier de tels tableaux. Personne n'est obligé de reculer les bornes des arts; mais il n'y a que trop de gens qui se sont occupés à les fixer et à les rétrécir. Depuis on est tombé peut-être dans l'excès contraire. Pour moi, sans approuver ceux qui s'égarent, je ne sais guère où le talent ne peut pas aller; et je crois, du moins, être sûr que la vie de l'homme est le cadre par excellence pour se prêter à tous les arts, et précisément celui qui n'est ni trop étendu, ni trop borné: la vie, qui est la mesure de l'homme, est la grande unité de ce monde.

Sans doute, et à plus forte raison, ce genre si vrai, si naturel, quoiqu'on s'en soit avisé si tard, est applicable aux plus petites compositions comme aux plus grandes; et je ne vois pas pourquoi l'on ne pourrait pas traiter, dans une suite de petites pièces en stances diverses, une simple aventure, un conte. Mais j'ose dire que ce genre est plus fort que cela, et appelé à triompher de plus grandes difficultés. Possédant plus de cordes qu'aucun instrument poétique n'en eut jamais, et pouvant plus facilement qu'aucun autre accomplir le précepte, ou plutôt le vœu de Boileau:

> Passer du grave au doux, du plaisant au sévère,

il me semble que, traité avec un talent dont je ne

me flatte pas, il est susceptible de produire de nombreux effets et de rendre des sons merveilleux. L'odéïde, ce poëme indépendant, peut renouveler peut-être, et certainement agrandir le champ de la poésie.

Je sais, et j'ai éprouvé par moi-même, que cette indépendance doit lui aliéner quelques esprits austères ; mais aussi elle doit, ce me semble, le faire accueillir par les esprits étendus et délicats. Ce sont eux qui sentiront à quel prix et avec quels dangers on peut réussir en ce genre. La mesure nécessaire pour ne jamais y choquer par tant de contrastes me paraît une chose plus difficile que de suivre une route battue, si imposante et si régulière qu'elle puisse être. Enfin, dans ce poëme si elliptique, il faut bien prendre garde, non seulement à ce qu'on dit, mais à ce que l'on omet, à ce que l'on prépare. Singulier genre que celui qui exige d'autant plus d'art que l'art ne doit jamais s'y montrer, et que le talent doit ne jamais dire : « Je suis là », et doit y être toujours !

Quant à la forme d'un poëme tout en stances, quoique celles des Odéïdes ne soient pas faites pour être chantées, sinon par fragment, il faut convenir que cette forme paraît, beaucoup plus que de longues lignes de vers, convenir à des ouvrages qui ordinairement disent : « Je chante. » Aux personnes qui s'étonneraient de cette forme, je dirais : « Regardez donc les poëmes de l'Arioste, du Tasse, et, si vous voulez, de lord Byron. » A la vérité, dans l'odéïde, les stances changent de me-

sure à chaque pièce; mais est-ce là un défaut, et ne serait-ce pas plutôt une variété et un agrément?

Il n'y a nulle forme poétique que le génie, ou même le talent, ne puisse féconder. Mais la forme des stances est en elle-même singulièrement apte à jeter plus d'éclat, à produire plus d'effet. Sans doute elle n'use pas toujours de cet avantage; sans doute il n'est défendu à personne de noyer des paroles vides dans une foule de stances insignifiantes. Je conviens aussi que les anciens et beaucoup d'illustres modernes n'ont pas toujours, même dans de très beaux ouvrages, cherché à faire ressortir la dernière pensée de leurs stances. L'Arioste et le Tasse, dont je parlais tout-à-l'heure, l'ont cherché si peu, que quelquefois telle de leurs octaves, qui sont aussi des stances, finit par une virgule, et le sens de la phrase est terminé au commencement de l'octave suivante. Ce n'est presque que de nos jours, et surtout en France, que l'on s'est aperçu que l'on perdait ainsi le plus grand avantage de la forme des stances. L'homme qui a eu le plus d'esprit, Voltaire a senti combien elle y était favorable, et l'a prouvé par de nombreux et charmans exemples, entre autres par :

Si vous voulez que j'aime encore.

Non seulement pour les sentimens, mais pour les récits, pour tout ce qu'on veut dire, des stances, écrites dans ce systême que j'ai suivi et même tâché d'étendre et d'élargir, prêtent beaucoup au brillant

du style, et aussi à sa rapidité. Moi-même, dans d'autres compositions que celles-ci, je l'ai éprouvé souvent. Ce qui, en vers suivis, en aurait exigé deux cents, n'en a, en stances, exigé que la moitié. Cela est tout simple, puisque dans les stances, faites *à la française,* la moitié des pensées est souvent sous-entendue, et c'est toujours, comme de raison, la moins agréable. L'autre forme, consacrée par tant de chefs-d'œuvres, a certainement ses avantages souvent nécessaires ou préférables; mais voilà l'avantage de la forme des stances. Eh bien! ce que les stances sont aux vers ordinaires, les poëmes formés de pièces en stances le sont, ou le seront quand on voudra, aux autres poëmes. Non seulement les pensées y ont plus de précision, mais elles ont souvent, sinon toujours, plus de saillie. Une Odéide bien faite doit être *de l'essence*, et présenter l'esprit et la fleur d'un sujet.

Ce nouveau genre est, si j'ose le dire, une espèce d'algèbre de la poésie, qui ramène aux formules les plus simples, aux résultats les plus positifs, tout ce qu'une donnée offre de vraiment beau, ou de vraiment heureux. Et si ce mot d'algèbre, à l'occasion de vers et de stances, étonnait quelques personnes, je les prierais de remarquer que, par ses aperçus vastes, ses hardiesses si aventureuses, ses poursuites de l'*inconnu*, ses suppositions qui amènent à des vérités, l'algèbre est la poésie des mathématiques.

Voilà, du moins selon moi, ce que doivent être ces poëmes dont les romances du Cid m'ont donné l'idée. J'ai risqué d'ouvrir le chemin; et, par ce que j'ai fait, on pourra juger de ce qu'aurait fait, ou de ce que fera une main plus habile que la mienne.

Mais après avoir établi et traité ce nouveau genre, il fallait pourtant le nommer. Car aucun des noms connus et employés en littérature ne pouvait lui être appliqué; et *Poëme en romances* n'était pas un titre supportable. La langue française, quoique on en dise, est si riche, qu'il n'y a guère que cette circonstance, ou d'autres analogues, qui puissent, selon moi, excuser l'innovation d'un mot. Ma première pensée avait été d'en emprunter un à l'Espagne; et le titre de *romancero* m'offrait même cet avantage d'être un hommage bien juste envers le noble pays qui, s'il n'a pas créé ce nouveau genre, en a certainement donné l'idée et présenté le germe dans ses immortelles romances sur son grand Cid. Mais voici ce qui m'a forcé à renoncer à cette idée:

Au fond *romancero* ne voulant pas dire autre chose que *recueil de romances*, j'ai dû remarquer qne le mot de *romances* est loin d'avoir en France la même gravité et une acception aussi étendue, aussi noble qu'en Espagne où il est si au-dessus de l'inanité d'une bien grande partie de nos innombrables romances. Cependant le titre de *romancero*, qui va si bien à l'imitation des *romances du Cid*, m'aurait paru applicable encore aux douces et tris-

tes aventures d'*Héloïse*. Mais quand, selon mon plan de prouver que ce nouveau genre peut tout peindre et s'étendre à tout, j'ai traité des sujets plus graves et même religieux; quand j'ai été jusqu'à peindre dans ce cadre le Génie de la charité, *Vincent de Paule*, et encore les scènes les plus terribles de la terreur de 1794, il m'a semblé que le mot de romances, et par suite de romancero, devenait inapplicable, sur-tout en France, à de si saintes vertus et à de si horribles scènes, et paraîtrait alors inconvenant, et qui pis est, ridicule. Obligé par ce motif impérieux, de renoncer à ce titre de romancero, j'étais fort embarrassé pour en trouver un autre. Heureusement alors, je me suis souvenu que mes romances du Cid, comme je l'ai fait remarquer lors de leur première publication, étaient souvent de véritables odes, et en offraient non seulement la forme, mais souvent aussi le mouvement, l'élévation, la chaleur. Je me suis souvenu encore mieux que l'ode antique ne dédaignait rien, témoin Horace qui en adresse une à Jupiter, et une autre à son amphore, et une aussi à son serviteur, *ad puerum;* je me suis rappelé de lui d'autres odes *très familières*, celles d'Anacréon *plus familières encore*, et je me suis dit qu'à moins qu'on ne soit décidé à passer tout aux anciens et rien aux modernes, il n'y a pas moyen de me blâmer d'appeler odes des poésies en strophes, où il n'y a rien d'aussi petit ou d'aussi étrange. Je sais bien que par ce mot d'*odes* on a fini en France par entendre des poésies pleines d'un

enthousiasme ou du moins d'une élévation continue. Mais c'est précisément ce qui pouvait arriver de plus malheureux à l'ode; et c'est ce qui en a éloigné tant de lecteurs, et faisait dire à une femme à qui l'on parlait d'un dithyrambe : « N'est-ce pas pis qu'une ode? » L'ode vraie au contraire, d'après nos maîtres les anciens, touche toutes les cordes de la lyre; l'ode est la poésie universelle. En l'examinant sous ce rapport, j'ai découvert un matin que j'avais fait une foule d'odes sans m'en apercevoir. C'est, ce me semble, un mouvement assez lyrique. On me dira peut-être que beaucoup d'entre-elles n'ont pas cet élan, ce *mens divinior* qui caractérisent l'ode sublime: et j'en conviendrai. Mais sur cela encore j'ai trouvé chez Horace, et chez d'autres, de grandes consolations. Cet admirable poète s'est révélé dans les occasions importantes; mais un assez bon nombre de ses odes l'ont laissé fort tranquille; par exemple celle-ci que je trouve à l'ouverture du livre et que je traduis ligne pour vers; et c'est ainsi, par parenthèse, que selon moi la prose devrait souvent traduire les poètes, dont au moins elle donnerait ainsi une idée beaucoup plus juste.

AD VENEREM.

O Venus, regina Gnidi, Paphique,
Sperne dilectam Cypron, et vocantis
Thure te multo Glyceræ decoram
Transfer in ædem.

Fervidus tecum puer, et solutis
Gratiœ zonis, properent que Nymphœ,
Et parum comis sine te Juventas,
Mercurius que.

A VÉNUS.

O Vénus, reine de Gnide et de Paphos,
Dédaigne et quitte ta Chypre bien aimée,
Pour l'encens de Glycère, qui te convie
Dans son beau séjour.

Qu'il accoure avec toi l'enfant qui brûle le Monde,
Et les Grâces à la ceinture dénouée, et les Nymphes,
Et la Jeunesse qui a peu de charmes sans toi,
Et Mercure.

Je crois sentir tout ce qu'il y a de grace dans les paroles latines d'Horace. Mais enfin, puisque c'est là une ode, et qu'il en a plusieurs de pareilles, et de plus simples encore, on peut, je crois, sans profanation et sans une prétention excessive, donner le même nom à des strophes d'un style tempéré, sauf à s'élever si l'on peut dans l'occasion à l'*os magna sonaturum.* Il est bien entendu que si beaucoup de mes romances sont des odes, beaucoup de mes odes sont de simples romances, et quelquefois même des chansons. Eh! n'avons-nous pas des chansons qui sont des odes!

Toutefois, dans le genre que je traite, et que je propose, loin que je fasse déroger l'ode, il ne tiendra pas à moi qu'elle ne croisse beaucoup en impor-

tance, ainsi qu'en agrément. Jusqu'à présent elle n'avait agi que par morceaux isolés, et, comme la peinture, elle n'avait jamais guère montré qu'un moment, une scène; pour la première fois, assemblée en groupes, réunie en faisceaux, elle pourra, elle a pu s'étendre jusqu'à l'effet des compositions les plus vastes. Et ce n'est pas tout : l'ode, qui est trop souvent le genre de l'emphase et quelquefois le pays du vide, peut devenir ici, par sa variété de tons, la plus naturelle, et par ses ellipses, la plus pleine, et la plus substantielle de toutes les poésies. Il n'y a certainement rien à ajouter aux beautés de l'ode élevée, sur-tout depuis les nouveaux et admirables modèles qu'on nous en a donnés de nos jours; mais, presque toujours réservée en France à de hautes inspirations, elle fait ici comme beaucoup de grandeurs modernes : elle devient plus populaire. Offerte à tous les esprits, elle entre dans la circulation, applicable à tous les sujets. Sans renoncer au mérite où elle excelle, celui de peindre, avec plus de flamme que qui ce soit, les *sentimens* et les élans du cœur humain, elle aborde *le récit;* c'est-à-dire, l'épopée; elle en fait de tous les genres, et il n'y a plus rien qu'elle ne puisse dire, ni raconter. En un mot, grace au hasard, grace surtout aux Espagnols, j'aurai institué *le poëme de l'ode,* et c'est ce poëme que j'ai cru pouvoir qualifier du nom assez harmonieux *d'Odéide.*

Je n'ai de ma vie cherché à faire de nouveaux mots. Je demande, sinon faveur, au moins grace

pour celui-ci, qui au reste, comme on voit, n'est qu'un dérivé; et si l'on veut bien me le passer, je promets de ne pas abuser de cet exemple d'indulgence. On sentira aisément qu'aucun mot existant ne pouvait aussi bien exprimer ma pensée. Ce n'est pas pour moi une odéïde qu'un recueil d'odes sur une foule de sujets divers, comme celles de Rousseau ou de Lamothe, ni même un recueil, où, comme dans le ROMANCERO DEL CID, sont assemblées, *compilées* (ainsi que le dit l'éditeur Jean Escobar), toutes ou presque toutes les romances faites sur ce héros, sauf à s'entendre comme elles peuvent sur les contradictions dont elles sont pleines. Une odéïde telle que je la comprends, et que j'ai tâché de l'exécuter, est une œuvre d'art qui a de l'ensemble et de l'unité, une série d'odes qui s'enchaînent, s'expliquent et se font valoir les unes les autres. Tel est, ce me semble, le poëme du Cid, et tels sont ceux que je présente sous la protection de leur aîné.

Je sais combien l'époque est défavorable pour donner aucun poëme d'aucune espèce; mais voilà bien des années qu'elle ne l'est jamais. Quand on ne peut pas trouver le beau temps, il faut bien affronter le mauvais. Je suis persuadé qu'il faut plus d'années qu'il ne m'en reste pour voir ce genre mis à sa place. Mais à tout hasard et s'il l'était un jour, je veux prendre date. On a tant abusé de la poésie, qu'on en a fait peur à beaucoup de monde; et aujourd'hui, le plus grand danger d'un poète n'est pas d'être

jugé mauvais, mais de n'être pas jugé du tout. Cependant il reste encore un certain nombre d'amis des lettres qui consentent à lire des vers, sur-tout s'ils sont d'un auteur recommandé par quelques succès. C'est à leur jugement lent, mais sûr, éclairé, et toujours adopté à la longue, que je soumets ce genre de l'Odéide, par lequel je crois offrir une nouvelle et vaste carrière aux poètes, une variété précieuse aux lecteurs, et où les bons esprits pourront voir et accueillir une tentative de plus pour rendre la poésie ce qu'elle n'est pas toujours : amusante.

PRÉFACE.

Paris, 1836.

Après avoir, dans mon imitation des romances du Cid, senti et recueilli les avantages du genre dont je dois la première idée aux Espagnols, il me restait à essayer de prouver combien il prête à tous les sentimens, à toutes les positions; et l'Odéïde d'*Héloïse* suffirait presque pour cela. Sans doute elle ne peut être qu'inférieure par le sujet, comme elle l'est par l'étendue, à mon travail sur le Cid, que ses concitoyens ont chanté comme il a combattu pour eux, admirablement; mais enfin, il n'y a pas toujours des *coups d'épée* dans le monde. Héloïse offre des couleurs plus douces; et après les hauts faits du héros de Valence, peut-être ne refusera-t-on pas de s'intéresser aux aventures toutes différentes de l'abbesse du Paraclet.

La catastrophe d'Abailard n'est ignorée de personne. Sans vouloir faire une plaisanterie, et sur-tout sans vouloir en faire une mauvaise, il faut convenir que, malgré tout l'esprit d'Abailard, et même malgré celui de son amie, son malheur est encore ce qui a le plus contribué à sa célébrité. Sans son étrange désastre, sa mémoire aurait pu périr comme celle de tant d'autres. Mais il s'est trouvé que le triste héros de cette histoire avait beaucoup de talent, et s'en est servi pour la raconter; il s'est trouvé que son amie en avait encore davantage, et que tout en lui restant fidèle et dévouée, elle eut occasion d'exprimer ses regrets dans des lettres brûlantes, qui n'en prouvaient que mieux le mérite de son sacrifice. Ces circonstances et ces lettres ont consacré l'immortalité d'Héloïse et d'Abailard.

Ceux qui n'ont pas lu dans le texte leur correspondance, ne peuvent imaginer à quel point s'y trouve le contraste des passages les plus voluptueux avec des dissertations un peu froides et des citations très édifiantes. Jamais la théologie et l'amour n'ont été si bien ensemble, ou du moins si près l'un de l'autre. Il n'est pas moins remarquable dans ces lettres d'Abailard et d'Héloïse, que leurs esprits aussi s'étaient mariés, et que leurs styles se ressemblent en beaucoup de points, et sur-tout dans le défaut de dire la même chose de quatre ou cinq manières. Mais quand on pense à ce qu'était l'opaque littérature de cette époque, et même à ce qu'aux œuvres près de saint Bernard, étaient alors les compositions religieuses, on sent que non-seulement Abailard et Héloïse font honneur à leur siècle, mais que dans un siècle plus éclairé, ils auraient pu s'élever à côté des plus beaux génies.

Telles qu'elles sont, les lettres de ces deux amans sont un des plus remarquables fragmens qui nous soient restés du moyen-âge, du vrai moyen-âge, et non pas de celui qu'on s'amuse quelquefois à nous recomposer. Ces annales *civiles* sont d'autant plus précieuses, à une époque où l'on n'enregistrait guère que les combats. C'est là qu'on prend, mieux qu'ailleurs peut-être, une idée du onzième siècle; et ces lettres, qui en sont le monument le plus singulier et le plus naïf, remplissent une grande lacune dans l'histoire des opinions de ce temps-là.

Sans elles, en effet, comment imaginer que les succès qu'on obtenait alors en professant la métaphysique et la théologie, dépassaient de bien loin, pour l'affluence et l'enthousiasme, l'effet des plus brillans de nos cours et de nos professeurs modernes; qu'Abailard s'étant retiré à Melun et à Corbeil, y attira plus d'élèves que son maître, Guillaume de Champeaux n'en attirait à Paris; que plus tard, après sa catastrophe, Abailard s'étant fixé dans une solitude, en Champagne, et dans une maison de chaume, y fut suivi par une foule d'étudians qui le nourrirent de leurs

tributs, et lui construisirent une habitation qui devint plus tard le monastère du *Paraclet*, auquel il la dédia. Quand on lit ce qui nous reste des œuvres théologiques d'Abailard, on a peine à concevoir une telle vogue, si ce n'est en pensant qu'alors la théologie menait à tout; et en effet, Abailard eut plusieurs élèves illustres, dont même un devint pape, sous le nom de Célestin II. Ce qui étonne encore plus dans cette vogue, c'est que dans ses leçons à Paris, Abailard, il est vrai jeune alors et beau, voyait son cours de philosophie et de théologie suivi par beaucoup de jeunes femmes, qui apparemment l'entendaient, et que ce fut par là qu'il commença à séduire la plus aimable de toutes, une fille charmante et recherchée, Héloïse.

La première lettre qui nous reste d'Abailard, quoique écrite quand il n'était plus que la moitié de lui, porte l'empreinte de ce mélange d'idées mondaines et mystiques que j'ai signalé. Elle est très longue et très curieuse; car ce sont, à proprement parler, les mémoires d'Abailard. Abailard, alors abbé de Saint-Gildas, au fond de la Bretagne, exposé aux poignards et aux poisons de ses ennemis, se souvient encore trop du vieil homme; et, au milieu de ses infortunes, écrit des choses qui contrastent avec ce qu'il est, et avec ce qu'il a cessé d'être. Mais son récit offre beaucoup d'intérêt et beaucoup d'esprit, et prouve que le flambeau des lettres, alors si obscurci, n'était pas entièrement éteint.

Il semble que, dans cette correspondance, Abailard se soit chargé des faits, et son amante des sentimens. La première des lettres d'Héloïse est un écrit singulièrement touchant, et serait ce que je connais de plus passionné, sans la seconde. Dans celle-ci, Héloïse, enhardie, irritée peut-être de l'austérité glacée de celui qui est tout pour elle, et indignée contre sa propre infortune, exhale, du fond du cloître où elle s'est enfermée, les accens d'un amour comprimé et les regrets d'un bonheur impossible. Cet emportement se fait excuser, parcequ'il n'est jamais séparé de

l'amour le plus fidèle pour le seul homme qui lui en ait inspiré, et dont elle n'est plus que l'épouse veuve. Rien de plus éloquent, rien de plus brûlant que ces transports d'Héloïse, devant lesquels s'évanouissent les extases de Sapho, et celles de toutes les femmes qui se sont mêlées de parler d'amour. C'est que l'amour d'Héloïse n'est pas uniquement la petite convulsion de Marc-Aurèle; c'est qu'il touche à-la-fois à la terre et au ciel; c'est que, même dans ses regrets les plus ardens, il s'ennoblit par les pensées les plus généreuses. On sent qu'Héloïse, jeune encore, préfère à qui que ce soit celui qu'elle ne peut plus que regretter.

Ces deux admirables lettres (car dans la troisième, Héloïse, plus calme, n'est plus qu'une abbesse qui consulte un vieil et saint ami sur des règles monastiques), ces deux lettres, dis-je, ont été, assure-t-on, imitées, presque traduites, dans une seule épître en vers anglais, par Pope; rien de plus répandu, et cependant rien de plus erroné, que cette prévention. Pope a ici beaucoup plus de mérite qu'on ne lui en donne, du moins sous le rapport de l'imagination. Il n'a ni traduit ni imité les lettres d'Héloïse. Il a lu la grande lettre d'Abailard, la première de son amante, la seconde peut-être, car je n'en suis pas bien sûr; et sur ces matériaux, il a réuni, dans une espèce d'héroïde, les principaux événements de l'histoire de ces deux infortunés. Sans doute il a profité de quelques-uns des accens les plus heureux sortis de l'ame d'Héloïse; mais avant tout, c'est la sienne qu'il a consultée. Il faut le dire, qui n'a lu que l'épître de Pope, ne connaît pas les lettres d'Héloïse. Pour les détails, pour la couleur, c'est un tout autre ouvrage. Pope, dans cette epître dont s'honore justement la poésie anglaise, a jeté l'empreinte solennelle, élevée, du génie de sa nation et du sien propre. C'est à-peu-près ainsi qu'il a donné à l'Iliade anglaise un coloris très beau, mais qui enfin n'est pas celui d'Homère. Tout animé, tout brillant qu'il est dans son héroïde, il ne l'est pas autant que la femme élo-

quente qu'il a voulu peindre. Et puis on ne retrouve pas assez dans ses beaux vers ce mélange d'amour et de mysticité, de langage du cloitre et de transports mondains, qui caractérise les véritables et immortelles lettres d'Héloïse. Enfin Pope, au lieu de se mettre à la place d'Héloïse, l'a en quelque sorte mise à la sienne, et lui a fait souvent parler le langage trop moderne de son siècle et de son pays. A ce défaut près, dont les Anglais se sont fort peu souciés, l'épître de Pope mérite le très grand succès qu'elle a obtenu.

Avec un succès plus grand encore, Colardeau imita cette épître de Pope ; et si mon assertion contre la fidélité de celui-ci pouvait laisser un doute aux personnes qui ne voudraient ou ne pourraient pas lire les lettres originales, on peut en trouver la confirmation textuelle dans ce passage de l'avertissement de Colardeau : « En lisant l'histoire « d'Héloïse et d'Abailard dans les lettres qu'ils se sont « écrites, l'idée m'était venue de la mettre en vers; mais « j'ai préféré le plan de Mr Pope, qui dans une seule lettre « a rassemblé les principaux événemens de la vie de ces « deux infortunés ; j'en ai fait une imitation plutôt qu'une « traduction. » On voit que Pope a fait un très beau morceau sur l'histoire d'Héloïse, mais qu'il n'a nullement imité ses lettres, et que Colardeau n'a fait qu'imiter celle de Pope.

Cette imitation est souvent d'une grande élégance et quelquefois d'une mélodie ravissante. Excepté quelques parties du rôle de Phèdre, nous n'avions encore rien eu de si passionné dans notre haute poésie, jusqu'alors si révérencieuse. Par ces motifs, par la singularité du malheur d'Abailard et de la générosité d'Héloïse, et peut-être aussi grâce au hasard qui se mêle un peu de tout, l'héroïde de Colardeau obtint ce qu'on a appelé depuis un succès pyramidal. Ce fut au point qu'elle établit en France, et pour plusieurs années, le médiocre et monotone genre de l'héroïde. Tout le monde voulut en faire jusqu'à ce que personne n'en voulut plus

lire. Colardeau est un poète si doux et si aimable qu'il n'y en a pas un que j'aimasse autant à admirer; mais c'est un peu difficile ici, quand on a remonté aux sources et à Pope, dont, il faut bien le dire, il est un assez pâle reflet. Au moins Pope est énergique, solennel, trop solennel même; Colardeau n'a ni cette élévation, ni le ton plus simple et plus naïf des vraies lettres d'Héloïse. Son coloris est quelquefois un peu faible, et, qui pis est, souvent faux. Il semble n'avoir pensé qu'à faire des vers tendres et harmonieux, et avoir oublié le sujet et le siècle qu'il a à peindre. Ce poète de 1760 emploie beaucoup d'expressions auxquelles on ne pensait pas sous le règne de Louis-le-Jeune. Par exemple, il fait dire à Héloïse :

> Aimons-nous, il suffit, et suivons *la nature.*
> ... Apprenons l'*art d'aimer*, de plaire tour-à-tour.
> ... Que *les Ris et les Jeux*, que le penchant rassemble,...

Héloïse qui en parlant d'elle dit : *Une faible vestale*, dit à Abailard : *Le flambeau de Vénus* ne brûle plus pour toi; et ajoute : Emportez Héloïse *au sein des Immortels.*

Aujourd'hui surtout qu'à un trop grand mépris de la couleur locale a succédé parmi nous, à cet égard, un zèle que l'on peut quelquefois trouver exagéré, il est impossible de ne pas être frappé de ces fautes et de quelques autres qui forment de véritables anachronismes. C'est dommage; car Colardeau regagne quelquefois en grâce et en abandon ce qu'il perd sur Pope en énergie, et souvent il exprime très-bien la passion. Parmi un assez grand nombre de vers charmans, en voici quatre qu'on n'a que la consolation de citer, quand on n'a pas eu le bonheur de les faire.

> Serre moi dans tes bras; presse moi sur ton cœur.
> Nous nous trompons tous deux; mais quelle douce erreur!
> Je ne me souviens plus de ton destin funeste.
> Couvre moi de baisers, je rêverai le reste.

Ces vers, et quelques autres, ne sont que trop bons si je

l'ose dire, et sont excellens pour mourir de la poitrine à quarante ans. Cependant on trouvera ici, je crois, encore plus de passion ; mais je l'ai, le plus souvent, empruntée à Héloïse, quelquefois à Pope, et c'est apparemment ce qui m'a sauvé.

Je suis bien loin, comme on le voit, de nier la chaleur des épîtres de Pope et de Colardeau ; mais, comme dit M. de Villenave, qui a fait un excellent travail sur les lettres d'Héloïse : *La poésie de Pope et de Colardeau a pompeusement affaibli l'œuvre d'Héloïse, et n'a pu la reproduire avec son énergie et son égarement.* Il est vrai que leur poésie trop parée en fait souvent regretter les traits les plus heureux, les plus passionnés, et qu'il était arrivé aux lettres d'Héloïse quelque chose des aventures d'Abailard.

Pour moi qui ai toujours cru la poésie française plus souple qu'on ne l'a pensé long-temps, et qui ai tâché de le prouver dans mon imitation des *romances du Cid* et ailleurs, j'ai cru qu'avec plus de simplicité on pouvait reproduire toute l'énergie d'Héloïse, et même sans trop blesser les oreilles délicates et indulgentes. J'ai donc imité en stances, non seulement la première lettre d'Héloïse, mais aussi la dernière qui, peu consultée, et disgraciée, je ne sais pourquoi, me paraît encore plus passionnée et plus éloquente que la première. Dans celle-ci, déjà si tendre et si belle, j'ai emprunté, en le soulignant, le dernier des vers que je viens de citer de Colardeau, vers célèbre que lui-même a emprunté presque littéralement à Pope. Par exemple, ce vers est aussi vif, plus vif peut-être que tout ce qu'Héloïse a écrit. On verra par quel procédé singulier, et nouveau assurément, j'ai cherché à l'adoucir.

Mon travail est donc incomparablement plus fidèle que ceux de Pope et de Colardeau. Je sais bien qu'il se trouvera des censeurs pour dire que je ne le suis pas encore assez. En effet, pour les lecteurs qui tiennent avant tout au mérite d'une fidélité calquée, le texte et même les traductions littérales seront toujours préférables à mon travail

et à tout autre que l'on pourrait faire sur les lettres d'Héloïse. Il existe des hommes qui poussent l'amour du moyen-âge au point de ne le vouloir qu'avec toutes ses taches, toutes ses difformités, tout son ennui. Ces critiques, dont plusieurs, cependant, sont d'ailleurs pleins de mérite et de connaissances, s'étonnent, s'indignent quelquefois, qu'on veuille le présenter et en faire valoir tout le charme, en conserver même toute la simplicité, *moins tout ce qui nuit à l'un et à l'autre.* On pourrait comparer ces personnes à une mère ou à une nourrice qui veut montrer un enfant absolument tel qu'il se trouve, avec tous les incidens qui nuisent souvent aux agrémens de l'enfance. C'est là un goût comme un autre. Toutefois on sait que la plupart des mères, et assurément les meilleures, sont encore plus jalouses de la toilette de leur enfant que de la leur, et ne le montrent qu'à son avantage : ce qui, loin de nuire aux grâces que la nature lui a données, les fait valoir encore mieux.

Voilà précisément ce que font les écrivains qui, en peignant le moyen-âge, cette deuxième ou troisième enfance de la société, lui conservent sa naïveté, son énergie, le peignent avec fidélité, excepté dans ce qu'il offre de fastidieux ou de rebutant. Permis à qui voudra de regretter ces pauvretés et même de les reproduire; il serait même beaucoup plus simple de les transcrire littéralement. Pour moi je le desire plus que personne, ne fut-ce que pour qu'on voie bien une fois pour toutes ce que l'on vante et ce que l'on regrette.

Sans doute, sous le rapport historique, cette fidélité peut avoir son mérite. Cependant l'ennui et le dégoût n'ont jamais servi à l'histoire; et je pense que dans une œuvre littéraire, surtout dans une œuvre poétique, on peut, que dis-je ! on doit, en conservant assez de traits singuliers, étranges même pour caractériser l'œuvre et le siècle, en supprimer assez pour que le lecteur ne se rebute pas et

sente encore mieux le mérite réel ou les agrémens naïfs, dégagés ainsi de tout ce qui pouvait les obscurcir.

C'est précisément ce que j'ai essayé pour les lettres d'Héloïse, comme pour d'autres ouvrages. Dans ces lettres, des morceaux de la plus haute éloquence sont entourés, noyés de réflexions et de citations profanes, religieuses, et même ascétiques; et c'est ce qui explique pourquoi on les a si peu et si mal lues. J'ai conservé plusieurs expressions qui, ainsi économisées, deviennent très-curieuses et singulièrement piquantes; mais j'en ai retranché un très-grand nombre qui gâtaient un des plus beaux monumens de notre ancienne littérature; et si en cherchant plus de fidélité on lit les lettres originales, peut-être les juges les plus prévenus trouveront que je n'ai pas eu tant de tort; que sais-je! que je pourrais bien avoir eu raison.

En effet, sans renoncer à l'effet poétique, je ne crois pas avoir perdu un des mots vraiment curieux, vraiment intéressans d'Héloïse; et je crois même les avoir quelquefois fait mieux ressortir. C'est au point que tandis que des critiques pourront m'accuser de trop peu de fidélité, d'autres pourront me faire le reproche opposé; mais si je n'avais pas une opinion faite sur ce que je peux et dois dire, je risquerais de n'en avoir jamais. J'ai fait ce qui m'a paru le mieux; et partout les lecteurs équitables pourront reconnaître mon double desir de ne rien omettre d'important et de ne rien offenser de respectable.

Ce qu'il y avait de plus difficile ici, au point d'en désespérer quelquefois, c'était de présenter ces lettres très-vives, telles et aussi vives qu'elles le sont, et en même temps telles que leur expression française ne passât pas certaines bornes, et qu'elles parussent tolérables aux lecteurs et même à beaucoup de lectrices : il serait dommage que je n'eusse pas réussi a cela : car rien ne m'a donné autant de peine. J'ai tempéré, sans la détruire, la vivacité de certaines images, et jamais peut-être la poésie n'a fait tant d'efforts pour

prouver qu'elle peut tout dire. D'un autre côté, quand, dans l'ordre des sentimens d'Héloïse, j'ai cru trouver quelque chose qui pouvait les exprimer encore mieux, je l'ai adopté sans hésitation. Mais en total, hors le texte et les traductions littérales, où d'étranges longueurs obscurcissent une admirable éloquence, *jamais les lettres d'Héloïse n'avaient été rendues avec autant de fidélité* et de scrupule. Je n'ai ôté que ce qui rebuterait. Mais tout ce qu'elle a écrit de plus hardi comme de plus intéressant est ici. Souvent, pour m'excuser, j'ai dû citer au bas des pages, les propres paroles d'Héloïse. C'est donc elle qui a tort, s'il y en a un, et c'est moi qui ai presque toujours cherché à le diminuer.

Et à cette occasion j'ai eu à rendre grâce à la *richesse* de la langue française. Ce mot pourra étonner les écrivains qui parlent sans cesse de sa pauvreté, quelquefois pour faire excuser la leur. Il y a deux choses dans une langue : les mots, et je ne vois pas que nous en manquions jamais; seulement nous en faisons un choix plus juste et plus sévère; mais il y a aussi dans une langue les expressions, les tournures qui lui appartiennent. C'est là la véritable langue d'une nation ; c'est ce qui en caractérise le génie, et c'est en cela aussi que triomphe la nôtre. Comment en serait-il autrement, puisque, évidemment, le peuple le plus sociable doit avoir la langue la plus riche. Ce sont les étrangers qui, comme je le leur ai entendu répéter cent fois, s'étonnent de l'incroyable quantité de tournures que nous avons dans notre langue, et se chargent de dire qu'elle offre, plus qu'aucune autre, le moyen de tout exprimer avec une finesse, une grâce, une souplesse singulières. C'est que, dans toute langue, ce qu'il y a de plus important, ce ne sont pas les sons, et que la véritable langue d'une nation c'est son esprit. Pendant que les étrangers, en nous refusant tant d'autres choses, veulent bien nous accorder cet éloge, c'est nous qui nous chargeons de nous dire des injures. Pour moi j'ai trouvé dans notre langue de grandes ressources pour adoucir les crudités de la langue latine; j'ai profité pour cela des facilités

que m'ont donné tant d'écrivains remarquables, tant d'esprits ingénieux, tant de sociétés polies et délicates par qui notre langue a passé et s'est épurée, surtout dans ce Paris si justement appelé *le salon de l'Europe.*

On trouvera donc ici, et pour la première fois en poésie, les deux lettres, les deux véritables lettres d'Héloïse. Quelque soin extrême que j'aie pris pour les bien rendre et quelquefois pour les embellir, mon intérêt poétique s'évanouit devant l'intérêt historique; car ce dont il s'agit surtout, c'est de la gloire d'Héloïse; c'est un peu de celle de notre vieille patrie que, dans un siècle barbare, elle honora par un rare talent, et par une œuvre que deux grands poètes modernes n'ont pu égaler, sans doute parce qu'ils s'en sont trop écartés. Il m'importe de prouver, par son ouvrage même, que jamais peut-être aucune femme ne fut à la fois si passionnée et si généreuse. Un tel dévouement peut tout faire pardonner à l'épouse d'Abailard, et, par suite, à son interprète.

Mais, quoique, par toutes ces raisons, les deux lettres d'Héloïse soient ce qui m'a le plus occupé et inquiété dans cet ouvrage, on verra sans peine que, malgré leur importance, elles n'en forment qu'une assez petite partie. J'avais à raconter tout ce qui, dans sa vie et dans celle de son amant, précéda et suivit l'époque où elle les écrivit; j'avais à peindre un grand nombre de tableaux de toutes les nuances; j'aurais désespéré d'y réussir sans la flexibilité de tons, sans la variété de styles, y compris le style familier, que me permettait le nouveau genre de l'Odéide, et dont ce privilége est peut-être le plus grand avantage. Mon desir de retracer les traits les plus caractéristiques de cette histoire a été quelquefois jusqu'au scrupule. Par exemple, Héloïse rappelle à Abailard qu'il faisait des chansons que l'on chantait beaucoup, et qu'il chantait très bien lui-même, et elle ajoute que ce fut un de ses moyens de séduction auprès d'elle. D'après cela, j'ai dû donner ici des chansons d'Abailard. Pour me rapprocher autant que possible de la couleur locale, j'ai

emprunté et rajeuni de Charles d'Orléans, Desportes et Bertaud, quatre ou cinq romances. Je n'y ai pas évité un peu de recherche et de singularité; bien sûr que les vraies chansons d'Abailard en avaient encore davantage, et d'autant plus qu'on lui a quelquefois, quoique à tort, attribué le *Roman de la Rose*, ouvrage d'un goût si recherché et aujourd'hui si fatigant. Je n'ai pas voulu porter la vérité historique jusque-là; et même, après avoir rajeuni quelques vieilleries parfois assez agréables, mais un peu bizarres, j'ai cru pouvoir supposer qu'Abailard avait eu quelquefois un peu plus de goût, et j'ai tâché de lui donner deux ou trois romances plus naturelles et plus modernes.

Dans cette histoire d'amans et d'amours, une passion excessive, et excessivement malheureuse, étant le sujet même, je crois devoir encore insister et bien prévenir sur cela, me flattant qu'on ne s'étonnera pas de trouver ici des détails analogues au sujet et des peintures assez vives, quoique bien adoucies, comme je l'ai dit. Quand on craint trop ces détails, il ne faut pas lire les aventures d'Héloïse et d'Abailard, et ces noms ne trompent personne. J'espère qu'on ne sera pas plus rigoureux pour moi qu'on ne l'a été en Angleterre pour Pope, et particulièrement en France pour Colardeau, qui, loin d'être blâmé de son *Épître d'Héloïse*, en reçut sa plus grande illustration, même académique. Pour moi, je ne demande pour mon ouvrage, écrit il y a beaucoup d'années, que l'indulgence, la tolérance des gens sévères, et je serais désolé d'être obligé de m'en passer. Il y a tant de motifs qui excusent Héloïse, qu'ils m'excusent moi-même de l'avoir peinte à-peu-près telle qu'elle était, passionnée, trop passionnée sans doute, disant des choses très extraordinaires... comme sa position; mais fidèle au malheur, et, malgré ses regrets, à ses vœux et à sa religion. Quant à Abailard, les personnes justes verront bien que ce que son aventure a de plus scabreux a été voilé par moi sous la plaisanterie. En effet, dans ce sujet, l'intérêt passe tout à côté du ridicule. J'ai tâché d'échapper à ce danger, et j'y ai échappé en effet

si, dans ma docilité à tous les sentimens vrais, je me suis laissé aller un moment à l'impression qu'inspire l'espèce du malheur d'Abailard; et si, après en avoir souri malgré moi, j'ai, par un sentiment plus vrai encore, fini par intéresser à sa catastrophe et à son caractère, par ennoblir ou réhabiliter en quelque sorte cet infortuné, et par appeler sur les dernières scènes de sa vie ce que j'ai senti tout le premier : le regret le plus touchant et l'émotion la plus vive.

Et qu'on daigne le remarquer : si j'ai atteint à ce but, ce n'est point en flattant Abailard, en cachant ses défauts, en exagérant ses vertus; rien ne serait plus contraire, selon moi, à ce genre de l'Odéïde qui, comme il a droit de prendre tous les tons, doit dire toutes les vérités. Je dis plus : ce n'est que de vérité qu'il peut vivre. Sans doute, il peut idéaliser jusqu'à un certain point quelques faits, quelques personnages; car il n'y a pas de poésie sans cela; mais les portraits, même embellis, doivent avant tout être ressemblans. C'est ainsi que dans l'odéide, tirée des romances espagnoles du *Cid*, je n'ai pas dissimulé la fierté trop grande et l'indiscipline souvent excessive de ce héros. Par le même motif, je n'ai point ici trop caché le génie ergoteur qui n'abandonna jamais Abailard, ni même la froideur qu'il montra long-temps à Héloïse. Peindre l'homme sans défauts, ce n'est plus peindre l'homme. De tels ouvrages sentent le mannequin; et l'on se détourne bientôt avec dégoût d'un tableau sans réalité.

Héloïse était fort belle, et tous les témoignages contemporains l'attestent. Ce qu'il y a de singulier, c'est que c'est celui d'Abailard qui est le plus modéré. Il dit : *quæ cùm per faciem non esset infima, per abundantiam litterarum esset suprema.* « Si elle n'était pas au dernier rang pour la beauté, elle était au premier pour le savoir. » Cela veut dire seulement qu'elle était encore plus savante que belle, mais nullement quelle ne fût pas belle; et les transports qu'elle inspira si long-temps, à lui qui avait résisté jusques-là à toutes les séductions, prouvent du reste qu'il l'avait trouvée telle. Mais

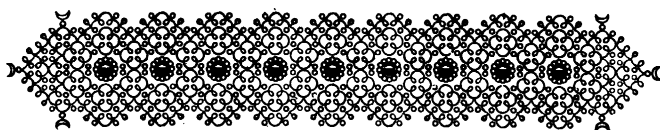
il parle ainsi d'Héloïse dans une lettre où en racontant ses malheurs, il montre les sentimens de la plus haute piété. D'ailleurs en parlant de la femme dont il avait été l'amant et dont il était devenu l'époux, il devait naturellement en louer les agrémens avec réserve; comme tous les jours encore on entend l'amant et surtout le mari d'une très jolie femme dire : elle est assez bien. Au reste Héloïse n'aurait pas été jolie qu'elle ne serait pas moins admirable, moins touchante, moins sublime quelquefois, et moins digne d'un éternel intérêt. Mais elle était très bien, et il me tombe encore sous les yeux un témoignage d'un très ancien auteur qui dit qu'Héloïse était d'un esprit et d'une beauté remarquables : *præstanti ingenio formâ que.*

A cette époque révolutionnaire qui a tout remué, même les cendres des morts, celles d'Héloïse et d'Abailard furent enlevées du *Paraclet*, où elles reposaient depuis huit siècles; et l'on a vu long-temps leur tombeau à Paris, au Musée dit des *Petits-Augustins*. Depuis, il a été transféré au cimetière du *Père-La-Chaise*, dernier séjour de tant d'illustrations qui, il faut l'espérer, ne seront jamais troublées. Lors d'un de ces transfèremens, un homme de ma connaissance eut l'étrange caprice de voir les ossemens d'Héloïse et d'Abailard. Je ne conçois pas trop ces sortes de curiosités qui me semblent de vraies profanations, et assurément la plus triste de toutes. Pour moi, Dieu me garde de regarder jamais ce qu'est devenu le génie ou la beauté! Quoiqu'il en soit, ce curieux m'a assuré qu'Héloïse était grande. Il paraît qu'Abailard était proportionnellement d'une taille moins élevée, mais il était extrêmement beau; et il fallait que cela fût bien reconnu, puisque dans sa grande lettre et dans sa grande piété il le dit formellement: *et juventutis et formæ gratiâ præeminebam.*

Il est assez fâcheux, du moins dans nos idées, qu'Abailard fût chanoine. Mais Pétrarque l'était aussi, et cela n'a jamais rendu ni ses amours, ni ses poésies ridicules. Dans ces temps-là les faiblesses des *clercs*, plus communes appa-

remment, trouvaient plus d'indulgence que dans celui-ci. De son côté, Laure fut sans doute bien plus sage qu'Héloïse, et sans doute aussi ce ne fut pas la faute de Pétrarque, à moins qu'il ne l'ait ennuyée de trop de sonnets, et, j'en demande pardon aux Italiens, de trop de sonnets affectés. Mais Laure, en poésie comme en amour, est bien effacée par Héloïse, si vivante, si passionnée, et en même temps si dévouée. Poésie à part, il y a peu de caractères de femme aussi intéressans que celui d'Héloïse, faible sans doute, mais aimant Abailard pour lui-même au point de vouloir lui sacrifier sa propre renommée; n'aimant encore que lui après le désastre qui le perdit; prononçant immédiatement des vœux religieux, et non pas comme une pensionnaire qui ne sait ce qu'elle prononce; enfin, conservant jusqu'à la fin une tendresse inaltérable pour son époux anéanti. A ce prix, on lui pardonne ses faiblesses; on aime en elle une des plus touchantes victimes de l'amour; et cette brillante Héloïse, dans son malheur, et même dans ses regrets, inspire un intérêt dont n'approchera jamais la statue inanimée qui s'appelait Laure.

Comme Laure et Pétrarque, et plus encore peut-être, Héloïse et Abailard sont à jamais consacrés dans la mémoire des hommes; et, chose singulière, tandis que les grandeurs et les puissances de leur époque barbare sont à-peu-près oubliées ou dédaignées, deux amans, deux simples amans planent sur toutes ces dignités évanouies, et sont les célébrités de leur âge, et en quelque sorte les princes de leur siècle. C'est que l'amour, l'amitié, et quelques autres sentimens sont, au fond, la première, la véritable, l'immortelle histoire du genre humain; et qu'après avoir parlé des révolutions, des conquêtes, et de ceux qui les font, on revient toujours à la maison, à la famille, à l'amour.



HÉLOÏSE.



I.

« Ma nièce, ma chère Héloïse,
Tu n'as vu que dix-sept printemps;
Et déja ta science acquise
A devancé le vol du temps.
Ce n'est pas tout d'être jolie;
Étudiant soir et matin,
Une fille n'est accomplie
Qu'avec le grec et le latin.

De ton savoir Paris s'étonne.
Mais pour augmenter tes honneurs,
Ma chère, il faut que je te donne
Le premier de nos professeurs.
Il est bien né [1], parle à merveille,
Avec tant d'esprit et tant d'art,
Qu'on pensait au miel de l'abeille
En le surnommant Abailard.

Profond dans la métaphysique,
Chef éloquent des *nominaux* [2],

[1] Abailard était né en 1079, au château de Palais, près Nantes, d'un père et d'une mère nobles qui, tous deux, se mirent en religion.

[2] A cette époque, et long-temps encore après, les écoles de France

Son adroite dialectique
A su confondre les *réaux*.
Il montre la philosophie;
Et souvent, dans son cours parfait,
Il parle de théologie:
C'est la même chose, en effet.

Le fameux Champeaux [1] fut son maître,
Mais fut bientôt son écolier.
Alors, forcé de disparaître,
Abailard ailleurs sut briller.
Quand à Melun il dut se rendre
Pour montrer son art peu commun,
Pour Paris Melun put se prendre;
Paris se prenait pour Melun.

étaient partagées en deux sectes, les *nominaux* et les *réaux*. Les *nominaux* prétendaient que les modifications de l'ame n'étaient pas distinguées de l'ame même, et qu'elles ne différaient *que par le nom*; que la pensée, était l'ame pensante, l'amour l'ame aimante, etc., etc. Les *réaux* soutenaient, au contraire, que les modifications de l'ame étaient *réellement* distinguées de l'ame même, qu'elles formaient autant de petits individus qu'ils appelaient *entités*, dont l'ame composait sa cour et qu'elle employait comme ses vassaux pour agir. A vue d'œil, j'aurais été, je crois, *nominal* comme Abailard. Mais après bien du temps on s'est aperçu qu'il y avait des manières plus utiles et plus agréables d'occuper l'esprit humain.

[1] Champeaux, chanoine et archidiacre de Paris, était, avant Abailard le plus grand dialecticien de son temps. Abailard, contrarié par lui, se retira à Melun, puis à Corbeil. Il eut, dans chacune de ces villes, plus de trois mille écoliers. Il ne revint à Paris que lorsque Champeaux, nommé évêque de Châlons, se fut éloigné. Fulbert, l'oncle d'Héloïse, hérita de Champeaux sa place d'archidiacre, et Abailard eut son canonicat et sa chaire.

Maintenant, avec confiance
Dans Paris se faisant revoir,
Il est le roi de l'éloquence
Et le grand maître du savoir.
Loin de nos murs on ne peut croire
Quel peuple suit ce professeur :
L'espace manque à l'auditoire,
Et jamais l'art à l'orateur.

Or avant que son cours commence,
Partons, et soyons empressés.
En partant trois heures d'avance
Nous serons peut-être placés. »
Héloïse avait moins de zèle;
Mais elle n'a pas hésité.
Fulbert ravi part avec elle,
Et revient bien plus enchanté.

« Quel profond trésor de science!
Quel entretien docte et disert!
Quelle inépuisable éloquence! »
Voilà ce que disait Fulbert.
« Quel beau port! quelle grace exquise!
Quels traits nobles et délicats! »
C'est ce que pensait Héloïse,
Et ce qu'elle ne disait pas.



II.

« Vous dont au loin on vante les talens,
Docte Abailard, c'est bien à plus d'un titre
Qu'auprès de moi, Paris, presque à trente ans,
Vous voit siéger en son premier chapitre.

Encor laïc, mais par-tout honoré,
Parmi les clercs déja tout vous appelle,
Et je vous vois, de la mitre paré,
L'heureux pasteur d'une église fidèle.

En attendant, apprenez mon espoir,
Vous qui prêchez le savoir, la sagesse :
Ne pourriez vous, venant souvent me voir,
Par vos leçons former ma jeune nièce?

— Seigneur Fulbert, vous n'y pensez pas bien.
Je vous honore et voudrais vous complaire ;
Mais offrez moi quelque meilleur moyen :
De celui-ci, moi, je ne puis rien faire.

A mon savoir retenant tous mes droits,
Et pleins d'un feu que rien ne leur enlève,
Mille écoliers m'écoutent à-la-fois ;
J'ai peu de temps pour une seule élève. »

Près d'Héloïse, alors, à la maison,
Fulbert revint, abjurant son idée.

Sa nièce fut piquée avec raison,
Et se disait: « S'il m'avait regardée! »



III.

« Que je fus insensé! Dieu, quel fut mon délire,
Alors que de Fulbert je rejettai le vœu!
Je ne connaissais pas sa nièce que j'admire,
Et qui dans moi déja fait naître un tendre feu.

Moi qui de la beauté bravai toujours les charmes,
Moi, dont même les clercs admiraient la vertu,
Aurais-je cru jamais sitôt rendre les armes!
Je suis vaincu déja sans avoir combattu.

Je la connais trop tard. Héloïse est charmante.
Le ciel semble sourire, alors qu'elle sourit.
Elle aura mes leçons. On dit qu'elle est savante,
Éloquente, admirable: elle est belle, il suffit.

Fulbert aime l'argent presque autant que sa nièce.
Allons voir ce vieillard d'avarice accusé.
Réparons ma folie en employant l'adresse,
Et tachons d'obtenir ce que j'ai refusé. »



IV.

« Seigneur Fulbert, de ma tristesse
Daignez soulager les ennuis.

Car la demeure où je professe
Est trop loin de celle où je suis.
Si vous le voulez, cher confrère,
Je puis cesser d'être affligé.
Prenez-moi pour pensionnaire
Et vous m'aurez pour obligé.

Riche par la faveur publique
Dont je fus toujours escorté,
Je vous offre un prix magnifique
D'une telle hospitalité.
—Ce n'est pas que je le refuse;
Mais, à vous parler franchement,
Fulbert, qui tout bas vous accuse,
Veut encore un autre paiement.

Reçu par vous avec rudesse,
A mon tour j'impose la loi;
Donnez des leçons à ma nièce,
Si vous voulez loger chez moi.
—Quoi, seigneur!—Point de résistance,
Ou bien point de consentement.
—Je me fais cette violence,
Puisqu'il le faut absolument.

—Vous y consentez! ciel!... Ma nièce,
Venez donc! je me sens charmer:
Modèle en savoir, en sagesse,
Abailard veut bien vous former.
Sur ma nièce, en qui l'esprit brille,
Vous avez tout pouvoir, seigneur,

... Allons, marchez, petite fille,
Et suivez vôtre instituteur. »



V.

« Quel changement! Dieu! l'aurais-je pu croire!
Qu'un jour, ô ciel! est différent d'un jour!
De tous mes plans j'ai perdu la mémoire;
Je ne voyais que l'église et la gloire;
Je ne vois plus qu'Héloïse et l'amour.

Où sont-ils donc ces sentimens austères
Qui me faisaient dédaigner la beauté?
Je suis à peine aux travaux nécessaires.
Mes soins pieux, mes études sévères
Ne sont plus rien pour mon cœur enchanté.

Je ne lis plus: je rêve, je desire.
Chercher à plaire est désormais mon art,
Et, tout entier au bonheur où j'aspire,
Loin des auteurs, j'étudie et j'admire
Un mot, un geste, un penser, un regard.

O toi sur qui tout mon espoir se fonde,
A ton aspect mon cœur a succombé.
Mes yeux dormaient dans une nuit profonde,
Un voile épais me dérobait le monde;
Mais je t'ai vue, et le voile est tombé.

O tout mon bien! ô toute mon envie!
Si tu lisais dans mon cœur enflammé!
Toute autre image à mon ame est ravie:
Oui, désormais, aimer, voilà ma vie;
Ma mort serait de n'être pas aimé. »



VI.

« Tienne soi d'aimer qui pourra!
Moi je ne m'en saurais tenir.
J'ignore ce qu'en adviendra;
Tienne soi d'aimer qui pourra!
Qui la voit et qui la verra
Lui doit dabord appartenir.
Tienne soi d'aimer qui pourra!
Moi je ne m'en saurais tenir.

Des rigueurs que l'on m'inspira,
Ah! que je me sens revenir!
J'ignore ce qui restera
Des rigueurs que l'on m'inspira.
Mon directeur me grondera;
Mais que puisse Amour me bénir!
Tienne soi d'aimer qui pourra!
Moi, je ne m'en saurais tenir [1]. »

[1] Tiré en partie de Charles d'Orléans, père de Louis XII, et qui, par parenthèse, en esprit, en grace, est si supérieur aux grossièretés de Villon, et, d'ailleurs antérieur à lui, est le père beaucoup plus digne de la poésie française.



VII.

« Heureux qui voit la charmante Héloïse,
Son port si noble et ses traits gracieux!
Qui peut la voir lui soumet sa franchise;
S'il peut l'entendre, il la voit encor mieux.

Elle est si bien, la touchante Héloïse,
Que le plus grand s'émeut à son aspect.
Elle soumet la plus fière franchise,
Et donnerait de l'amour au respect.

Mais l'air décent de la noble Héloïse,
Nous imposant, nous charmant tour-à-tour,
Sans nul espoir soumet notre franchise,
Et donnerait du respect à l'amour. »



VIII.

« C'est Héloïse
Qui sait charmer;
C'est Héloïse
Qu'il faut aimer.
Dès qu'Héloïse
S'offre à nos yeux,
Vers Héloïse
Vont tous les vœux.

Comme Héloïse
Parle et sourit!
Non : d'Héloïse
Nul n'a l'esprit.
Près d'Héloïse
Ah! quel bonheur,
Si d'Héloïse
J'avais le cœur!

Mais Héloïse
Brave nos vœux.
Voir Héloïse
Est trop heureux.
Près d'Héloïse,
Vite à genoux!
Sainte Héloïse,
Exaucez-nous. »



IX.

« Que ma fortune est singulière!
Ici j'ai deux emplois que je crains d'oublier.
Je suis tremblant près de mon écolière.
C'est moi qui deviens l'écolier.

Souvent, quoi qu'elle me réponde,
Devant son oncle il faut la gronder sans raison.
Souvent aussi, quand ma bouche la gronde,
Mes yeux lui demandent pardon.

J'ai peu de droits à la reprendre.
Celle que je chéris sait presque tout, hélas!
Qu'il plaise à Dieu que je lui puisse apprendre
Le seul point qu'elle ne sait pas! »

X.

« J'ai tort. Malgré tant d'appas
Dont mon ame est enivrée,
Je ne méconnaîtrai pas
L'hospitalité sacrée.

A l'espoir qui me sourit,
Ah! dérobons ma faiblesse.
Si Fulbert est sans esprit,
Suis-je sans délicatesse!

Abailard, l'honneur te sert,
Bien que l'amour te dévore.
Prenons congé de Fulbert
Quand il en est temps encore.

Lorsque je parle tout bas,
On rougit, le sein palpite.
Non, non, je ne déplais pas.
Cherchons Fulbert bien plus vite. »



XI.

« Ciel ! que me dites-vous, ô mon cher Abailard !
Quoi ! vous voulez quitter ma maison et ma nièce !
Pour vos avis ma nièce aura manqué d'égard ;
Elle doit redouter ma fureur vengeresse.

—Seigneur Fulbert, pourquoi ces pensers rigoureux?
J'admire les progrès de l'aimable Héloïse ;
Mais je ne puis, distrait par des travaux nombreux,
De son instruction terminer l'entreprise.

—Vous voulez me calmer ; mais, je l'ai vu souvent :
Votre génie en vain se fatigue à l'instruire.
Croyez bien qu'il n'est pas, mon cher, de châtiment
Où je ne la soumette afin de la réduire.

—Vous vous trompez ; calmez votre sévérité.
—Non, ma nièce à jamais me paiera cette offense.
Vous me connaissez mal ; quand je suis irrité,
Je ne sais où pourrait s'arrêter ma vengeance.

—Vous m'effrayez, seigneur.—Oui, mon cœur ulcéré
Va de votre départ lui reprocher l'outrage.
—Puisqu'il en est ainsi, seigneur, je resterai ;
Mais me laisser partir eût été bien plus sage. »

XII.

« Mon Dieu, mon Dieu, que j'aime ma déesse,
Et les vertus qui l'élèvent aux cieux!
Mon Dieu, mon Dieu, fais grace à ma tendresse,
Et permets-moi d'adorer ses beaux yeux!

Mon Dieu, mon Dieu, que j'aime la sagesse
De ses propos diserts et merveilleux!
Mais, puisqu'il faut que je te le confesse,
J'aime encor plus son regard gracieux.

Admirateur de sa douce éloquence,
Oh! combien j'aime à l'ouïr deviser,
A lui baiser la main, sans quelle y pense,
Et quand sur-tout elle vient d'y penser!

Arbitre saint de la vie éternelle,
Tu vois ma dame: hélas! pardonne-moi,
Quand ma raison te respecte plus qu'elle,
Si mon amour l'aime un peu plus que toi.

Regarde-la pour me faire indulgence,
Pour excuser ce qu'elle fait sentir.
Pour le pardon tu fis la pénitence,
Et tant d'attraits sont faits pour le plaisir [1]. »

[1] Tiré en partie de l'abbé Desportes. Cette pièce, et quelques autres, offrent des rapprochemens communs alors, et reçus, et qui peignent ces siècles-là.



XIII.

« Je veux me rendre ermite, et faire pénitence.
De mes desirs d'amour je voudrais me punir,
Et me punir sur-tout de la folle espérance
De les voir enfin réussir.

Par moi, je le sens bien, l'Église est mal servie.
Je crois à l'Évangile et j'en profite mal;
C'est la foi des damnés. Mais de ma douce amie
Dieu lui-même à peine est rival.

J'éprouve assez d'amour pour mériter la haire;
Mais je n'éprouve pas assez de repentir.
Comment te regarder, t'entendre, et de te plaire
Ne pas conserver le desir!

O toi, tout mon bonheur, toute mon espérance,
A mon fidèle amour n'accorderas-tu rien?
Oh! qu'il me serait doux de faire pénitence
D'un péché qui serait le tien!

Oui, nous prendrons le voile, et nous ceindrons la haire.
Combien de nos péchés nous aurons de regrets!
Mais, toi que j'aime tant, songe qu'il faut les faire,
Et nous les pleurerons après. »

Peut-être lisez-vous ces vers avec surprise?
Mais, soit pressentiment, soit effet du hasard,

Tels étaient les pensers qu'à l'aimable Héloïse
Exprimait gaiement Abailard.

Il advient que des maux et même des obstacles
Une secrète voix nous dit l'événement.
Le jeune homme parfois rend de jeunes oracles
Mais il s'écoute rarement.



XIV.

« Bonheur que je n'osais attendre
Et qui viens encor m'étonner,
Doux baiser que j'osai surprendre
Et qu'on veut bien me pardonner,
Si j'ai commencé par te prendre,
On a fini par te donner.

Moment dont la douceur m'enchante!
Nenni charmant, tendre embarras!
De ma divinité tremblante
Aveu muet et plein d'appas!
La bouche est bien plus éloquente
Alors qu'elle ne parle pas. »



XV.

« La Grèce vantait son Hélène
Qui mit la guerre entre cent rois;

Le Nil célébrait cette reine
De qui César subit les lois:
Toutes deux et toute autre Belle,
Malgré leurs ravissans appas,
Étaient bien loin d'égaler celle,
Celle que je ne nomme pas.

Plus on la voit, plus elle enchante.
Si son esprit est ravissant,
Sa voix est la plus séduisante,
Son regard est le plus touchant.
Son port, des graces le modèle...
Mais dire ici tous ses appas,
Ce serait presque nommer celle,
Celle que je ne nomme pas.

Elle paraît me voir sans peine;
Elle m'écoute sans rigueur;
Et même à l'amour qui m'entraîne
Donne quelque douce faveur.
Ah! comme prix au plus fidèle,
Amour que j'implore tout bas,
Fais qu'en secret j'obtienne celle,
Celle que je ne nomme pas. »



XVI.

« Abailard, il est vrai, je ne puis vous le taire,
Je n'ai pu demeurer insensible à vos vœux;

Et vous auriez déja pu rendre moins sévère
Un cœur plus rigoureux....

Ici je vous l'écris, et n'eusse osé le dire :
L'éclat de votre gloire a servi vos projets.
On est bien près d'aimer celui que l'on admire,
Et je vous admirais.

Si je vous accordais ce que je vous refuse,
Si j'abjurais pour vous une faible rigueur,
Plus d'une femme, ami, trouverait mon excuse
Dans le fond de son cœur.

Toutefois le devoir que votre amante écoute
Condamne vos desirs à rester superflus.
Pour vous, cher Abailard, ah ! j'ai trop fait sans doute;
Je ne ferai pas plus.

Le destin entre nous élève une barrière :
Votre nom vous élève à de saintes grandeurs;
L'hymen vous fermerait à jamais la carrière
Des plus brillans honneurs.

Sachez donc modérer cette chaleur extrême,
Qui pour votre avenir a droit de m'alarmer.
Je vous aime, Abailard; c'est sur-tout pour vous-même
Que je sais vous aimer.

Fermez donc à l'espoir votre ame raffermie;
Serrons de l'amitié les liens les plus doux;
Respectez mon devoir, et plaignez votre amie
Qui ne peut être à vous. »



XVII.

Tel était l'arrêt de la Belle
A son amant :
Le tendre Abailard en appelle,
Mais vainement.
Elle accorde au feu qui le presse
Tendre retour ;
Mais lui refuse avec tendresse
Gage d'amour.

Abailard perdait l'espérance,
Quand un matin,
Devant eux, Fulbert qui s'avance,
Paraît soudain.
De Fulbert la nièce timide,
Avec terreur,
Aux yeux de ce vieillard stupide
Lit la fureur.

« Trop long-temps, sotte que vous êtes,
Je différais ;
Avec Abailard vous ne faites
Aucun progrès.
A genoux ! Vous, point de faiblesse ;
Et sans merci,
Abailard, corrigez ma nièce
Avec ceci. »

Et, pour que son projet s'achève,
De son manteau,
De l'école il tire le glaive
Fait de bouleau.
«Comme un enfant elle est distraite;
Et, dans l'instant,
Je veux que son maître la traite
Comme un enfant.

« Comme un enfant! eh! mais que dis-je!
De tous les temps,
Cette peine, à Paris, s'inflige
Jusqu'à trente ans.
Quand votre négligence appelle
Tout mon courroux,
Allons, allons, mademoiselle,
Soumettez-vous!

— Quelle erreur! Pour mademoiselle
Quel vain effroi!
Cela, seigneur, n'est fait pour elle,
Ni fait pour moi.
— Eh bien! dans ma fureur extrême,
Devant vos yeux,
Je vais ici frapper moi-même,
Et beaucoup mieux. »

Fulbert a dit, et vers sa nièce,
Oncle insensé,
Rempli d'une ardeur vengeresse,
S'est élancé.

Abailard, pour celle qu'il aime
Craignant son bras,
Dit lors : « Je vais frapper moi-même,
Ne frappez pas. »

Trouble nouveau! supplice étrange!
Et cependant
Il faut qu'ici l'amant se change
En un pédant;
D'une fonction si nouvelle
Sans s'étonner,
Il faut qu'il outrage sa Belle
Pour l'épargner.

De l'école il saisit le glaive,
Et, plein d'égard,
Ce que veut Fulbert, il l'achève,
Mais au hasard.
O fonction très singulière
Pour un amant
Qui corrige son écolière
Très doucement!

Fulbert voit bien qu'il la ménage,
Et s'en plaint fort.
Disant : « Elle sera plus sage, »
Abailard sort.
Mais tout bas, comme il se retire,
(O doux espoir!)
La Belle, outrée, a su lui dire :
« Venez ce soir. »



XVIII.

« Elle est à moi, ma charmante maîtresse!
De ses refus j'ai fléchi la rigueur.
Oui, sa tendresse égale ma tendresse;
Contre son cœur elle a pressé mon cœur.
Elle est à moi!

Quelques bienfaits que le sort vous dispense,
De vous, mortels, je n'envierai plus rien.
Allez chercher la grandeur, l'opulence;
Votre trésor sera bien loin du mien :
Elle est à moi!

Gentils oiseaux qui jouez sous l'ombrage,
Vous avez donc deviné mon bonheur!
Vous chantez mieux, vous chantez davantage;
L'air est plus doux, l'œillet a plus d'odeur;
Elle est à moi!

Mais les transports où mon ame se livre
Ne sont-ils pas des transports indiscrets?
Il faut, comblé du bonheur qui m'enivre,
Penser toujours, et ne dire jamais :
Elle est à moi! »



XIX.

« Ami, qui a choisi ma tendresse
Qui ne pouvait pas mieux choisir,
Défions-nous de notre ivresse,
Et dérobons notre plaisir.

Garde de faire reconnaître
Le nœud qui vient de nous lier.
Mon doux ami, mon noble maître,
Sois un moment mon écolier.

Ton regard, de nos tendres flammes
Trahit le secret précieux.
Sois plus prudent; nous autres femmes,
Nous savons regarder bien mieux.

Quand notre amour est notre vie,
Évitons l'œil observateur.
Il faut bien pardonner l'envie
A qui pressent notre bonheur. »



XX.

« Déja des murmures ingrats!
Abailard, quels pensers ta folle erreur écoute!

Tu dis que je ne t'aime pas;
C'est t'aimer trop que je redoute,

De nos entretiens précédens
Sais-tu pourquoi mon cœur regrette la réserve?
Quand je te dis : « Soyons prudens, »
C'est mon trésor que je conserve.

Moi! je ne t'aime pas! ton cœur
M'ose, en son injustice, adresser cette offense!
Abailard, connais le malheur,
Et tu connaîtras ma vengeance. »



XXI.

« O mon élève, ô ma maîtresse,
Qui sur moi dois toujours régner!
Quels progrès! en fait de tendresse,
Je ne peux plus rien t'enseigner.

O précieuse solitude,
Où deux cœurs n'ont plus qu'un séjour;
Où notre amour est notre étude,
Où notre vie est notre amour;

Où, lorsque nous ouvrons un livre
Que la raison vient animer,
Nous oublions l'art de bien vivre
Pour l'art meilleur de bien aimer;

Où, dans nos classes amusantes,
Des points doucement discutés
Rendent les leçons séduisantes
Et les exemples répétés;

Où Sénèque, Aristote, Homère,
Le grec et l'hébreu sont moins lus;
Où ce n'est pas de la grammaire
Que nous nous occupons le plus;

Où, les devoirs que l'on exige
Se garderaient bien de blesser;
Où lorsque le maître corrige
Il se surprend à caresser!

Où, des plus graves connaissances,
D'autres soins ne sont pas bannis;
Où les baisers et les sentences
S'étonnent d'être réunis[1]!

[1] Si l'on trouve cette romance un peu vive, on sera de mon avis. Mais on peut remarquer qu'elle l'est beaucoup moins que les paroles textuelles d'Abailard, paroles d'autant plus remarquables qu'elles sont écrites par lui dans une lettre où il raconte son malheur célèbre, qu'on retrouvera ici un peu plus tard. Que devaient donc être ses lettres avant sa disgrace! Voici le passage original : *Quid plura! primùm domo unâ conjungimur, mox animo. Sub occasione disciplinæ amori penitùs vacabamus, et secretos recessus quos amor optabat, studium lectionis offerebat. Apertis itaque libris, plura de amore quàm de lectione verba se ingerebant, plura erant oscula quàm sententiæ; sæpius ad sinus quàm ad libros reducebantur manus... Quòque minùs suspicionis haberemus, verbera quandoque dabat amor, non furor, gratia, non ira; quæ omnium unguentorum suavitatem transcenderent.*

O Dieu! dont le pouvoir nous ôte,
Nous donne à son gré le desir,
Pouvez-vous trouver une faute
Où vous laissez tant de plaisir!



XXII.

Qui n'a point éprouvé cette fièvre d'amour
Dont deux amans épris font leur plus douce gloire!
Qui ne la subit pas doit la subir un jour.
Qui ne la subit plus en chérit la mémoire.

Héloïse! Abailard! tels étaient vos amours;
Tel fut votre âge d'or pour votre ame ravie;
Car vous n'en aviez qu'une; et, plus épris toujours,
De ses biens les plus doux vous enchantiez la vie.

Un jour, à la clarté du ciel le plus serein,
Ils erraient sur ces bords couronnés de verdure,
Où la Seine limpide, en son cours incertain,
Souriait, et sourit encore à la nature.

« O l'attrait de mon cœur, le charme de mes yeux,
Quand la terre, le ciel, quand tout nous favorise,
Heureux par notre amour, nous sommes trop heureux,
Et moi sur-tout, l'ami de la tendre Héloïse. »

Par des discours pareils, Héloïse aisément
Du bonheur amoureux eût secondé l'apôtre;

Mais elle regarda le ciel et son amant,
Et remercia l'un des sentimens de l'autre.

De leurs cœurs attendris, troublant la volupté,
Le ciel, en ce moment, se couvrit d'un nuage.
Il fallut fuir bientôt leur asile enchanté.
Héloïse disait : « N'est-ce pas un présage? »



XXIII.

« Ma nièce est charmante,
O mes chers amis!
C'est la plus savante
Qui soit à Paris.
Comme elle est instruite,
Et dans plus d'un art!
Comme elle profite
Avec Abailard!

La métaphysique,
Le grec et l'hébreu,
La *mathématique,*
Sont pour elle un jeu.
Toujours de plus belle
J'admire à l'écart
Ce que fait pour elle
Mon cher Abailard.

—Oui : c'est un digne homme,
Oui, mon cher Fulbert;

Et chacun sait comme
Abailard la sert.
Loin d'être guidée
Par un ignorant,
On n'a pas d'idée
De ce qu'elle apprend. »

De cette parole
Chacun souriait;
Mais elle désole
Fulbert inquiet.
De sombres alarmes
Troublent ses esprits.
Oh! combien de larmes
Naîtront d'un souris!



XXIV.

« De ta maison par ton oncle exilé,
Ton Abailard croit l'être de la vie.
De tes douleurs mon cœur est accablé;
Où retrouver la paix qui m'est ravie!

Chère Héloïse, où devait t'entraîner
Ce sentiment que ton regard impose!
Et pourras-tu jamais me pardonner
Tous les chagrins que mon amour te cause?

Cachons nos feux qu'on sut trop pénétrer,
Et que punit un oppresseur barbare.

O mon amie! on peut nous séparer;
Mais ce n'est pas nos cœurs que l'on sépare.

Lorsque du soir naît l'azur ténébreux,
Considérons la lune solitaire.
Peut-être là sont des amans heureux
Que ne désole aucun parent contraire.

Oui: quand luira cet astre calme et doux,
Suivons tous deux sa clarté vive et tendre.
Là, nos regards se donnent rendez-vous,
Et de bien loin nos cœurs pourront s'entendre.»



XXV.

« Abailard, qu'as-tu dit? te pardonner, qui, moi!
Ami, connais mieux ton amante:
J'ai nié ton amour, et je l'ai dû pour toi;
Peu s'en faut que je ne m'en vante.

Sur moi mon oncle en vain osa lever son bras;
J'ai bravé sa colère extrême.
Du ton dont je disais que je ne t'aime pas,
Il eût dû voir combien je t'aime.

Ah! si j'avais osé! comme de mon regard,
J'aurais dit de ma voix charmée:
« J'aime, j'aime à jamais l'éloquent Abailard,
J'ai le bonheur d'en être aimée!

C'est lui qui de *sa chaire*, a montré le chemin
A tout un peuple qu'il entraîne.
J'aime son grand savoir, j'aime son esprit fin,
J'aime de lui jusqu'à ma peine. »

« O mon cher Abailard! jusqu'à mon dernier jour
Compte sur ta fidèle amie.
Dans la science moins encor que dans l'amour,
Ne crains jamais que l'on t'oublie.

J'accepte dans les cieux ton lointain rendez-vous;
Mais dans notre destin j'espère.
Il nous réserve ailleurs des entretiens plus doux.
Nous nous reverrons sur la terre.

En attendant, malgré mon austère prison,
Un plaisir vrai me favorise.
J'entends dans la cité chanter les vers sans nom
Que tu fis pour ton Héloïse.

Encor qu'ils soient charmans et qu'ils soient applaudis,
Ne crains pas que je les avoue.
Mais par le cœur parfois nous nous sentons trahis,
Et je rougis quand on les loue.

Tu me nommes pourtant dans quelque autre chanson,
Mais sans que trop on me soupçonne.
Avec d'autres, ami, j'ai partagé mon nom,
Mon Abailard avec personne.

Je considère peu tes éloges pour moi;
C'est pour toi que je suis ravie.

Car je ne suis plus moi; je ne suis plus qu'en toi;
Ma vie a passé dans ta vie. »



XXVI.

« Félicité passée
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée;
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir[1]!

Quand de celle que j'aime
On va me séparant,
Plus mon heur fut extrême,
Plus mon malheur est grand.
Félicité passée, etc.

Une chaîne cruelle
L'enlève à mon ardeur.
Quand je suis auprès d'elle,
Ce n'est plus que du cœur.
Félicité passée, etc.

Sa douleur est amère,
Des pleurs couvrent ses yeux;
Et c'était sur la terre
Le sourire des cieux.
Félicité passée, etc.

[1] Ces quatre vers sont, comme on sait, de Bertaud.

De quelle juste flamme
J'étais enamouré!
Plus ne verrai ma dame,
Mais du moins je mourrai.

Félicité passée
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée;
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir!»



XXVII.

« Que dirai-je, Abailard? comment expliquerai-je
Deux sentimens qui combattent en moi?
Le plaisir me ravit, et le trouble m'assiége.
Je triomphe d'orgueil, et palpite d'effroi.

Ton amour glorieux promet un tendre gage,
Qui sur ton cœur viendra doubler mes droits.
De mon oncle cruel il me promet la rage;
Mais je vois avant tout l'honneur que je reçois.

Parmi cette frayeur dont mon ame est saisie,
Un doux transport ranime mon regard.
Entre tant de beautés par toi je fus choisie.
Je suis fière à jamais de l'amour d'Abailard.

Cher Abailard, fais grace à ma joie imprudente;
Je languissais; nous étions séparés.
Voilà que plus d'éclat embellit ton amante,
Depuis que par ce nœud nos nœuds sont resserrés.

Cependant songe à toi ; songe à garder ta vie.
Ne t'endors pas, si le pardon t'absout.
Quelques mots échappés alarment ton amie.
Pour se venger, mon oncle est capable de tout.

Il m'aime ; ce sera toi qu'il voudra poursuivre.
Mais avant toi qu'il m'enlève le jour.
C'est à moi de mourir, et c'est à toi de vivre,
Pour l'honneur de l'Église et l'honneur de l'amour.»



XXVIII.

« Mais n'est-ce pas une nonnain
Qui, sur un palefroi docile,
Des champs bretons prend le chemin,
Et vient de Paris la grand'ville ?
Une antique duègne la suit,
Pour elle ayant tout l'air de craindre.
Je ne sais si l'on la poursuit ;
Mais heureux qui pourrait l'atteindre !

De son coursier elle descend.
Plus je la vois, plus j'en augure.
Quel joli pied ! quel air décent !
Et quelle charmante figure !
...Parmi ses attraits délicats,
Cependant je vois un indice...
Elle est nonnain, je ne dis pas ;
Mais je ne la dis pas novice. »

C'était ainsi qu'un voyageur
Remarquait Héloïse heureuse,
Qui, loin de Fulbert oppresseur,
S'échappait en religieuse.
Abailard fut son ravisseur;
Mais il resta pour lui complaire.
En Bretagne, auprès de la sœur,
Elle va s'occuper du frère.

XXIX.

« Abailard, félicite-toi.
Combien ma souffrance m'est chère!
Un fils vient de te naître. Il est beau comme toi;
Il t'aimera comme sa mère. »

XXX.

« Il a passé comme une rose,
L'enfant que Dieu m'avait donné.
Roseau dont un souffle dispose,
Vers la tombe il s'est incliné.

Des anges cet aimable frère
N'a fait qu'apparaître à mes yeux.
Il était trop beau pour la terre.
Il est retourné dans les cieux.

Voltigeant d'une aile légère,
Cher enfant, de tes faibles bras,
Peut-être tu bénis ta mère,
Qui ne peut plus te voir, hélas!

Doux habitant de l'Éthérée,
Ah! du moins pour ta mère en pleurs,
Obtiens la grace desirée,
Et le pardon de ses erreurs.

Cher Abailard, malheureux père,
Que je plains et que je chéris,
Si tu n'étais pas sur la terre
J'aurais bientôt rejoint ton fils. »



XXXI.

D'un bourg voisin de la cité de Nantes,
Où d'Abailard commencèrent les jours,
Chez ses parens dont les mains prévenantes
A son amie offraient tous les secours,
Triste, Héloïse, en un chagrin extrême,
D'un long silence accusait Abailard,
Craignant l'oubli, quand Abailard lui-même
Dans ce séjour s'offrit à son regard.

Surprise, émue, et déja ranimée :
« C'est vous, dit-elle : ô moment enchanteur!
Si je vous vois, si mon ame est charmée,
Combien j'avais besoin d'un tel bonheur!

Je redoutais une infortune horrible;
D'être oubliée, et de perdre ton cœur!»
L'amant répond : « Est-ce que c'est possible?
Tu vas juger quelle fut ton erreur :

Quand mon adresse eut su briser ta chaîne,
Loin de Paris quand tu fus sans frayeur,
Fulbert frémit, et je pourrais à peine
De ce vieillard exprimer la fureur.
Il me voulait immoler sans remise;
Il aspirait à me sacrifier;
Et moi qui suis engagé dans l'Église,
Je sortais presque armé comme un guerrier.

Craignant aussi qu'on ne vînt me surprendre,
Mes écoliers m'escortaient pleins d'ardeur.
Par eux j'eus soin de te faire défendre,
Et d'écarter de toi toute rumeur.
Chacun disait qu'Héloïse, en silence,
Souffrait des torts d'un injuste tuteur;
Et nul ne dit que ta fâcheuse absence
Eût Abailard, ni l'amour pour auteur.

Mais quand un fils, flattant notre espérance,
Vécut un jour pour prendre au ciel l'essor,
Instruit d'un fait qui prouvait mon offense,
Fulbert frémit, plus furieux encor.
Au fond, j'avais trompé sa confiance;
Et ce penser troublait mon souvenir.
Je pris pitié de sa longue souffrance,
Et je sentis qu'il fallait la finir.

Je vins chez lui demander l'hyménée.
A mon discours il se calma d'abord.
Il m'embrassa. Ma parole est donnée;
Un nœud *secret* unira notre sort.
Il l'a promis, et je viens, chère amante,
T'apprendre tout... mais je reste interdit;
L'aurais-je cru? tu parais mécontente! »
Son Héloïse en ces mots répondit :



XXXII.

« Abailard, le projet qui vers moi vous amène
Est juste et généreux; je vous en aime plus.
Mais plus je vous chéris, plus l'amour qui m'enchaîne
S'unit à mon devoir pour fonder mon refus.
Vous avez à Fulbert fait un sanglant outrage.
Ne vous flattez jamais d'effacer son courroux.
Ici contre Fulbert je vous suis un otage;
En me rendant à lui, prenez bien garde à vous.

Oui, croyez-moi : l'amour voit bien pour ce qu'il aime.
Mais parlons de l'honneur, l'intérêt le plus grand.
Vous marier, qui? vous? quel projet! quel blasphème!
Croyez-vous m'honorer en vous déshonorant?
La France, dont l'espoir en vos talens se fie,
En moi, par votre hymen, maudirait son fléau.
Et que diraient l'Église et la Philosophie
De voir fléchir leur gloire et pâlir leur flambeau?

Ami, lisez saint Paul, Sénèque, saint Jérôme,
Cicéron; tous, unis avec saint Augustin,
Vantent le célibat comme l'honneur de l'homme,
Et disent que l'hymen en flétrit le destin.
Vous clerc et vous chanoine, osez-vous condescendre
A ce nœud qu'on tolère et qu'on n'approuve pas!
Vous vous fermez le rang où vous pouviez prétendre,
Les honneurs des abbés et sur-tout des prélats.

Si le clerc brave tout, et si le théosophe
Persiste en ce projet combattu vainement,
Fuyant le nœud d'hymen, qu'au moins le philosophe
Se respecte lui-même en son égarement.
Qu'ont de commun les cris et les soins du ménage
Avec les hauts pensers dont ce bruit le distrait?
Le silence se plaît dans la maison du sage,
Et si l'amour y vient, il n'y vient qu'en secret.

Je naquis ton égale, et dois le reconnaître,
Et par quelques vertus je suis digne de toi;
Je suis digne de toi, si quelqu'un le peut être;
Mais affaiblir ta gloire est indigne de moi.
Du mal que tu te fais moi-même épouvantée,
Je ne puis consentir à tes sermens offerts,
Et garder pour moi seule à jamais détestée
Ce que le Créateur forma pour l'univers.

Tu me diras : « Je noue un secret hyménée,
Et je suis assuré d'un mystère profond.
Fulbert ne voudrait pas nuire à ma destinée.
Fulbert sera discret; son serment en répond. »

—« Fulbert, tous mes parens qui de rage étincèlent,
Révèleront nos nœuds sans t'épargner en rien.
Leur intérêt, le mien, veulent qu'ils les révèlent;
Bien différens de moi qui ne vois que le tien !

Aux raisons de l'esprit dont je viens de t'instruire,
Qu'une raison du cœur joigne le dernier trait :
Pourquoi mettre une chaîne où le bonheur attire!
L'hymen n'est qu'un devoir, l'amour est un bienfait.
Les vulgaires amans, bien loin de mon système,
Invoquent le serment et réclament l'autel.
Mon lien est plus noble; et quand j'ai dit : Je t'aime,
J'ai juré dans tes bras mon serment éternel.

Ce mot a pour jamais béni notre existence;
Ineffaçable droit, nœud confidentiel,
Pouvoir intérieur, magique intelligence,
Mot par qui, sur la terre, on évoque le ciel!
Je t'aime! je ne puis l'oublier sans blasphème.
Auprès d'un nœud si cher, qu'est-ce qu'un froid lien!
N'as-tu pas entendu quand je t'ai dit : Je t'aime?
Est-ce donc que je peux jamais dire aussi bien?

Connais tout mon amour et toute ma pensée :
N'attente pas toi-même à l'éclat de ton nom.
Vers ta seule grandeur Héloïse poussée,
Veut te sacrifier tout, jusqu'à son renom.
O l'époux de mon cœur, ô mon bonheur suprême,
Loin de nous ces liens qui faneraient nos jours!
Et laisse-moi, fidèle à moi comme à toi-même,
Ne te devoir jamais et te donner toujours.

XXXIII.

Par mille efforts divers la touchante Héloïse
D'Abailard imprudent combattait l'entreprise,
Lui prêtant son appui;
Elle était généreuse en se montrant rebelle,
Et, ce qu'elle aurait dû lui demander pour elle,
Le repoussait pour lui.

Mais, Abailard poussé par un mauvais génie,
Fait, de ce juste hymen qu'Héloïse dénie,
Le plus cher de ses vœux.
Il presse noblement son amante chérie,
Et, presque à ses genoux, il lui dit : « Je te prie. »
C'est bien plus que, Je veux.

Émue, et pressentant quelque horrible infortune :
« Allons, a-t-elle dit, notre perte commune
Est fixée en ce jour;
Et c'est notre destin, quand à tes vœux j'accède,
Qu'il faut qu'à notre amour une douleur succède,
Égale à notre amour! [1] »

[1] *Unum ad ultimum restat, ut in perditione duorum minor non succedat dolor quam præcessit amor.*



XXXIV.

Héloïse était bon prophète,
Mais non prophète de bonheur.
Dès qu'à Paris la noce est faite,
La nuit, sans éclat, sans rumeur;
Quand chez Fulbert loge Héloïse;
Quand loge ailleurs l'époux discret;
Fulbert, contre la foi promise,
De l'hymen trahit le secret.

De son époux sentant l'injure,
Héloïse a nié le nœud.
Fulbert, qui contre elle murmure,
En vain réclame son aveu.
Excitant en vain ses alarmes,
Il sent la fureur l'embraser.
Il va jusqu'à frapper ces charmes
Que Dieu créa pour le baiser.

Abailard qui cherche pour elle
Un autre asile, un autre accueil,
L'enlève encore, et la recèle
Au monastère d'Argenteuil.
Du passé gardant souvenance,
Héloïse y vient sans regrets.
Dans l'asile de son enfance,
Sa jeunesse a cherché la paix.

Dans ces lieux, sa naissante gloire
De l'étude apprit les secrets;
Et voilà qu'on pourrait l'y croire
Religieuse, au voile près.
Sous son enseigne sérieuse,
Elle attend un destin meilleur.
Quoi! toujours en Religieuse!
Cela lui portera malheur.

Fulbert, d'une ame forcenée,
Croit, la sachant sous cet habit,
Que, se jouant de l'hyménée,
L'indigne Abailard le trahit.
Des autres parens d'Héloïse
Sa fureur invoque l'appui,
Et cherche comment, sans remise,
Il pourra se venger de lui.

Cependant, loin de cette crainte,
Les deux époux, les deux amans,
Du cloître bravant la contrainte,
Y répétaient leurs doux sermens.
Souvent Abailard fit entendre
L'accent d'un délire amoureux,
Jamais il ne fut aussi tendre,
Et ne crut être plus heureux.



XXXV.

« Dans tous mes sens quelle fièvre palpite!
Mon cœur en vain est pressé sur ton cœur.
Je veux sans cesse, en l'ardeur qui m'agite,
A mon bonheur ajouter du bonheur.

Que disent-ils, que par le bonheur même
L'amour fléchit et se sent désarmer?
Pour moi du moins ils ont tort; plus je t'aime,
Chère Héloïse, et plus je veux t'aimer.

Peut-être un philtre, exerçant son empire,
M'enchaîne à toi; je le crois en effet:
C'est ta beauté, ton esprit, ton sourire,
Qui sont le philtre où mon cœur se complaît.

Viens dans mes bras; et, défiant l'envie,
Aimons sans fin ainsi que sans effroi.
De voluptés enivrons notre vie.
Dieu nous bénit, puisqu'il te donne à moi. »



XXXVI.

Des dames de ce vieux Paris,
Ornant leur esprit, leur mémoire,

Faisaient ensemble leurs *devis*
Dans un boudoir qu'au temps jadis
On appelait un *oratoire*.
Survient un jeune chevalier
Dont l'œil ému, l'air singulier,
Font soupçonner quelque nouvelle :
De la dire il se voit prier;
«Parlez, lui dit-on, quelle est-elle?

—Mesdames, je n'oserai pas,
Je ne pourrai pas vous la dire.
—Mais pourquoi donc cet embarras?
—Mesdames, je n'oserai pas.
—Non, à nos vœux il faut souscrire.
—Je dois, dans ma docilité,
Céder à votre volonté :
Sachez, puisqu'il faut m'y résoudre,
Qu'Abailard si beau, si vanté,
Vient d'être frappé de la foudre.

—Comment! répétez s'il vous plaît?
—Fulbert, ses parens en délire,
Ayant su corrompre un valet,
Près d'Abailard qui sommeillait,
Dans la nuit, ont su s'introduire.
Les scélérats, dans leur fureur,
Ont, par un attentat vengeur,
Tari la source de ses flammes;
Et, s'il survit à son malheur,
Il n'est plus rien pour vous, mesdames.

—Se peut-il! eût-on soupçonné
Ce forfait d'un homme d'église!
Jamais mortel infortuné
Ainsi ne fut assassiné.
Pauvre Abailard! pauvre Héloïse!
A de tels complots qui s'attend!
C'est un attentat révoltant
Dont on frémit, dont on soupire!»
Une des dames pleura tant,
Qu'on ne put s'empêcher de rire [1].



XXXVII.

«Héloïse, le ciel, que je n'écoutais pas,
Justement a dû me poursuivre.
Clément, le ciel m'aurait accordé le trépas;
J'ai le malheur de me survivre.

Tant que ce cœur battra, dans mon exil trop long
Sur cette terre trop cruelle,
Si je suis digne encor de prononcer ce nom
Mon amour vous sera fidèle.

Je voudrais dérober à l'univers, au jour,
Mon affront et mon existence.

[1] Le valet d'Abailard et un autre des assassins furent pris, et punis de *la peine du talion;* et, ce qui étonne encore plus, Fulbert fut seulement dépouillé de ses bénéfices, et ses biens furent confisqués au profit de l'Église.

Un cloître est désormais mon unique séjour,
Et ma vie est la pénitence.

Quand mon père, autrefois, par son zèle emporté,
D'un couvent eut franchi l'enceinte,
Ma mère vertueuse alla de son côté
Se clore en une maison sainte. »



XXXVIII.

« Abailard, mon époux, mon maître,
Près de vous, dans votre douleur,
Votre épouse aurait droit peut-être,
D'offrir son soin consolateur.

Mais pour toujours, votre misère
Épouse un asile sacré.
Vous me parlez de votre mère,
Je vous entends, j'obéirai. »



XXXIX.

Faut-il que je le taise, ou que je vous le dise?
Différant son servage, Abailard soupçonneux
Exige les voeux d'Héloïse,
Avant de prononcer ses vœux.

Héloïse, en secret, sent à quel poiut l'offense
Cette crainte d'un cœur qui reçut son serment;
Mais à si peu de confiance
Répond par plus de dévouement.

Comme elle, d'Abailard excusez cette injure.
Pour concevoir en lui ces torts peu délicats,
Éprouvez la même aventure;
... Ou plutôt ne l'éprouvez pas.

Abailard, juste objet et de gloire et d'envie,
De son brillant destin avait mille témoins.
Il perd tout, et plus que la vie:
On aurait de l'humeur à moins.



XL.

La fête était préparée,
Fête de deuil et de mort:
La victime était parée
Et s'avançait sans effort.
De Paris prêtre suprême,
L'évêque, a voulu lui-même
Attacher le saint bandeau;
Et, conquérant pour l'Église,
Sur la célèbre Héloïse
Tirer l'éternel rideau.

Apportant d'autres pensées
A cet acte solennel,

Que de familles pressées
Accouraient devant l'autel!
Amis des grandes images,
Des heureux de tous les âges
Cherchent, de leurs yeux émus,
La victime malheureuse
Qui s'immole, généreuse,
A son époux qui n'est plus.

Elle vient, elle s'avance,
L'héroïne de vingt ans,
Qui voue au jeûne, au silence,
Son génie et son printemps.
Loi trop sévère de Rome!
Que d'attraits, perdus pour l'homme,
Vont être immolés à Dieu!
Elle semble une immortelle,
Et ne fut jamais si belle
Que dans le jour de l'adieu.

« Quoi! dans de cruelles larmes
Ces doux attraits vont pâlir!
Dieu créa-t-il tous ces charmes
Pour les voir ensevelir!
C'est outrager la nature. »
Ce discours que l'on murmure
Remplit le temple agité,
Et la foule qui l'inonde
Ne veut point laisser au monde
Dérober tant de beauté.

A cette épouse fidèle
Des vieillards même, tout bas,
Disent qu'elle ait pitié d'elle,
Qu'elle ne s'immole pas.
Le prélat, dans sa vieillesse,
Sent aussi, pour la jeunesse,
Sa clémence intervenir;
Et, ne sachant que résoudre,
En secret est près d'absoudre
Celle qu'il venait bénir.

La foule, un moment ravie,
Vit l'épouse d'Abailard
Sur le monde et sur la vie
Jeter un dernier regard.
Du moins alors quelques larmes
Vinrent embellir les charmes
Qui séduisaient les mortels;
Et l'on conçut l'espérance
De ne pas voir sa souffrance
Éternisée aux autels.

Fol espoir! voilà son heure,
Et son cœur se raffermit.
C'est son époux qu'elle pleure,
C'est sur lui qu'elle gémit.
A cette heure déchirante,
D'Abailard la jeune amante,
Sur son sein, pour tout secours,
Cache la dernière lettre

Qui vint encor lui promettre
Qu'il la chérirait toujours.

De ce talisman armée
Elle marche vers l'autel,
Et sur la foule alarmée
Jette un regard solennel.
Irréparable victime,
Il semble, au feu qui l'anime,
Qu'elle va finir ses maux;
Et, ferme dans son épreuve,
Après une antique veuve [1],
Elle dit ces nobles mots :

« Noble époux, ta destinée
A péri par mon erreur.
J'acceptai ton hyménée,
Et j'accepte ton malheur.
J'avais cru qu'à ton épouse
La fortune, moins jalouse,
Pour toi se devait unir.
Trop digne, hélas! de ta haine,
C'est moi qui cause ta peine,
C'est moi qui dois la subir. »

[1] Elle cita ces mots de Cornélie, dans Lucain :

O maxime conjux,
O thalamis indigne meis! hoc juris habebat
In tantum fortuna caput! Cur impia nupsi,
Si miserum factura fui? nunc accipe pœnas,
Sed quas sponte luam.

Pharsale, livre 8.

Cette victime céleste,
Que son sort ne peut toucher,
S'élance à l'autel funeste
Comme au funeste bûcher;
Et, sous le voile suprême,
Se dérobant elle-même,
Dit le serment redouté :
...Aux mortels elle est ravie
Pour tout le temps que la vie
Peut offrir d'éternité.



XLI.

A Saint-Denis le monastère
Abailard s'enferme à son tour.
Il croyait ce coin de la terre
De la vertu le pur séjour.
Mais quel étonnement se glisse
Au cœur d'Abailard abattu,
Quand il retrouve encor le vice
Dans le séjour de la vertu!

Dans leur retraite peu profonde,
Trop d'indulgens Religieux,
En ces jours, ne quittaient le monde
Qu'en menant le monde avec eux.
Pour ceux-ci les devoirs du temple
Étaient l'objet de leurs dédains,

Et l'abbé qui devait l'exemple,
Le donnait des plaisirs mondains.

Abailard ne sut pas se taire.
Je dois contre lui cet aveu :
Il avait moins droit d'être austère,
Après l'avoir été si peu.
Près d'une belle créature
Il trouva conseil et bonheur:
Le voilà seul dans la nature
Avec son génie ergoteur.

Un moine, appelé frère Côme,
Était son frère à Saint-Denis.
Aucuns n'étaient dans le royaume
Plus reposés et mieux nourris.
L'air le plus rond, le moins auguste,
Excusant tous les torts divers;
Voyant peu loin, mais voyant juste,
Et laissant aller l'univers.

Il vit un jour parmi ses frères
Frère Abailard impérieux,
Lançant des reproches sévères
Ou des argumens captieux.
D'abord que seul il put l'atteindre ,
Il le prit à part et lui dit :
« Je vous plains, et je dois vous plaindre :
Mon cher, vous avez de l'esprit.

N'armez pas la haine et l'envie.
Souvent la raison est un tort.

Voyez le calme de ma vie;
Imitez-moi sans nul effort.
Passez-ici des jours tranquilles,
Fuyez les débats dangereux.
Moi, je suis dans les imbéciles;
Mais c'est nous qui sommes heureux. »



XLII.

« Ah! frère Côme, frère Côme!
Que vous m'aviez bien conseillé!
Dix ans se sont passés, et, triste Chrysostôme,
Pour le chagrin amer que de nuits j'ai veillé!
J'eusse dû me calmer dans notre antique asile.
Je veux de ces dix ans parcourir les douleurs;
Et vous, d'un esprit si tranquille,
Compatirez à mes malheurs [1].

Quand, aigri par mon imprudence,
Notre chef et nos compagnons
M'eurent, sur mes talens motivant mon absence,
Prescrit d'aller ailleurs reprendre mes leçons,
Vous savez quel concours d'une foule ravie
Poursuivit dans un bourg mon savoir trop vanté;
Et le sol manquait à la vie,
Le bourg, à l'hospitalité.

[1] Cette lettre est toute historique. Abailard tomba mal; mais il faut bien se rappeler que les désordres dont il se plaint étaient réparés ailleurs par de hautes et saintes vertus.

Vous savez quelle jalousie
Arma contre moi deux docteurs,
Quels complots l'on ourdit, et quelle frénésie
D'un concile, à Soissons, signala les fureurs.
Menacé par le peuple, opprimé par la ruse,
Sans pouvoir me défendre, il me fallut, hélas,
Demander, à genoux, excuse
De ce qu'on ne m'entendait pas !

Rentré dans notre monastère
Je n'y rentrai pas plus prudent.
J'y blâmai, malgré vous, les torts de plus d'un frère,
Qui détesta dans moi mon zèle trop ardent.
Je fis bien pis encore, et mon cœur s'en irrite :
Je soutins, indignant nos frères réunis,
Que Denys l'aréopagite
Ne fut jamais à Saint-Denis.

Pour cette faute inexcusable
De malédiction frappé,
Jeté dans un cachot comme l'est un coupable,
Vous savez de quels fers enfin je m'échappai.
Je voulus de votre ordre abjurer l'esclavage.
Par un abbé nouveau mes vœux furent remplis,
L'abbé Suger, qui, je le gage,
Régira plus que Saint-Denis.

Alors, le comte de Champagne
Me fit, après tant de revers,
Le triste possesseur d'une triste campagne
Qui rappelait l'horreur des antiques déserts.

J'y fonde une chapelle où je prie, étudie;
Et, sentant par ces soins se calmer ma douleur,
Au *Paraclet* je la dédie,
C'est-à-dire au Consolateur.

C'est là que sous un toit de chaume,
Devant un temple de roseaux,
Vinrent de toutes parts et de tout le royaume,
Réclamer mes leçons des élèves nouveaux.
La foule m'entourait, d'un saint zèle saisie;
Ils élevaient des murs où je me complaisais.
Là, comme ailleurs, la jalousie
Poursuivit bientôt le succès.

Des envieux firent renaître
Le bruit de mon premier arrêt.
Deux abbés qu'on dit saints, qu'on fera tels peut-être,
Et Bernard et Norbert servirent leur projet.
Tous, dans mon intérêt, témoignant des alarmes,
De prier Dieu pour moi priaient leurs auditeurs,
Et répandaient d'adroites larmes
Sur le danger de mes erreurs.

Cette ligue enfin fut prospère,
Et d'erreurs je fus soupçonné.
Trahi, calomnié, quoi que j'eusse pu faire,
Le courage fléchit dans mon cœur indigné;
J'étais près de quitter ces terres trop cruelles,
Et d'aller demander, bien loin de mes aïeux,
De la justice aux infidèles
Et de la paix à d'autres cieux.

Tandis qu'on m'attaquait en France,
Soulageant mon cœur en émoi,
Dans l'antique Bretagne où j'avais pris naissance,
Malgré l'absence longue on se souvint de moi;
Et des Religieux, sur cette terre amie,
M'élurent d'une voix, quand je n'y songeais pas,
Chef de la célèbre abbaye
Que fonda jadis saint Gildas.

J'acceptai. Lassé de ma peine,
J'espérais un destin meilleur.
Hélas! ces murs sacrés d'une terre lointaine,
Recélaient plus d'excès avec plus de fureur;
Et quand, croyant y voir des pratiques austères,
De mille abus affreux mes yeux furent témoins,
De la vertu des monastères
J'obtins une preuve de moins.

Il arrivera que l'histoire,
Alors que nous ne serons plus,
De la religion pour illustrer la gloire,
Des jours où nous vivons vantera les vertus.
Souvent j'ai rencontré cette vertu parfaite;
Mais, hélas! j'ai trouvé bien des torts imprévus;
Et ce que je vois m'inquiète
Pour les temps que je n'ai pas vus.

Là, sur une terre barbare,
Au sein d'un langage inconnu,
Je découvris bientôt jusqu'où le vice égare,
Et regrettai les bords d'où j'étais advenu.

Je vis combien mon ame avait été trompée,
Et je me rappelai, dans mon chagrin profond,
Celui que l'effroi d'une épée
Jette en un abîme sans fond.

Mes moines, leur conduite infâme,
Comblaient mon mortel embarras.
Car souffrir leurs excès, c'était perdre mon ame;
C'était perdre mon corps en ne les souffrant pas.
A leur surprise extrême, à leurs voix turbulentes,
Je vis trop que sur moi leur choix s'était fixé,
Bien moins pour mes vertus présentes
Que pour mes torts du temps passé.

Indignant la chaste Bretagne,
Ces prétendus Religieux
Traitaient, logeaient chacun à part une compagne,
Avec l'essaim bruyant qui plaisait à leurs yeux.
D'autre part, un guerrier, voisin du monastère,
Tyran seigneurial qui bravait toute loi,
Pillant l'abbaye et la terre,
Était bien plus abbé que moi.

A ces abus intolérables
Je ne pouvais pas consentir.
Et ces hommes voulaient, dans leurs plans exécrables,
De faire mon devoir me faire repentir.
« *Des confins de la terre à toi ma voix s'écrie*[1], »
Dis-je souvent à Dieu témoin de mes efforts.

[1] *De finibus terræ in te, Domine, confido.*

En un mot telle était ma vie :
Crainte au dedans, lutte au dehors.

Menacé de piéges funestes,
Entouré de cris factieux,
Je repoussais sans fin des complots manifestes;
J'étais en proie aux pleurs qui veillaient dans mes yeux.
Du *Paraclet* à moi s'offrait l'image vaine,
Et je disais souvent du fond de ma douleur :
« J'ai mérité toute ma peine;
J'ai quitté le Consolateur. »

Mais le Consolateur lui-même
Daigna veiller à ses honneurs.
Quelque plaisir pour moi vint d'un chagrin extrême,
Qui me fit espérer, de loin, des jours meilleurs.
Héloïse, ma sœur, qui, de soins oppressée,
Du couvent d'Argenteuil guidait les cœurs bénis,
Avec ses sœurs en fut chassée
Par les seigneurs de Saint-Denis;

Dès que je sus quelle disgrâce
D'un premier séjour l'exilait,
Voulant par un second en adoucir la trace,
A ma sœur, à ses sœurs, j'offris le *Paraclet*.
Je vins de Saint-Gildas le lui donner moi-même.
Je revis Héloïse après tant de malheurs,
Et priai l'Arbitre suprême
De garder pour moi les douleurs.

Mon présent était peu de chose;
Héloïse en fit un trésor.

Si la voix d'une femme à la pitié dispose,
La sienne sur les cœurs fut plus puissante encor.
On dota promptement sa maison trop bornée;
Et de tout le canton gagnant les habitans,
Elle fit plus en une année
Que je n'aurais fait en cent ans.

Et moi, de la parole sainte
Cherchant à nourrir son troupeau,
Renaissant à la paix dans cette pure enceinte,
Je crus sur mes destins voir luire un jour nouveau.
Hélas! qui l'aurait dit! dois-je vous en instruire?
Dans ce chaste séjour la haine prit l'essor.
La haine, toujours prête à nuire,
Osa me soupçonner encor.

Bien que de toute souvenance
Notre cœur se fût défendu,
On jura qu'Héloïse oubliait la prudence,
Et retrouvait en moi... tout ce que j'ai perdu.
Il est dans les harems un malheur qu'on protége;
Mais le pauvre Abailard, qu'opprimait la fureur,
N'eut pas même le privilége
De son sort et de son malheur.

Honteux de ces discours atroces,
Du *Paraclet* je m'écartai.
Il fallut retourner chez les bêtes féroces;
Hélas! et j'y trouvai plus de férocité!
Six printemps sont venus consoler la nature,
Depuis que Saint-Gildas vit mon fatal retour;

Et la souffrance que j'endure
Ne s'est pas reposée un jour.

Que de fois leur rage complice
Au poison confia mon sort!
Dans la coupe où j'offrais le divin sacrifice,
Les pervers une fois me versèrent la mort.
M'y voyant échappé, leur troupe conjurée,
Dans les murs, hors des murs, épiait mon chemin.
Aux assassins de la contrée
Ils recommandaient mon destin.

Un jour que le comte de Nantes
M'avait appelé près de lui,
Pour livrer aux tourmens mes entrailles brûlantes,
D'un valet scélérat ils trouvèrent l'appui.
Le vase était tout prêt, et ma vie était morte;
Mais de cette liqueur je différai l'emploi.
Un jeune frère, mon escorte,
Entra, but, et mourut pour moi.

Alors, déployant mon empire,
Purgeant un séjour débordé,
J'ai maudit, j'ai chassé ce que j'avais de pire.
... Vain espoir! c'est le pire aussi que j'ai gardé.
Un jour, de leurs poisons voyant l'atteinte vaine,
Leurs poignards réunis ont menacé mes jours.
Je n'ai pu m'échapper qu'à peine,
Et ne puis m'échapper toujours.

J'apprends que vous avez vous-même
Vu quelques chagrins vous troubler,

Et j'ai, vous racontant mon infortune extrême,
Pensé que mon destin pourrait vous consoler.
Au moins, paisible, obscur autant que sous le chaume,
Peu de maux sont venus vers vous. Moi, j'ai brillé :
Ah ! frère Côme, frère Côme,
Que vous m'aviez bien conseillé[1] ! »



XLIII.

« *Une esclave à son maître, une fille à son père,*
L'épouse à son époux, et la sœur à son frère,

[1] La longue lettre qui précède est le reste très abrégé de la très longue lettre d'Abailard où il racontait toutes ses aventures, et qui tomba dans les mains d'Héloïse et occasiona ses célèbres lettres. C'est même cette grande épître d'Abailard qui, avec quelques autres renseiguemens du temps, a fourni tout ce qu'on a lu jusqu'ici, dans une autre forme, sur les aventures des deux amans. Mais nous voici aux deux lettres d'Héloïse, et elles sont si justement fameuses que je me suis appliqué à les rendre aussi fidèlement que la poésie le permet. J'ai dit plus haut combien l'épître de Pope et celle de Colardeau, quelque estime qu'elles méritent, en donnent une fausse idée et conservent peu les mœurs locales du temps et souvent même les vrais sentimens d'Héloïse. On pourra en juger, ne fût-ce que par les citations très nombreuses que j'ai jointes à mon imitation. On verra, en même temps, combien j'ai presque toujours suivi et rendu de près les expressions même d'Héloïse. On peut être sûr que le peu de choses que j'ai ajoutées est tout-à-fait dans son esprit, a été pensé, et doit même avoir été dit par elle, dans quelque autre lettre que nous n'avons pas. J'ose croire qu'à elles seules ces deux lettres, éminemment curieuses, d'autant quelles sont éminemment vraies, justifient l'intérêt que ce sujet et cet ouvrage m'ont paru susceptibles d'inspirer.

Héloïse, en un mot, à son cher Abailard[1].
Hier un écrit de vous vint à moi par hasard[2].
Dès que de votre main je reconnus l'ouvrage,
Quel plaisir se glissa dans mon cœur éperdu!
Mon cœur, ressuscité par cette faible image,
Crut presque retrouver ce qu'il avait perdu.

Je lus, et la douleur vint désoler ma joie :
De quels maux amassés vous devîntes la proie!
Quels piéges, quels chagrins empoisonnent vos jours!
Quels tourmens Abailard souffrit, souffre toujours!
En lisant vos malheurs, quelles ames humaines,
D'horreur et de pitié ne se sentent saisir[3]!
Moi, j'ai pleuré sur vous qui subîtes ces peines,
Et sur moi qui n'ai pu, pour vous, les adoucir.

Mais, au saint nom du Christ, au nom de ses apôtres,
Accueillez dans leur vœu ses filles et les vôtres[4].
Si l'espace est trop grand, s'il faut ne plus vous voir,
Écrivez-nous souvent vos *croix* et votre espoir[5].

[1] *Domino suo, imo patri; conjugi suo, imo fratri; Ancilla sua, imo filia; ipsius uxor, imo soror; Abælardo, Heloissa.*

[2] *Missam ad amicum pro consolatione epistolam, dilectissime, vestram ad me fortè quidam nuper attulit, etc., etc.*

[3] *Quæ cùm siccis oculis neminem vel legere, vel audire posse existimem, etc., etc.*

[4] *Per ipsum itaque, qui te sibi adhuc quomodo protegit, Christum obsecramus; quatenus ancillulas ipsius et tuas crebris litteris, de his, in quibus adhuc fluctuas, naufragiis certificare digneris, ut nos saltem quæ tibi solæ remansimus, doloris vel gaudii participes habeas.*

[5] *Tuas, unice, cruces assiduas referebant.*

Seul ferme et seul fidèle en un si long orage,
Mon troupeau vous chérit, vous avez tous nos cœurs;
Nous pourrions au bonheur céder notre partage;
Mais nous le réclamons dans toutes vos douleurs.

Écrivez-nous souvent, et souffrez que j'insiste.
Quoi que vous écriviez ou d'heureux, ou de triste [1],
Pour nous avoir écrit, vous vous ferez bénir;
Écrire à ses amis, c'est s'en ressouvenir.
Ah! si le vain portrait de celui que l'on aime [2]
Émeut en son absence et n'est pas sans douceur,
L'épître d'un ami, c'est cet ami lui-même.
Les lettres, Abailard, c'est le portrait du cœur.

Vous me pouvez ainsi rendre votre présence [3],
Sans qu'un obstacle naisse ou qu'un jaloux s'offense,
Et, je vous en supplie, ô mon cher Abailard,
Sans que la négligence y mette aucun retard.
Vous le devez. De nous ne craignez nuls murmures;
Mais, désolans pour nous, vos soins consolateurs [4]

[1] *De quibuscumque autem scribas nobis, non parvum nobis remedium conferes; hoc saltem uno quod te nostri memorem esse monstrabis.*

[2] *Si imagines nobis amicorum absentium jucundæ sunt, quæ memoriam renovant, et desiderium absentiæ falso atque inani solatio levant; quantò jucundiores sunt litteræ, quæ amici absentis veras notas afferunt!*

[3] *Deo autem gratias quòd hoc saltem modo præsentiam tuam nobis reddere nullâ invidiâ prohiberis, nullâ, obsecro, negligentiâ retarderis.*

[4] *Quas videlicet tuas* (infelicitates) *diligenter commemorans, cum ejus* (amici) *intenderes consolationi, nostræ plurimùm addidisti deso-*

Ont ranimé nos maux, ont rouvert nos blessures.
Auteur de nos regrets, guérissez nos douleurs.

C'est bien de consoler un ami solitaire [1];
Ami, nous consoler, ce sera bien mieux faire,
Nous qui, dans ce désert, sommes des sœurs pour vous,
Ou des enfans, ou mieux, s'il est un nom plus doux.
Car vous avez vous seul créé ce lieu sauvage [2]:
Des brigands se cachaient où Dieu fut proclamé.
Nous existons par vous; protégez votre ouvrage;
Faites fleurir le champ que vous avez semé.

Sans doute la vertu qui règne en cette enceinte [3]
Préserve des erreurs notre demeure sainte;
Sans doute une clôture et ses chastes rigueurs
Garantissent les vœux qu'ont jurés nos douleurs;
Mais bien qu'autour de nous se hérissent nos grilles,
Craignez-vous pas de voir monter jusqu'à nos cœurs

lationi; ac dum ejus mederi vulneribus cuperes, nova quædam nobis vulnera doloris inflixisti, et priora auxisti. Sana, obsecro, ipse quæ fecisti, qui quæ alii fecerunt curare satagis.

[1] *Morem quidem amico et socio gessisti, et tam amicitiæ quàm societatis debitum persolvisti; sed majori te debito nobis adstrinxisti, quod non tam amicas quàm amicissimas, non tam socias quàm filias convenit nominari, vel si quod dulcius et sanctius vocabulum potest excogitari.*

[2] *Hujus quippe loci tu, post Deum, solus fundator... totum quod hic est, tua creatio est. In ipsis cubilibus ferarum, in ipsis latibulis latronum, ubi nec nominari Deus solet, divinum erexisti tabernaculum, etc., etc.*

[3] *Satis ex ipsâ feminei sexûs naturâ debilis est hæc plantatio; est infirma, etsi non esset nova.*

Cette sève d'Adam qui trouble encor ses filles?
Ne nous refusez pas vos secours protecteurs.

Cultivant en Bretagne une vigne étrangère [1]
D'où naît malgré vos soins une liqueur amère,
Que ne devez-vous pas, cultivateur divin,
A celle que sema, que chérit votre main!
Si vous vous épuisez pour un troupeau rebelle
Qui, repoussant vos soins, s'obstine à vous haïr,
Que ne ferez-vous pas pour le troupeau fidèle
Qui vous aime, Abailard, et veut vous obéir!

Et, sans parler du reste, est-elle rejetée [2],
La dette qu'envers moi vous avez contractée?
Moi, dont en vous le cœur voit toujours un époux,
Dont les sermens à Dieu furent encor pour vous;
Moi qui mis en vous seul mon bonheur et ma gloire [3],
Qui de vous agréer fis ma première loi;
Moi qui dans votre cœur crus fonder ma mémoire,
Moi qui fis tant pour vous, ne suis-je rien pour... toi!

[1] *Vitis alienæ vineam quam non plantasti in amaritudinem tibi conversam, admonitionibus sæpe cassis, et sacris frustra sermonibus excolis. Quid tuæ debeas attende, qui sic curam impendis alienæ! Doces et admones rebelles, nec proficis. Frustra ante porcos divini eloquii margaritas spargis. Qui obstinatis tanta impendis, quid obedientibus debeas considera.*

[2] *Atque, ut cætera omittam, quanto erga me te obligaveris debito, pensa; ut quod devotis communitas debes feminis, unicæ tuæ devotiùs solvas.*

[3] *Cùm, ad tuam statim jussionem tam habitum ipsa quàm animum immutarem; ut te tam corporis mei quàm animi unicum dominum ostenderem.*

Sais-tu ce qu'on me dit en voyant ton silence?
Qu'il trompe avec rigueur ma dernière espérance,
Que jamais par ton cœur mon cœur ne fut chéri,
Et qu'avec ton plaisir ton amour a péri[1].
Loin de le répéter, je combats ce blasphème.
Non, tu n'as point ce tort né de pensers jaloux.
A toutes je le nie, et le nie à moi-même.
C'est moi qui te défends, et c'est moi qui t'absous.

Dieu sait si j'ai voulu rien dans toi que toi-même!
J'ai dédaigné l'hymen, la dot; c'est toi que j'aime.
J'ai tâché d'accomplir toutes tes volontés;
J'ai tâché d'accueillir toutes tes voluptés[2],
Et, si le nom d'épouse enchaînait ta tendresse,
Celui de ton amie est plus cher à mes yeux.
Même je préférais celui de ta maîtresse;
Il m'honorait assez, et t'honorait bien mieux.

J'en atteste celui dont le tonnerre gronde:
Qu'Auguste, roi des rois et présidant au monde[3],

[1] *Aut ego quod sentio, imo quod omnes suspicantur dicam : Concupiscentia te mihi potiùs quàm amicitia sociavit, libidinis ardor potiùs quàm amor.*

[2] *Nihil unquam (Deus scit) in te requisivi; te pure, non tua concupiscens. Non matrimonii federa, non dotes aliquas expectavi; non denique meas voluptates aut voluntates, sed tuas (sicut ipse nôsti) adimplere studui. Et si uxoris nomen sanctius ac validius videtur, dulcius mihi semper extitit amicæ vocabulum, aut, si non indigneris, concubinæ, vel scorti ...; et sic etiàm excellentiæ tuæ, gloriam minùs læderem.*

[3] *Deum testem invoco : si me Augustus, universo præsidens mundo, matrimonii honore dignaretur, totumque mihi orbem confirmaret in*

Me choisît, et voulût, m'honorant de sa main,
A mes pieds respectés mettre le genre humain,
Quelle que fût pour moi sa bonté protectrice,
Mon cœur, abandonnant ses grandeurs et sa cour,
Préférerait au rang de son impératrice
Celui de ton amante au gré de ton amour.

Que j'avais bien choisi! le hasard, la puissance,
De tant d'autres mortels grandissent l'existence!
Seul, du monde sur toi tu fixas le regard.
Abailard fit lui seul le destin d'Abailard.
Oui, mon erreur fut sage, et mon amour fut juste.
Quel philosophe illustre a passé ton pouvoir[1]?
Qu'était auprès de toi le roi le plus auguste?
Les peuples, les cités se pressaient pour te voir.

Quand tu te retirais d'un air noble et modeste,
Qui ne suivait des yeux ta dignité céleste[2]!
Et l'épouse, et la vierge, à mes vœux s'unissant,
Présent, te desiraient, te regrettaient, absent.
Ah! qu'avant de pitié, je fus digne d'envie!
... De tes nombreux talens deux sur-tout, j'en convien[3],

perpetuo præsidendum, charius mihi et dignius videretur tua dici meretrix quàm illius imperatrix. Non enim quo quisque ditior, sive potentior, ideo ac melior : fortunæ illud est, hoc virtutis.

[1] *Quis etenim regum aut philosophorum tuam exæquare famam poterat? Quæ te regio, aut civitas, seu villa, videre non æstuabat!*

[2] *Quis te, rogo, in publicum procedentem conspicere non festinabat, ac discedentem, collo erecto, oculis directis, non insectabatur? Quæ conjugata, quæ virgo, non concupiscebat absentem, et non exardebat in præsentem! etc., etc.*

[3] *Duo autem, fateor, tibi specialiter inerant, quibus fœminarum*

Me flattaient; toute femme en a l'ame ravie :
Tu faisais bien les vers, et tu les chantais bien.

Aussi, pour t'admirer, sans savoir, sans apprendre,
Si l'on ne te voyait il suffisait d'entendre;
Et tes chants gracieux et tes aimables vers,
Après ton Héloïse, enchantaient l'univers [1].
Et comme, dans ces vers où j'étais illustrée,
Mon nom, cité parfois, révélait ton ardeur,
Mon nom devint fameux dans plus d'une contrée,
Et les femmes au loin admiraient mon bonheur.

Que les temps sont changés! non ma tendresse extrême.
Tu sais si je t'aimais : c'est savoir si je t'aime.
Abailard fait toujours mon espoir et ma loi.
Je me perds à l'instant, si je me perds pour toi [3].
Si j'allai des autels chercher la pénitence,
Si j'acceptai jadis un éternel ennui,
Dieu pourra m'accueillir en sa munificence;
Mais il ne me doit rien : je n'ai rien fait pour lui [4].

quarumlibet animos statim allicere poteras : dictandi videlicet et cantandi gratia.

[1] *...Pleraque amatorio metro vel rhythmo composita reliquisti carmina, quæ præ nimiâ suavitate, tam dictaminis quàm cantûs, sæpius frequentatâ, tuum in ore omnium nomen incessanter tenebant... Et cùm horum pars maxima carminum nostros decantaret amores, multis me regionibus brevi tempore nunciavit, et multarum in me fœminarum accendit invidiam.*

[2] *Quam tunc mihi invidentem, nunc tantis privatæ deliciis compati calamitas mea non compellat?*

[3] *Me ipsam, pro jussu tuo, perdere substinerem.*

[4] *Nulla mihi super hoc merces expectanda est à Deo, cujus adhuc amore nihil constat egisse.*

Quand dans le sein de Dieu tu cherchas un asile,
Je t'imitai, tremblante, et t'obéis, docile [1];
Et même mon serment, éternel, absolu,
Fut juré le premier; car tu l'avais voulu.
Et, je te l'avouerai, tu déchiras mon ame,
Quand je vis jusque-là le soupçon t'obséder;
Moi qui pouvais, et peux encore, dans la flamme,
Te suivre, à ton signal, ou bien te précéder [2].

Quand je fis ce serment dont toi seul es l'arbitre,
Sache que sur mon cœur je pressais ton épître,
Et que sur ce billet, peut-être le dernier,
Je jurai de mourir avant de t'oublier.
Je tiens tous mes sermens. Mais quelle défiance!
Roi de ma volonté, de moi que craignais-tu?
Tu guidas vers l'erreur mon inexpérience;
Je t'aurais suivi mieux encor vers la vertu.

Il n'est rien que n'eût fait pour toi celle qui t'aime;
Car mon ame est dans toi bien plus que dans moi-même.
Oui, telle est mon essence, et son sort: Abailard,
Mon ame en toi réside, ou bien n'est nulle part [3].
Au moins sois bon pour elle, et sois son dieu propice;
Une lettre de toi peut consoler mes maux.
Grâce pour grâce, ami; paie un long sacrifice:
Donne un peu pour beaucoup, et pour des faits, des mots.

[1] *Quam quidem juvenculam ad monasticæ conversationis asperitatem, non religionis devotio, sed tua tantùm pertraxit jussio.*

[2] *Ego autem (Deus scit) ad Vulcania loca te properantem præcedere, vel sequi pro jussu tuo minimè dubitarem.*

[3] *Non enim mecum animus meus, sed tecum erat. Sed et, nunc maxi-*

Charme de ma pensée, idole de ma vie,
Ta présence à toujours m'est-elle donc ravie?
Reviens près d'Héloïse, en vain, sans doute, hélas!
Mais qu'elle puisse encor te presser dans ses bras.
Couvre-moi de baisers, je rêverai le reste[1].
Qu'ai-je dit! je m'égare en mon trouble fatal!
Je crains plus ton courroux que le courroux céleste.
Oui, je vais effacer, mais j'effacerai mal.

Pardonne à ma faiblesse un instant de délire.
Te complaire est sur-tout ce que mon cœur desire.
Si ce cœur est trop tendre; il ne l'est que pour toi.
Non moins que mon amour je t'ai prouvé ma foi.
Si jadis mon bonheur fit murmurer l'envie,
Dès que par ton revers le ciel vint nous punir,
A vingt ans j'abdiquai la jeunesse et la vie,
Et ne me gardai rien que de t'appartenir.

Eh bien! si tu me dois quelque reconnaissance,
Console mon amour de quelque souvenance.

mè, si tecum non est, nusquam est. Esse verò sine te nequaquam potest. Sed ut tecum bene sit agas, obsecro. Bene autem tecum fuerit si te propitium invenerit, si gratiam referas pro gratiâ, modica pro magnis, verba pro rebus.

[1] Cette pensée n'est pas d'Héloïse, mais elle méritait d'en être, et a visiblement été inspirée par elle. Elle est de Pope, dont voici le vers :

Give all thou canst : and let me dream the rest.

Donne ce que tu peux : je rêverai le reste.

Colardeau, souvent inférieur à Pope, l'a peut-être embelli ici; il dit plus, et moins. En lui empruntant son vers pour le prêter à Héloïse, j'ai pris une précaution singulière, et nouvelle au moins, pour excuser elle et moi.

Le Dieu que nous servons n'en peut être fâché;
Être ingrat et cruel, c'est le plus grand péché.
Ton silence m'accable, et, dans ma rêverie,
Pour prier, quelquefois, tout mon effort est vain.
O mon cher Abailard, écris-moi, je te prie,
Pour que je vaque mieux au service divin[1].

Lorsque tu m'appelais aux délices profanes[2],
Tes billets, pleins d'un feu qu'aujourd'hui tu condamne
Me visitaient sans cesse; et tu n'écris plus rien.
Oui, j'acceptai l'oubli; mais ce n'est pas le tien[3].
Adieu. J'ai dit assez quel regret me dévore.
Puissent mes vœux soumis n'être pas superflus!
Va : je n'aime que toi, si tu m'aimes encore;
Et n'aime encor que toi, si tu ne m'aimes plus. »



XLIV.

« A sa sœur Héloïse un frère en Jésus-Christ[4].
Ce n'est point par indifférence

[1] *Per... Deum te obsecro... consolationem mihi aliquam rescribendo; hoc saltem pacto ut sic recreata divino alacrior vacem officio.*

[2] *Cùm me ad temporales olim voluptates expectares, crebris me epistolis visitabas.*

[3] *Nihil mihi reservavi, nisi sic tuam nunc præcipuè fieri.*

[4] *Heloissæ, dilectissimæ sorori suæ in Christo Abælardus, pater ejus in ipso.*

Que je ne vous ai pas écrit;
C'est par entière confiance[1].

Abailard, qui connaît votre zèle chrétien,
Se repose en votre sagesse.
La prieure avait fait si bien,
Que je suis bien sûr de l'abbesse[2].

Si pourtant de conseils votre cœur altéré
Voit en moi froideur ou paresse,
Écrivez : je vous répondrai
Dans mon zèle et dans ma faiblesse[3].

Je vous dois ces conseils dont vos vœux sont jaloux,
Et jusqu'à mes heures dernières,
Quand je vois vos filles et vous
Me protéger de leurs prières.

Dans le siècle jadis vous si chère à mon cœur,
En Jésus-Christ plus chère encore[4],
Prodiguez ce soin protecteur
A l'infortuné qui l'implore.

[1] *Quod, post nostràm à sæculo ad Deum conversionem, nondùm tibi aliquid consolationis vel exhortationis scripserim, non negligentiæ meæ; sed tuæ, de quâ semper plurimùm confido, prudentiæ imputandum est.*

[2] *... Sicut et facere consuevisti cùm sub abbatissa prioratum obtineres.*

[3] *Sin autem humilitati tuæ aliter videtur, et in iis etiam quæ ad Deum pertinent, magisterio nostro atque scriptis indiges, super his quæ velis, scribe mihi ut ad ipsam rescribam prout Dominus mihi annuerit.*

[4] *... Soror in sæculo quondam chara, nunc in Christo charissima.*

Les femmes, mieux que nous, savent toucher le ciel[1],
  A leurs voix le pardon s'accorde.
  Leur accent, plus doux que le miel,
  Attire la miséricorde.

Ainsi, vos sœurs et vous, priez pour Abailard,
  Exemple aux disgrâces humaines,
  Quand le poison ou le poignard
  L'auront délivré de ses peines.

Réclamant qu'à vos voeux mon corps soit accordé,
  Près de vous et de vos prières,
  Au *Paraclet* que j'ai fondé,
  J'implore de vous quelques pierres.

Ainsi je jouirai devant le Dieu clément
  De votre secours méritoire;
  Et l'aspect de mon monument
  Gardera chez vous ma mémoire[2]. »

[1] *Quantum autem locum apud Deum et sanctos ejus fidelium orationes obtineant, et maximè mulierum pro charis suis, et uxorum pro viris, multa nobis occurrunt testimonia et exempla.*

[2] *Quod si me Dominus in manibus inimicorum tradiderit, cadaver, obsecro, nostrum, ubicumque vel sepultum vel expositum jacuerit; ad cimitœrium vestrum deferri faciatis, ubi filiæ nostræ, imo in Christo sorores, sepulchrum nostrum sæpius videntes, ad preces pro me domino fundendas, ampliùs invitentur.*



XLV.

« Qu'as-tu fait, toi que nos alarmes[1]
Espéraient pour nous consoler !
Toi seul pouvais sécher nos larmes,
Et toi seul viens les redoubler.
Quelle rigueur ! et quel délire !
Peux-tu le penser et le dire,
Nous glaçant d'horreur et d'effroi ?
Et crois-tu que dans sa justice
Dieu nous oublie, ou nous punisse,
En nous faisant survivre à toi ?

Ah ! que, secondant notre envie[2],
Le suprême arbitre du sort
Nous garde à jamais d'une vie
Bien plus cruelle que la mort !
Chaque jour suffit à sa peine[3].
Au dernier espoir qui nous mène,
Pourquoi vouloir nous arracher ?
Le jour amer, le jour funeste,

[1] *Quibus consolationis remedium afferre debuisti, desolationem auxisti, et quas mitigare debueras excitasti lacrymas... ô charissime, quo id animo cogitasti quo id ore dicere substinuisti! Nunquam ancillulas suas à Deo Deus obliviscatur ut eas tibi superstites reservet!*

[2] *Nunquam nobis vitam illam concedat quæ omni genere mortis sit gravior !*

[3] *Sufficit diei malicia sua ; et dies illa, omnibus quos inveniet, satis secum sollicitudinis afferet, omni amaritudine involuta.*

Saura bien nous trouver de reste,
Sans que nous allions le chercher.

Tu me dis, et tu parais croire[1],
Qu'en nos murs trouvant peu d'accueil,
Pour nos prières ta mémoire
Aura besoin de ton cercueil.
Tu juges mal : notre colère
Pour Dieu n'aura plus de prière,
S'il nous fait voir ce jour d'horreur;
Et notre douleur en démence,
Bien loin d'attirer sa clémence,
Pourra provoquer sa fureur.

Nous pleurerons; et loin de vivre[2],
S'il nous faut subir un tel deuil,
Nous penserons plus à te suivre
Qu'à t'honorer dans le cercueil.
J'ai cru toujours qu'à la demeure,
Où nous conduit la dernière heure,
Je devancerais mon époux;

[1] *Rogas, unice, ut quocumque casu nobis absens hanc vitam finieris, ad cimitærium nostrum corpus tuum adferri faciamus, ut orationum silicet nostrarum ex assiduâ tuî memoriâ ampliorem assequaris fructum. At vèrò quomodo memoriam tuî à nobis labi posse suspicaris? Aut quot orationi tempus tunc erit commodum, quando summa perturbatio nihil permittet quietum, cum nec anima rationis sensum, nec lingua sermonis retinebit usum, cum mens insana in ipsum, ut ita dicam, Deum, magis irata quam pacata, non tam orationibus ipsum placabit quàm querimoniis irritabit?*

[2] *Flere nunc miseris tantum vacabit, non orare licebit, et te magis subsequi quam sepelire maturandum erit.*

Mais ta menace m'a glacée :
De ta mort l'horrible pensée
Est une mort qui vit en nous[1].

Que puisse le ciel nous défendre[2]
D'un funèbre et cruel devoir
Que nous ne voulions pas te rendre,
Et voulons de toi recevoir!
Ah! d'une faible créature
Prends pitié, ma voix t'en conjure;
Ne me tiens plus de tels discours.
Par toi de désespoir frappée,
J'aime mieux le fil de l'épée
Qui trancherait mes tristes jours.

O quelles sombres destinées[3]
Amassa sur moi la douleur!
Et, parmi tant d'infortunées,
Quelle infortune a plus d'horreur!
De trop d'éclat précipitée[4],
D'une disgrâce imméritée

[1] *Mortis tuæ mentio mors quædam nobis est.*

[2] *Nunquam Deus annuat ut hoc tibi debitum superstites persolvamus, ut hoc tibi patrocinio subveniamus quod ad te penitùs expectamus; in hoc utinam te precessuræ non secuturæ! Parce itaque, obsecro, nobis; parce unicæ saltem tuæ, hujus modi scilicet supersedendo verbis, quibus, tanquam gladio mortis, nostras transverberas animas.*

[3] *O inclementem clementiam! O infortunatam fortunam!*

[4] *Quam in te mihi gloriam contulit! quam in te mihi ruinam intulit... ut me miserrimam omnium faceret, omnibus ante beatiorem effecerat.*

J'effraie aujourd'hui l'univers.
Expiant trop de nobles flammes,
La plus heureuse entre les femmes
Subit les plus cruels revers.

M'abreuvant d'un amer calice [1],
Grand Dieu! je vois bien ta rigueur;
Mais qu'as-tu fait de ta justice?
Méritions-nous tant de malheur!
Hélas! bien loin d'être victimes [2]
De voluptés illégitimes,
C'est alors que tout nous sourit;
Pour le scandale de la terre
L'amour coupable fut prospère,
Et l'hymen succombe et périt.

Le plus odieux adultère
Serait peut-être trop puni
Par la vengeance téméraire
Où mon noble époux a fini [3].
Triste ami d'une infortunée,
C'est dans le sein de l'hyménée
Qu'on osa frapper Abailard,

[1] *O si fas sit dici crudelem mihi per omnia Deum!... Omnia in nobis æquitatis jura sunt perversa.*

[2] *Dum enim sollicili amoris gaudiis fruemur... divina nobis severitas pepercit. Ut autem illicita licitis correximus... ira Domini manum suam super nos vehementer aggravavit, et immaculatum non pertulit thorum qui diù ante substinuerat pollutum.*

[3] *Deprehensis in quovis adulterio viris hæc satis est ad vindictam pœna quam pertulisti.*

Quand, dans sa loyauté suprême,
Il croyait, par ce nœud lui-même,
Avoir conjuré le poignard.

O trop déplorable victime,
Que de maux sur toi j'appelai!
Et nous étions deux dans le crime,
Et tu fus le seul immolé [1]!
Mais, frappant aussi ta complice,
Ton interminable supplice
Me suit à toute heure, en tout lieu.
Je fis ton malheur, fais-moi grâce;
Et qu'au moins je te satisfasse,
Ne pouvant satisfaire à Dieu [2].

Et comment pourrais-je m'attendre
A voir sa rigueur s'amortir!
Au pardon ose-t-on prétendre
Quand on n'a pas le repentir [3]?
Connais mes secrètes pensées:
Oui, de nos voluptés passées [4]
Le souvenir impérieux,

[1] *Solus in pœnâ fuisti; duo in culpâ.*

[2] *Hoc tibi saltem modo, si non Deo satisfaciam.*

[3] *Si enim verè miserrimæ meî animi profitear infirmitatem, quâ pœnitentiâ Deum placare valeam non invenio, quem super hâc semper injuriâ summæ crudelitatis arguo, et... magìs eum ex indignatione offendo quam ex pœnitentiæ satisfactione mitigo.*

[4] *Difficillimum verò est a desideriis maximarum voluptatum avellere animum... tantùm illæ quas pariter exercuimus amantium voluptates dulces mihi fuerunt, ut nec displicere mihi, nec vix memoriâ labi possunt.*

Malgré les efforts que je tente,
Poursuit mon ame impénitente
Par des regrets victorieux.

Quelque part que je les évite,
Je retrouve de vains desirs.
Souvent mon sommeil, qui palpite,
Rêve de coupables plaisirs.
Même en ces augustes enceintes,
Où ne sont point d'ames trop saintes
Pour un encens trop solennel,
Misérable! une indigne image
Vient troubler et flétrir l'hommage
Que j'élevais à l'Éternel [1].

Quand aux régions les plus hautes
Devraient s'adresser mes soupirs,
Je voudrais regretter mes fautes,
Et je rencontre mes plaisirs [2].
Trompant ma chaîne insuffisante,
Les temps, les lieux, tout me présente [3]
Des souvenirs long-temps exclus;
Et je te vois, loin de l'Église,
Tel que tu fus près d'Héloïse,
Hélas! et tel que tu n'es plus.

[1] *Quocumque loco me vertam, semper oculis meis cum suis ingerunt desideriis; nec etiam dormienti suis illusionibus parcunt. Inter ipsa missarum solemnia, ubi purior debet esse oratio, etc., etc.*

[2] *Quæ cùm ingemiscere debeam de commissis, suspiro potiùs de amissis.*

[3] *Non solùm quæ egimus, sed loca pariter et tempora in quibus hæc*

Ces transports d'une ame rebelle
En toi dès long-temps ont péri.
Dieu, comme un médecin fidèle[1],
T'a déchiré, mais t'a guéri.
Et moi, dans la verve de l'âge,
Des voluptés je sens l'orage
En mon cœur en vain contenu;
Et ma fatale expérience
Écarte de moi l'oubliance
D'un bonheur que j'ai trop connu.

Toi par qui je fus asservie,
C'en est donc fait, cher Abailard :
Il n'est donc pour nous dans la vie
Plus un baiser, plus un regard!
En quel désespoir tu me plonges!
Je ne te vois que dans mes songes,
Où parfois je te vois si bien!
Destinée étrange et cruelle :
L'illusion seule est réelle,
Et la réalité n'est rien.

Eh bien! d'une vie importune
Adoucis pour moi la rigueur,
Et du moins de mon infortune
Donne-moi le dernier bonheur.

egimus, ita tecum nostro infixa sunt animo, ut in ipsis omnia tecum agam, nec dormiens etiam ab his quiescam.

[1] ... *More quidem* (Deus) *fidelissimi medici qui non parcit dolori ut consulat saluti. Hos autem in me stimulos carnis hæc incendia libidinis ipse juvenilis fervor ætatis, etc., etc.*

Viens habiter dans notre enceinte;
Viens sans retard, et viens sans crainte;
Tu peux braver tous mes transports;
Et je serais, dans nos ténèbres,
Pareille à ces torches funèbres
Qui veillent en vain près des morts[1].

Cependant la foule ravie
Me révérant dans son erreur,
Par la pureté de ma vie,
Juge de celle de mon cœur[2].
Dans nos retraites solitaires,
De nos devoirs les plus austères
Je suis et fais suivre la loi;
Mais Dieu voit ma coupable flamme;
Il sait tout, et sait qu'en mon ame
Il n'est le premier qu'après toi.

Car, dans mon infortune extrême,
Et quoiqu'on ait pu t'opprimer,
Abailard, c'est toi seul que j'aime
Et toi seul que je puis aimer.
J'aimais une fertile plage
Qui m'offrait un brillant rivage,
De blonds épis au loin couvert:
Après des maux que je déplore,
Je l'aime et la préfère encore,
Bien qu'on l'ait changée en désert.

[1] Cette belle et touchante image est de Pope. C'est le seul emprunt que je lui aie fait, avec le vers fameux que Colardeau a imité de lui.

[2] *Castam me prædicant qui non deprehenderunt hypocritam.*

Oui, dans Héloïse imparfaite
Connais du moins cette vertu,
Que c'est toi, toi seul que regrette
Son cœur de remords combattu.
Fidèle à ta seule pensée,
Son ame désintéressée
Braverait tous les poursuivans.
Dans son deuil éternel et sombre,
Crois qu'elle préfère ton ombre
A tous les soupirs des vivans.

Toi, sur qui mon espoir se fonde,
Daigne m'éclairer, me bénir.
Ah! console-moi dans ce monde;
J'espère peu de l'avenir.
Je sais trop me rendre justice.
Dieu n'eut point part au sacrifice
Que pour toi j'achevai jadis.
Je serai trop récompensée
Si par lui je me vois placée
Sur le seuil de son paradis [1].

Ah! vers toi toujours entraînée,
Ce seuil du paradis m'est cher.
Loin de toi je serais damnée;
Le ciel sans toi serait l'enfer.
Mais, puisque ta vertu profonde
T'assure dans un autre monde
Le prix de tes pieux combats,

[1] *Quocumque angulo cœli Deus collocet, satis mihi faciet.*

Sois sûr des efforts qu'Héloïse
Voudrait tenter pour être admise
Au paradis... où tu seras.

Prends donc pitié de ma faiblesse
Que tu ne peux abandonner.
Tu m'éloignas de la sagesse;
C'est à toi de m'y ramener.
Par toi défends-moi de toi-même.
Sur-tout, loin de ce cœur qui t'aime,
De ta fin écarte l'horreur;
Et, par tes conseils que j'appelle,
Apprends-moi la vie éternelle,
Comme tu m'appris le bonheur. »



XLVI.

« De Jésus-Christ épouse infortunée,
Son serviteur qui s'incline à vos pieds
Voit qu'au devoir constamment enchaînée,
Dans votre erreur vous vous calomniez. »

Noire je suis, mais aussi je suis belle[1] !
Dit l'Africaine à son royal époux.
Ce mot sacré que Salomon rappelle,
Ma noble sœur, peint votre habit et vous. »

[1] *Nigra sum, sed formosa.* Citation d'Abailard.

« Mais il peint mieux la défiance extrême
Par qui je vois votre cœur emporté.
Votre portrait, teint en noir par vous-même,
De vos vertus obscurcit la beauté. »

Comme en effet on sait que l'Africaine
Possède aussi des droits pour attacher,
Et que parfois une teinte d'ébène
« Est réparée au profit du toucher[1],

Ainsi malgré ce que vous voulez être,
Malgré l'erreur qui peut vous égarer,
Plus on vous voit et l'on sait vous connaître,
Plus, malgré vous, on doit vous admirer.

Mais armez-vous d'un généreux courage;
Rassurez-vous sur l'horreur de mon sort;
Et résistez au penser d'un naufrage
Qui, s'il m'advient, doit me conduire au port.

En vous parlant de ma douleur amère,
Et des périls qui viennent m'assaillir,
Je n'ai parlé que sur votre prière;
Vous me blâmez d'avoir pu l'accueillir.

[1] ... *Et frequenter accidit ut nigrarum caro fœminarum, quantò est in aspectu deformior, tantò sit in tactu suavior, etc., etc.* J'ai mis dans une comparaison fugitive le très long et très singulier passage où, par un reste d'habitude apparemment, Abailard s'abandonne, dans une lettre d'ailleurs très sévère et très religieuse. Ce trait, du reste fort adouci, peint trop bien l'homme, le siècle et le goût d'alors pour que j'aie pu le passer entièrement sous silence.

Ah! retenez ces accablantes plaintes,
Sur les revers qu'il m'a fallu sentir.
En me plaignant, vous doublez les atteintes
Du mal auquel vous daignez compatir.

Dieu l'a voulu! juste fut ma disgrâce.
J'avais trahi, je le fus à mon tour.
Remercions Dieu qui nous fit la grâce
De nous sauver des erreurs de l'amour.

Nous dirigeant dans sa sollicitude,
Dieu bienfaiteur toujours marche à son but.
Qu'importe au fond que le chemin soit rude,
Si ce chemin nous conduit au salut!

En attendant, jusqu'à l'heure dernière,
Sur mes conseils vous avez tous les droits.
Comme en la peine, unis dans la prière,
Disons souvent d'une commune voix:

« Dieu tout-puissant, des célestes demeures,
Jette sur nous un regard de bonté.
Tu nous punis pendant le temps des heures,
Pour nous sauver pendant l'éternité. »

« Nous adorons ta sagesse profonde,
Et dans ton sein nous tombons sans effroi.
Tu séparas deux époux dans ce monde,
Et puisses-tu les réunir en toi! »



XLVII.

Héloïse, en son sort cruel,
D'Abailard plaignant la misère,
Ne remercia point le Ciel
De cette *grâce* un peu sévère;
Mais d'ailleurs, de son noble époux
Suivant les vœux évangéliques,
Remplaça des pensers trop doux
Par des entretiens monastiques.

D'un ton dès-lors respectueux,
D'Abailard, pour ses sœurs, pour elle,
Sur des problèmes vertueux,
Elle exerça souvent le zèle.
En d'autres jours, jours de regrets,
Ils avaient, loin de tels systèmes,
Discuté d'autres intérêts
Et résolu d'autres problèmes.

Enfin, soit que de Saint-Gildas
Le séjour lassât son courage,
Soit qu'il voulût jouir, hélas!
De son malheur et de son âge,
Vers l'épouse qui l'appelait
Il revint, et vers son église;
Le fondateur du *Paraclet*,
Y fut visiter Héloïse.

Les voilà! si long-temps perdus,
Ils sont réunis, quoi qu'on dise.
Les voilà; mais ils n'y sont plus;
Je ne dis pas pour Héloïse.
Mais celle-ci, d'un cœur aimant
Cachant le trouble involontaire,
Semble avoir oublié l'amant,
Et ne parle plus qu'à son frère.

Quand les ans nous ont désarmés,
Destin encor doux que le nôtre,
Si deux cœurs qui se sont aimés
Se retrouvent près l'un de l'autre!
C'est du soir le jour incarnat
Dont la chaleur est éclipsée;
Mais il conserve un doux éclat
Par qui la vue est caressée.

Jeune encor, fidèle toujours,
Héloïse a dompté son trouble.
Abailard compte plus de jours,
Et son malheur fait compter double.
Aussi, de leur antique feu
Cette fois la crainte est passée.
Celle qui se lasse si peu,
La Calomnie, était lassée.

Après tant de maux acharnés,
Abailard, sous un ciel propice,
Retrouvait des jours fortunés
Près d'Héloïse protectrice.

Mais l'homme, dans sa folle erreur,
Souvent de lui n'est pas le maître.
L'homme, cet ami du bonheur,
Le voit passer sans le connaître.

Est-il un seul infortuné
Privé d'un destin qu'il regrette,
Qui n'ait reçu, n'ait dédaigné
Le conseil d'une voix secrète!
L'engageant à borner ses vœux,
On lui disait, dans son asile:
« C'est assez, vous êtes heureux;
Tenez-vous-y, soyez tranquille. »

L'ami de la tranquillité,
Le bon frère Côme, tranquille
Plus qu'il ne l'a jamais été,
Repose au dernier domicile.
De débats toujours entêté,
Abailard eût su s'en défendre
Si par bonheur il eût été
Rêver un moment sur sa cendre.

Trop harcelé par saint Bernard,
Grand disputeur et grand génie,
Autre disputeur, Abailard
Au concile, à Sens, le défie.
Déja ce pieux différend
Retentit au loin dans l'Église.
C'est dans la France un bruit très grand,
Un vif regret pour Héloïse.

« N'étiez-vous pas mieux, plus obscur?
Pourquoi donc quitter le rivage!
Le temps est si calme et si pur,
Et vous allez chercher l'orage!
— Bientôt je reviendrai vainqueur, »
Au meilleur conseil indocile,
Abailard quitta le bonheur
Et s'embarqua pour le concile[1].

[1] Je n'ai pas plus d'envie de m'étendre sur le concile de Sens que sur le concile de Soissons. Quoique la poésie puisse tout peindre, les conciles n'en sont pas. J'ai obéi à mon sujet en peignant des choses et des mœurs bien singulières; mais ici je dois m'arrêter. Abailard, avec beaucoup de talent et de goût pour la dispute, est un des premiers qui n'abaissèrent pas assez la raison devant la foi, et préluda aux débats bien plus graves qui, quelques siècles plus tard, amenèrent tant de désordres et changèrent la face de l'Europe. Aussi ai-je vu dernièrement Abailard traité de grand homme et salué comme l'aurore de la lumière. Je ne veux ni examiner, ni encore moins partager cette opinion; il suffit de dire, ici, qu'Abailard fut condamné et très maltraité au concile de Sens. Plus réservé que Colardeau, je ne citerai pas ce que Bérenger, élève d'Abailard, a, dans la défense de son maître, écrit contre la tenue et la préoccupation des pères de ce concile. Quoique moi-même un peu partial pour Abailard, je dois convenir qu'il fut très imprudent d'élever des questions sur le sujet le plus difficile et le plus respectable, et que l'opinion qu'il soutint, et qu'au surplus il abandonna plus tard, est contraire à celle que professe l'Église catholique.



XLVIII.

L'honorable abbé de Cluny,
Nommé *Pierre-le-Vénérable*,
Un soir d'hiver, sous un ciel rembruni,
Priait le Dieu du juste et du coupable,
Quand on vint l'avertir qu'un abbé voyageur,
Épuisé de fatigue et souillé de poussière,
Demandait pour la nuit un abri protecteur,
Une retraite hospitalière.

L'étranger admis sans retard,
Est reçu très bien et se nomme.
« Quoi ! se peut-il ! vous êtes Abailard,
Que Sens condamne et que condamne Rome!
—Oui, l'on m'a condamné sans que l'on m'entendît.
Le Pontife, abusé, prescrit que l'on m'arrête.
Je luttais de raisons, mais non pas de crédit,
Et Bernard a proscrit ma tête.

Je vais à Rome, en mes vieux jours,
Braver les bûchers et les glaives.
Là sont, témoins de mes pieux discours,
Des cardinaux qui furent mes éléves.
Sous l'intrigue insultante et sous l'iniquité
Le Pape ne veut pas que la vertu fléchisse ;
Sans doute il m'entendra dans ma sincérité,
Et m'absoudra dans sa justice.

— Veuillez m'en croire, faites mieux,
Répond le vénérable Pierre :
Le temps cruel, des revers odieux
Ont affaibli votre force première.
Reposez-vous ici, demeurez parmi nous,
Mais acceptez mes soins ; ma voix vous en supplie;
Et souffrez qu'avec Rome, en écrivant pour vous,
Mon effort vous réconcilie.

Oui, j'espère, après tant de maux
Vous donner un sort plus prospère.
Je calmerai jusques à vos rivaux,
Et je jouis du bonheur que j'espère. »
D'Abailard épuisé le regard s'animant
Peignait dans sa tristesse un espoir favorable.
« O mon frère, dit-il, qu'on vous a justement
Nommé *Pierre-le-Vénérable !* »



XLIX.

« Héloïse, le ciel a porté la sentence.
Par vous, tracés par moi, quand ces mots seront lus,
L'époux à qui le ciel unit votre existence
Ne sera plus.

J'aurai rendu ce compte où la nature humaine
Frémit d'être soumise en un triste abandon ;
Et devant l'Éternel j'aurai subi la peine,
Ou le pardon.

En apprenant la fin de mon triste voyage,
Ce coup dont tôt ou tard nous sommes abattus,
Égalez, s'il se peut, votre ferme courage
A vos vertus.

Si ma prière au ciel eût pu se voir admise,
Et s'il eût exaucé le dernier de mes vœux,
J'eusse obtenu de lui que ma chère Héloïse
Fermât mes yeux.

Du moins mon hôte saint, Pierre-le-Vénérable,
Vous remplace en ce soin, vous remplace toujours.
Mon hôte a consolé d'un appui secourable
Mes derniers jours.

Par ses soins généreux, le Pontife suprême,
Convaincu de ma foi, vient d'absoudre Abailard.
Avec mes ennemis il m'a remis, et même
Avec Bernard.

Que je lui dois! combien je l'aime et le regrette!
Mais, Héloïse, vous, quand je vais vous quitter,
Envers vous, avant tout, je reconnais ma dette,
Sans l'acquitter.

O ma noble compagne, ô ma fidèle amie!
Je veux de mes pensers déposer le fardeau.
Je le puis, quand le ciel suspend encor ma vie
Sur le tombeau.

De quels torts envers toi je m'accuse et m'étonne!
Comme de repentir, ils m'accablent d'effroi.

Amie, avant celui qui juge et qui pardonne,
Pardonne-moi.

Pardonne-moi d'avoir égaré ta jeunesse ;
Et quand de mon bonheur je vis l'astre pâlir,
Pardonne-moi d'avoir voulu, dans ma détresse
T'ensevelir.

Combien de fois, depuis, dans ma douleur profonde,
Je me suis dit : « Quel sort! pour tous deux! sans retour!
Ne nous séparant pas, j'aurais quitté le monde,
Non son amour.

Mon Héloïse aimante et désintéressée
Du sort de son époux eût adouci le cours.
Elle eût de sa présence embelli ma pensée,
Charmé mes jours! »

Mais non ; t'associant à ma funeste entrave,
Barbare qui te perds, ingrat qui te trahis,
Je te dis : « A vingt ans sois pour jamais esclave. »
Tu m'obéis!

Et tu m'aimas toujours! et tu m'aimes encore!
Ah! de tant de bonté mon cœur est interdit.
A mes derniers momens mon repentir t'honore
Et t'applaudit.

O ma noble compagne! une gloire immortelle
Attend et poursuivra dans la postérité
Ton dévouement pieux, ton ame encor plus belle
Que ta beauté.

Quel qu'ait été Fulbert et son cruel délire,
Crois que mon cœur du moins ne fut éteint jamais;
Hélas! et j'ai depuis à peine osé te dire
Que je t'aimais!

Sachant de quels regrets mon ame était blessée,
Le vœu de t'oublier par moi fut fait à Dieu :
Mais ce ne fut pas toi qu'oublia ma pensée;
Ce fut le vœu.

Quand, d'une vertu pure et d'une ame brûlante,
Tu m'avouais, pour moi, ta généreuse ardeur,
Pardonne, si ma lettre offrit à mon amante
Tant de froideur.

Je le devais, j'ai cru le devoir; mais mon ame
D'un remords accablant se sentit déchirer.
Tu m'aimais, quand le sort ne laissait à ta flamme
Qu'à me pleurer!

Mais il est un séjour où, pour une ame tendre
L'éternité tranquille a remplacé le temps.
Là, m'occupant de toi, long-temps je veux t'attendre;
Mais je t'attends.

Guide long-temps encor tes fidèles compagnes,
Et que mon *Paraclet* t'entende au loin bénir.
Viens tard, mais viens enfin aux célestes campagnes
Nous réunir.

Là, dans le sein de Dieu, sous la voûte éthérée,
Loin des lâches complots, loin des poignards jaloux,

Héloïse jamais ne sera séparée
De son époux.

Là, rapprochés enfin sans redouter le blâme,
Nous pourrons du malheur défier le retour.
Nos ames désormais ne formeront qu'une ame
Et qu'un amour.

Ce mot peut sur la terre exciter des murmures.
Mais Dieu lit dans mon cœur; mais, dans le jour dernier,
Dieu pourrait-il blâmer deux faibles créatures
De s'appuyer!

Ma faiblesse s'accroît. La mort prend son empire.
Chère Héloïse, adieu. Quel trouble déchirant!
Toi qui daignas m'aimer, pardonne-moi : j'expire
En t'adorant[1]. »



L.

« D'Abailard dernier protecteur,
Je connais mon affreux malheur.
Dans les maux dont je suis blessée,
Le terme manque à la douleur
Et la parole à la pensée.

O vous, son généreux appui,

[1] Abailard mourut au prieuré de Saint-Marcel, près Châlons-sur-Saône, en 1142, à soixante-trois ans.

Un dernier espoir aujourd'hui
M'adoucit ces momens funestes :
Au *Paraclet* fondé par lui,
Veuillez me confier ses restes.

L'envie, ardente à déchirer,
Se complut à nous séparer.
Mais, hélas ! est-ce trop prétendre
Désormais, que de desirer
D'être réunie à sa cendre. »



LI.

Pierre le généreux, Pierre-le-Vénérable,
D'Héloïse plaignit le sort injurieux.
Pierre voulut lui-même, à son vœu favorable,
Lui porter d'Abailard les restes précieux.

Ce cortége funèbre eut de lugubres charmes.
Quel jour pour Héloïse et ses plaintives sœurs !
Aux prières combien se mêlèrent de larmes !
On joignit tous les vœux à toutes les douleurs.

Des abbés, en ces jours, même après l'existence,
Croyaient dans le salut pouvoir s'initier.
Héloïse reçut avec reconnaissance
Ce billet qui plus tard eût paru singulier :

« Moi, l'abbé de Cluny, desirant d'Héloïse
« Adoucir les regrets désormais superflus,

« Au nom du Tout-Puissant, des Saints et de l'Église,
« J'absous de ses péchés Abailard qui n'est plus. [1] »

Héloïse dès lors, jour et nuit gémissante,
De toute autre pensée éteignit le flambeau ;
Et, de l'autel de Dieu quand elle était absente,
Venait de son époux invoquer le tombeau !

Elle qui, pour ses sœurs réclamant l'indulgence,
Écarta de leurs lois d'âpres sévérités,
Se plongeant dans la haire et dans la pénitence,
Fut sans borne pour elle en ses austérités.

Enfin, après vingt ans, dans son unique envie
Dieu daigna l'exaucer au gré de sa douleur.
Elle vit arriver le terme de sa vie,
Et salua, pleurant, le jour de son bonheur.

Elle n'est plus. La mort enfin l'a délivrée.
Pour des *vœux* expirés conservant moins d'égard,
Héloïse a prescrit pour volonté sacrée,
Qu'on unisse sa cendre aux cendres d'Abailard.

Hélas ! qui blâmerait ce funèbre hyménée !
Quel insensé pourrait le voir avec courroux !
Le vœu s'accomplira ; la pompe est ordonnée,
Et l'on porte l'épouse au cercueil de l'époux.

[1] *Ego Petrus Cluniacensis abbas, qui Petrum Abœlardum in monachum Cluniacensem recepi, et corpus ejus furtim delatum Heloissæ abbatissæ et monialibus Paracleti concessi, Authoritate omnipotentis Dei, et omnium sanctorum, absolvo eum pro officio ab omnibus peccatis suis.*

On découvre en pleurant la demeure dernière
Où jadis Héloïse enferma son trésor.
Hélas! après vingt ans, d'Abailard en poussière
Les tristes ossemens vivent, unis encor.

On approche, on descend sa compagne: O surprise!
O prodige! ses bras, différens autrefois,
S'ouvrent pour recevoir, pour presser Héloïse,
Et la mort, un instant, suspend en lui ses droits.

Contre un miracle tel qu'un cœur glacé réclame!
Des témoins l'ont juré. Pour moi, je m'y soumets.
Oui: dans l'ombre du corps il reste une ombre d'ame;
Près de ce qu'on aima l'on palpite à jamais.

FIN D'HÉLOÏSE.

TABLE
DES ODES.

LES PRISONS DE 1794.

ODÉÏDE.

Quæque ipse miserrima vidi. Virg., Énéide.

Ne lisez pas ceci, âmes douces qui n'aimez à vous reposer que sur des images qui vous ressemblent; mais lisez-le, vous tous, vous toutes, qui vivez dans un pays menacé d'une liberté ainsi entendue. Préface.

PRÉFACE.

Paris, 1836.

Le genre de l'Odéïde, tel que je le conçois et que je l'ai dépeint, me paraît la poésie de l'histoire; et, par sa précision et sa souplesse, particulièrement applicable à la vie d'un homme célèbre, mais en effet applicable à tout. Selon moi, ce qui peut le mieux le prouver, c'est l'Odéïde qu'on va lire. En effet, ce n'est pas ici, comme dans tant de poëmes anciens et modernes, l'histoire d'une passion, ou d'une expédition militaire; ce n'est pas non plus l'histoire d'un homme, comme le Cid, etc., etc.; c'est une époque, époque lugubre, unique dans nos annales et dans celles de tous les peuples, et qui, par sa nature, sera une source éternelle de pathétique. On dira, si l'on veut, qu'il n'y a là ni intrigue, ni unité; et moi je répondrai qu'il y a une intrigue de forfaits et une unité de malheur, dont le dénouement est le 9 thermidor. On peut même remarquer que ce dénouement sort du sujet, puisque la ruine des oppresseurs résulta de leurs propres excès.

Quelque regret, quelque respect même que méritent les glorieuses victimes de la guerre, cette monnaie sanglante avec laquelle les princes en paient les succès, et quelquefois les désastres, on s'afflige plus qu'on ne s'étonne de leur malheur; on conçoit du moins que ces hommes, réunis sur un champ de bataille, n'en reviennent pas tous, et aient succombé aux périls qu'ils avaient acceptés. D'ailleurs, ce tableau horrible n'est malheureusement que trop commun et trop répété. Ce qui est rare et même inouï, c'est une foule d'hommes, de femmes, de vieillards, saisis dans leurs foyers pacifiques et livrés à la hache par de prétendus

juges, au nom de prétendues lois. Ce massacre, organisé, régularisé, prolongé plus d'une année au milieu de nos mœurs douces et de notre civilisation avancée, restera un des plus frappans tableaux de l'histoire; et, pour les personnes à qui il n'inspirera pas une très juste horreur, ou qui pourront la surmonter, je ne crois pas qu'il y ait sous le ciel un sujet plus intéressant.

Fort de cet intérêt qui, même en de faibles mains, ne peut périr, j'ai, après d'autres travaux poétiques tout-à-fait différens, adopté ce sujet, qui convient beaucoup aujourd'hui à ma pensée plus sérieuse. Il est malheureusement si riche, que, dans ce qu'il avait de plus déchirant, j'ai évité ce qu'il offrait de plus auguste. Non que ce ne soit une inépuisable matière de beaux et nobles vers que ces infortunes de toute une race royale, digne de tant de regrets et de respects; c'est ce qu'a admirablement prouvé l'auteur de l'Ode sur Louis XVII :

En ce temps-là, du ciel les portes d'or s'ouvrirent.

mais cette Ode est un morceau isolé; au lieu que dans ce poëme, composé de tant de faits et de personnages, il me semble que j'aurais manqué à quelques convenances si, à côté des bourreaux, je m'étais permis d'évoquer leurs plus illustres victimes. Un sentiment que je crois juste m'a arrêté. Au reste, les personnes augustes que je n'ai fait qu'indiquer apparaîtront souvent ici, même par leur absence; *præfulgebant.*

Quoique cet ouvrage porte le titre des *Prisons de* 1794, on verra que mes tableaux commencent à 1792. Mais, pour que ce titre fût juste, il m'a paru suffisant que le plus grand nombre des faits que je présente ait eu lieu en 1794: c'est d'ailleurs l'année où ces terribles prisons lâchèrent leurs proies; et pour faire un tel poëme j'avais besoin d'un tel dénouement.

Ne lisez pas ceci, âmes douces qui n'aimez à vous reposer que sur des images qui vous ressemblent; mais lisez-

le, vous tous, vous toutes, qui vivez dans un pays menacé d'une liberté ainsi entendue.

Et si l'on me reproche de rappeler ces épouvantables scènes, dont au surplus il est si facile de détourner les yeux, je réponds qu'en employant ces lugubres teintes, qui ne sont pas non plus exclues de la poésie, et sont loin de lui être contraires, ce n'est pas uniquement un but littéraire qui, en 1832, me décida à composer cet œuvre. Nous autres, témoins de ces jours affreux, nous commençons à devenir rares, et déja plus d'un symptôme annonce qu'on ne se souvient pas assez de ces jours-là, et même qu'il y a des personnes qui les nieraient volontiers. Les jeunes gens qui n'ont pas vu cette époque peuvent à toute force se tromper en la jugeant; mais les hommes qui l'ont vue ne peuvent en parler qu'avec une juste horreur et une sévérité implacable. J'ai éprouvé ce sentiment, surtout au moment où l'on s'essayait à reproduire les discours et les images des plus exécrables monstres de ce temps-là, et j'ai cru utile d'élever ma voix contemporaine, de décrire le terrain sur lequel j'ai marché, et de raconter aussi à ma manière l'effroyable drame auquel j'ai assisté. J'ai voulu contribuer, autant qu'il est en moi, à immortaliser les sentimens dont sont dignes ces attentats difficiles à croire, et que quelques récits cherchent déja à dissimuler ou à excuser. L'histoire sur cela fera son devoir; c'est à la poésie à faire le sien, et à sortir tout-à-fait cette fois de ces bosquets et de ces roses dont on l'accuse souvent d'abuser. Oui, la poésie est aussi une magistrature; quand elle n'est pas efféminée ou avilie, elle juge, elle approuve, elle condamne. Et pourquoi n'imprimerait-elle pas aussi son sceau de réprobation sur cette guerre aux gens de bien, sur cette *proscription en permanence*, autrement appelée *le régime de la terreur!* Après tout, pourquoi ne pourrait-on pas lire ce que nous autres nous avons pu voir et dû souffrir dans notre jeunesse! Non, l'on ne peut trop, et de trop de manières, dire aux jeunes gens de ce mo-

ment-ci, que nous avons vécu dans un temps où nous étions si libres, et, à ce qu'on nous disait, si heureux, que pas un de nous n'était sûr de n'être pas arraché le soir à sa demeure, et de n'être pas égorgé le lendemain. Pour de telles peintures, les couleurs de Juvénal, que j'ai traduit jadis, sont un peu pâles, et celles du Dante ne seraient pas trop sombres; car enfin c'est un enfer aussi que j'ai à peindre. La *terreur* de 1794 était bien l'enfer transporté sur la terre, j'en ai retracé exprès l'épouvantable tableau. Et qui sait si la poésie ne sera pas, cette fois, encore plus vraie que l'histoire!

Après l'horreur, la monotonie était le grand danger de ce poëme; j'ai senti d'autant plus l'importance, la nécessité, de mettre entre les diverses parties d'un tel ouvrage des contrastes, des harmonies secrètes qui en adoucissent la couleur ou en écartent la fatigue. Ç'a été pour moi une nouvelle occasion d'apprécier ce genre de l'Odéïde dont j'ai essayé de montrer le développement et de constituer le caractère. Non, ce ne sont pas des recueils sans art et des collections sans mérite, que ces séries d'odes qui, par leur diversité de tons et même de forme, se font valoir les unes les autres, et exigent des combinaisons plus difficiles qu'on n'est obligé de le croire. L'auteur a à s'occuper de ce qu'il fait entendre, autant que de ce qu'il dit. La moitié au moins de son ouvrage est dans l'esprit de ceux qui le liront. C'est ici sur-tout, que le poëte est, ou doit être, un véritable *accoucheur d'idées.* Non-seulement dans chaque pièce, comme par-tout ailleurs, mais ici, dans l'intervalle de chaque pièce, et quelquefois de chaque stance, il y a une foule de choses et même de paroles qu'on n'exprime jamais; ou du moins l'auteur les laisse à exprimer à d'autres, et emprunte en quelque sorte leur esprit pour supplément du sien. En un mot, une Odéïde est, selon moi, un ouvrage qu'on fait avec ses lecteurs. Si l'on aime mieux, c'est une harpe dont on leur fait tirer des sons quelquefois ravissans; c'est bien l'auteur qui exécute les grands

morceaux, mais les amateurs font eux-mêmes leur partie dans le concert, qui sans eux serait nu et incomplet; et si le poëte sait son métier, il ressemble en cela au chanteur, dont l'orchestre qui l'accompagne a moins de peine, mais souvent plus de plaisir que lui.

J'ai donc employé tout ce que je pouvais avoir d'adresse pour que le public voulût bien travailler à cet ouvrage, et s'associer à cette lugubre harmonie. Je n'ai rien négligé pour varier, autant que possible, les couleurs, les caractères, les situations même. J'ai varié jusqu'aux manières; car non-seulement, dans ce poëme, qui n'est que trop historique, tout n'est pas de moi (et quelquefois les mots les plus heureux), mais même cinq à six pièces de ce recueil n'en sont pas. Celles-là sont du temps, faites par les victimes elles-mêmes, et elles offrent par conséquent un vif intérêt, et une couleur locale précieuse que j'ai dû emprunter; d'autant plus que ces manières différentes de la mienne, et différentes aussi entre elles, peuvent jeter, ce me semble, sur ce tableau lugubre une variété dont plus qu'aucun autre il a besoin. On trouvera ici la fameuse romance-chanson de Montjourdain, les quatre vers de Roucher, et *la jeune Captive,* qui est peut-être le plus beau titre d'André Chénier. Mon goût passionné de couleur locale m'a engagé à insérer ici trois autres de ses pièces, faites en prison, et qui, malgré leurs défectuosités, donnent une idée si juste de cette effroyable époque, que j'ai oublié exprès que ces pièces, qu'il a assez singulièrement nommées *Iambes,* ne peuvent s'appliquer à aucune mesure de strophe isolée; mais les Épodes d'Horace sont souvent ainsi. Après avoir donné tant de vers, il m'a semblé qu'y joindre ceux-ci c'était rendre hommage à leurs auteurs, et que, les miens dussent-ils y perdre, mes lecteurs y gagneraient; c'est là l'important.

Le même motif et le même défaut de prétention m'engagent à transcrire ici la fameuse prophétie de Cazotte,

rapportée par La Harpe. On a cru, on a dit qu'elle était de l'invention de ce dernier, et je l'ai un peu cru moi-même. Cependant j'ai réfléchi que dans toutes les inventions de La Harpe il n'y a rien, à beaucoup près, d'aussi dramatique, d'aussi saisissant que ce morceau, et qu'autant il a été capable de l'écrire, autant il est difficile de croire qu'il ait pu l'imaginer. Je me suis persuadé alors que le fond de cette prophétie a été vraiment exprimé par Cazotte, qui, malgré son *Diable amoureux*, ou plutôt à cause de lui, était très porté à des idées d'illuminisme et d'avenir. Dans cette disposition d'esprit, il est très simple que Cazotte, fatigué un jour des espérances anti-monarchiques et anti-religieuses d'une société de philosophes, leur ait prédit ce qui devait arriver, et leur ait même distribué des brevets de mort que la révolution imminente ne se chargea que trop de réaliser. Hélas! qui de nous n'a été prophète une fois dans sa vie! Et, avant 1830, combien de personnes ont prédit ce qui est arrivé cette année-là, et que beaucoup d'autres croyaient impossible!

Je crois que le Ciel nous cache à tous l'avenir, et que ce n'est pas une des moindres preuves de sa bonté. Je suis donc fort loin de défendre le talent prophétique de Cazotte, ni de quelque moderne que ce soit, illuminé ou non. Toutefois la vérité m'oblige de dire que plusieurs hommes dignes de foi m'ont attesté tenir du fils de Cazotte, vivant encore, que, dans sa jeunesse, s'étant battu à Nantes, deux jours après, et bien avant que son père pût en en être instruit, il reçut de ce vieillard une lettre de reproches sur le danger qu'il avait couru et fait courir à un de ses semblables.

Mais, comme je l'ai dit, dès qu'on n'était pas sous le charme philosophique, il fallait un beaucoup moins grand esprit de prévision pour prévoir une révolution en France, et les désastres qui devaient en résulter. Je crois donc à la prophétie de Cazotte. Il y a plus; je n'en doute pas, surtout depuis un témoignage que je dois citer ici. Dans cette prophétie, Bailly, cet infortuné maire de Paris est cité

comme témoin, et malheureusement comme acteur : eh bien ! il existe en ce moment à Paris un ancien ami de Bailly, qui me fait aussi l'honneur d'être le mien. A quatre-vingts ans il a conservé l'esprit jeune et le caractère le plus aimable et le plus gai ; il est impossible sur-tout d'être moins porté à aucune des idées d'illuminisme. M. Faivre, qui m'autorise à le nommer, m'autorise aussi à dire qu'attaché à Bailly pendant tout le temps de sa mairie, il lui a entendu parler de la scène prophétique de Cazotte, scène qui eut lieu chez le duc de Duras, et dont lui, Bailly, ainsi que La Harpe, avait été en effet témoin. Ce témoignage positif ajoute, ce me semble, beaucoup d'intérêt à un morceau si remarquable. Je pense bien que Cazotte ne donna pas tous les détails positifs qu'on va trouver ici. Mais en supposant que La Harpe, avec son talent, qu'il n'a jamais mieux employé, ait arrangé et complété cette prophétie, il reste encore assez pour la part du prophète. Quoi qu'il en soit, je défie de lire ce morceau sans émotion ; et il était impossible de présenter d'une manière plus frappante les péripéties les plus étonnantes de cette révolution qui renversa tout, et dépassa toutes les prévisions humaines. Ce morceau, qui ne se trouve que dans les dernières éditions de Cazotte et de La Harpe, ne pouvait nulle part être mieux placé qu'ici et à la tête de cet ouvrage, dont il est le préambule le plus naturel et le plus imposant. Je transcris donc ce que La Harpe écrivait vers 1800.

« Il me semble que c'était hier ; et c'était cependant au commencement de 1788. Nous étions à table chez un de nos confrères à l'Académie, grand seigneur et homme d'esprit. La compagnie était nombreuse, et de tout état ; gens de cour, gens de robe, gens de lettres, académiciens, etc. On avait fait grande chère comme de coutume. Au dessert, les vins de Malvoisie et de Constance ajoutaient à la gaîté de bonne compagnie cette sorte de liberté qui n'en gardait pas toujours le ton. On en était alors venu dans le monde

au point où tout est permis pour faire rire. Champfort nous avait lu de ses contes impies et libertins, et les grandes dames avaient écouté sans même avoir recours à l'éventail. De là un déluge de plaisanteries sur la religion; l'un citait une tirade de *la Pucelle*, l'autre rappelait ces vers philosophiques de Diderot :

> Et des boyaux du dernier prêtre,
> Serrer le cou du dernier roi.

Et d'applaudir. Un troisième se lève, et tenant son verre plein : « Oui, messieurs, s'écrie-t-il, je suis aussi sûr qu'il n'y a pas de Dieu, que je suis sûr qu'Homère est un sot. » Et en effet, il était sûr de l'un comme de l'autre; et l'on avait parlé d'Homère et de Dieu, et il y avait là des convives qui avaient pourtant dit du bien de tous les deux. La conversation devient plus sérieuse. On se répand en admiration sur la révolution qu'avait faite Voltaire; et l'on convient que c'est là le premier titre de sa gloire. « Il a donné le ton à son siècle, et s'est fait lire dans l'antichambre comme dans le salon. » Un de nos convives nous raconta, en pouffant de rire, que son coiffeur lui avait dit, tout en le poudrant: « Voyez-vous, monsieur, quoique je ne sois qu'un misérable carabin, je n'ai pas plus de religion qu'un autre. » On conclut que la révolution ne tardera pas à se consommer, qu'il faut absolument *que la superstition et le fanatisme fassent place à la philosophie*, et l'on en est à calculer la probabilité de l'époque, et quels seront ceux de la société qui verront le règne de la raison. Les plus vieux se plaignaient de ne pouvoir s'en flatter; les jeunes se réjouissaient d'en avoir une espérance très vraisemblable; et l'on félicitait sur-tout l'Académie d'avoir préparé le grand œuvre et d'avoir été le chef-lieu, le centre, le mobile de la liberté de penser.

Un seul des convives n'avait point pris de part à la joie de cette conversation, et avait même laissé tomber tout doucement quelques plaisanteries sur notre bel enthou-

siasme. C'était Cazotte, homme aimable et original, mais malheureusement infatué des rêveries des Illuminés. Il prend la parole, et, du ton le plus sérieux : « Messieurs, dit-il, soyez satisfaits ; vous verrez tous cette *grande et sublime révolution* que vous desirez tant. Vous savez que je suis un peu prophète : Je vous le répète ; vous la verrez. » On lui répond par le refrain : *faut pas êtr' grand sorcier pour ça.* « Soit ! mais peut-être faut-il l'être un peu plus, pour ce qui me reste à vous dire. Savez-vous ce qui arrivera de cette *révolution*, ce qui en arrivera pour vous, tous tant que vous êtes ici, et ce qui en sera la suite immédiate, l'effet bien prouvé, la conséquence bien reconnue ? — Ah ! voyons, dit Condorcet avec son air et son rire sournois et niais ; un philosophe n'est pas fâché de rencontrer un prophète. — Vous M. de Condorcet, vous expirerez étendu sur le pavé d'un cachot ; vous mourrez du poison que vous aurez pris pour vous dérober au bourreau, du poison que *le bonheur* de ce temps-là vous forcera de porter toujours sur vous. »

Grand étonnement d'abord ; mais on se rappelle que le bon Cazotte est sujet à rêver tout éveillé, et l'on rit de plus belle. « M. Cazotte, le conte que vous nous faites ici n'est pas si plaisant que votre *Diable amoureux*. Mais quel diable vous a mis dans la tête ce *cachot*, ce *poison* et ce *bourreau* ? Qu'est-ce que tout cela peut avoir de commun avec *la philosophie et le règne de la Raison* ? — C'est précisément ce que je vous dis ; c'est au nom de la philosophie, de l'humanité, de la liberté ; c'est sous le règne de la raison qu'il vous arrivera de finir ainsi ; et ce sera bien *le règne de la Raison*, car alors elle aura des *temples*, et même il n'y aura plus dans toute la France, en ce temps-là, que des *temples de la Raison*. — Par ma foi, dit Champfort avec le sourire du sarcasme, vous ne serez pas un des prêtres de ces temps-là. — Je l'espère. Mais vous, M. Champfort, qui en serez un, et très digne de l'être, vous vous couperez les veines de vingt-deux coups de rasoir, et pourtant vous n'en mourrez que quelques mois après. » On se regarde, et on rit encore.

« Vous, M. Vicq-d'Azir, vous ne vous ouvrirez pas les veines vous-même, mais vous vous les ferez ouvrir six fois dans un jour pour être plus sûr de votre fait, et vous mourrez dans la nuit. Vous, M. de Nicolaï, sur l'échafaud; vous, M. Bailly, sur l'échafaud; vous, M. de Malesherbes, sur l'échafaud... — Ah! Dieu soit béni, dit Roucher, il paraît que monsieur n'en veut qu'à l'Académie; il vient d'en faire une terrible exécution; et moi, grâce au ciel... — Vous? vous mourrez aussi sur l'échafaud. — Oh! c'est une gageure, s'écrie-t-on de toutes parts; il a juré de tout exterminer. — Non, ce n'est pas moi qui l'ai juré. — Mais nous serons donc subjugués par les Turcs et les Tartares? — Point du tout; vous serez alors gouvernés par la seule *philosophie*, par la seule *raison*. Ceux qui vous traiteront ainsi seront tous des *philosophes*, auront à tout moment dans la bouche les mêmes phrases que vous débitez depuis une heure, répèteront toutes vos maximes, citeront comme vous les vers de Diderot et de *la Pucelle.* » On se disait à l'oreille: « Vous voyez bien qu'il est fou (car il gardait le plus grand sérieux); est-ce que vous ne voyez pas qu'il plaisante! et vous savez qu'il entre toujours du merveilleux dans ses plaisanteries. — Oui, répondit Champfort; mais son merveilleux n'est pas gai, il est trop patibulaire. Et quand tout cela arrivera-t-il? — Six ans ne se passeront pas que tout ce que je vous dis ne soit accompli.

— Voilà bien des miracles (et cette fois c'était moi qui parlais) et vous ne m'y mettez pour rien. — Vous, M. de La Harpe, vous y serez pour un miracle tout au moins aussi extraordinaire : vous serez alors chrétien. »

Grandes exclamations. « Ah! reprit Champfort, je suis rassuré. Si nous ne devons périr que quand La Harpe sera chrétien, nous sommes immortels.

— Pour ça, dit alors la duchesse de Grammont, nous sommes bien heureuses, nous autres femmes, de n'être pour rien dans les *révolutions*. Quand je dis pour rien, ce n'est pas que nous ne nous en mêlions toujours un peu;

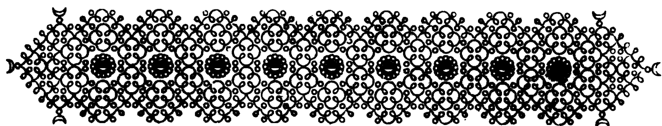
mais il est reçu qu'on ne s'en prend pas à nous, à notre sexe... — Votre sexe, madame, ne vous en défendra pas cette fois, et vous aurez beau ne vous mêler de rien, vous serez traitées comme les hommes, sans aucune différence quelconque. — Mais qu'est-ce que vous dites donc là, M. Cazotte? C'est la fin du monde que vous nous prêchez. — Je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est que vous, madame la duchesse, vous serez conduite à l'échafaud, vous, et beaucoup d'autres dames avec vous, dans une charrette, et les mains liées derrière le dos. — Ah! j'espère que dans ce cas-là j'aurai du moins un carrosse drapé de noir. — Non, madame; de plus grandes dames que vous iront comme vous en charrette, et les mains liées comme vous. — De plus grandes dames! Quoi! des princesses du sang? — De plus grandes dames encore. » Ici un mouvement très sensible dans toute la compagnie; et la figure du maître se rembrunit. On commençait à trouver que la plaisanterie était forte. Madame de Grammont, pour dissiper le nuage, n'insista pas sur cette dernière réponse, et se contenta de dire, du ton le plus léger : « Vous verrez qu'il ne me laissera seulement pas un confesseur. — Non, madame, vous n'en aurez pas, ni vous, ni personne; le dernier supplicié, qui en aura un, par grâce, sera... »

Il s'arrêta un moment. « Eh bien, quel est donc l'heureux mortel qui aura cette prérogative? — C'est la seule qui lui restera, et ce sera... le roi de France. »

Le maître de la maison se leva brusquement, et tout le monde avec lui. Il alla vers Cazotte, et lui dit avec un ton pénétré : « Mon cher M. Cazotte, c'est assez faire durer cette facétie lugubre; vous la poussez trop loin, et jusqu'à compromettre la société où vous êtes, et vous-même. » Cazotte ne répondit rien, et se disposait à se retirer, quand madame de Grammont, qui voulait toujours éviter le sérieux et ramener la gaîté, s'avança vers lui : « Monsieur le prophète, qui nous dites à tous notre bonne aventure, vous ne nous dites rien de la vôtre. » Il fut quelque temps

en silence et les yeux baissés. « Madame, avez-vous lu le siége de Jérusalem dans Josèphe? — Oh! sans doute; qui est-ce qui n'a pas lu ça? mais faites comme si je ne l'avais pas lu. — Eh bien, madame, pendant ce siége, un homme fit sept jours de suite le tour des remparts à la vue des assiégeans et des assiégés, criant incessamment d'une voix sinistre et tonnante : « Malheur à Jérusalem! » et le septième jour il cria : «Malheur à Jérusalem! malheur à moi-même!» et dans le moment une pierre énorme, lancée par les machines ennemies, l'atteignit et le mit en pièces. »

Et après cette réponse, Cazotte fit sa révérence et sortit. »



LES PRISONS
DE 1794.



I.

Lorsque l'on entre en ces demeures
De sinistre hospitalité,
Où le captif compte les heures
Et croit compter l'éternité;
Dans ces abîmes redoutables
Où l'on a voulu pénétrer,
On sent le cœur se resserrer
Comme le sort de ses semblables;
Devant ce tableau douloureux,
Même en les réprouvant coupables
On les plaint encor malheureux.

Qu'est-ce donc, quand on voit atteindre
Des droits consacrés ou touchans;
Quand c'est le juste qu'il faut plaindre
Dans la demeure des méchans!
Lorsque ces fers que rien n'allége,
Dans un siècle déraisonneur,
De l'innocence et de l'honneur

Sont l'exécrable privilége !
Qu'est-ce, en un plus funeste sort,
Quand cette prison sacrilége
N'est que le dépôt de la mort !

Je les ai vus, ces jours horribles ;
Je les ai vus dans mon printemps,
Ces cachots, aux pervers terribles,
Peuplés de justes habitans,
Où par une indigne puissance
Gémissaient tant d'infortunés
Pour sortir bientôt, condamnés,
Convaincus d'honneur, d'innocence.
Postérité, le croiras-tu ?
Le crime en toute sa licence,
En ce temps-là, fut la vertu.

Il semblait qu'un cruel Génie,
Qui planait sur la France en deuil,
Eût voulu la voir réunie
Pour la hache et pour le cercueil ;
Que sous son exécrable empire
Esprits, talens, belles, héros,
Il convoquât dans ses cachots
Tout ce qu'on aime ou qu'on admire ;
Et qu'à ces êtres révérés
Il dît, en son affreux sourire :
« C'est bien. Vous voilà tous ; mourez. »

O jours de sanglante mémoire
Et d'inexprimables douleurs,

Tant que nous aurons une histoire
Vous aurez du deuil et des pleurs.
Sur ces tableaux, par mes esquisses
Je veux encore intervenir ;
Je veux montrer au souvenir
Ces vestibules des supplices.
Oui, peignons-les pour l'avenir;
Et que de pareils sacrifices
Ne puissent jamais revenir!



II.

LE 2 SEPTEMBRE.

C'est trop peu que de sang la révolte écumante
Ait violé des rois la demeure fumante,
Et fait du dix Auguste un jour néfaste, affreux;
Des immolés d'alors plus d'un eut sa vengeance.
        Les captifs sans défense
Sont pour les scélérats des sujets plus heureux.

Des hordes de démons, en hommes déguisées,
Pénètrent à l'envi dans les prisons brisées,
Y signalent leurs pas, bourreaux accusateurs;
Et, jaloux de salaire et presque de louange,
        Dans le sang et la fange
Ils suivent, non les lois, mais les législateurs.

Des serviteurs du roi, prisonniers politiques,
Ravis avant la lutte à leurs seuils domestiques,
Étaient dans Orléans à des juges livrés;
Mais, forcés de quitter ces antiques murailles,
Dans les murs de Versailles,
Condamnés au massacre, ils meurent déchirés.

A Paris le tocsin, ce signal mortuaire,
Présage du cercueil, précurseur du suaire,
Proclame le carnage en toute sa splendeur.
De la nuit et de l'ombre abjurant le refuge,
Désormais prince et juge,
L'assassinat lui-même a perdu sa pudeur.

Il n'est rien de sacré, le rang, le sexe, l'âge,
Même l'apostolat, dont le pieux courage
Consola si souvent les mortels attendris.
Où l'on a réuni ces têtes pastorales [1],
Des monstres cannibales
Accourent les premiers, assassins favoris.

Au tumulte qui croît, aux clameurs forcenées
Ces prêtres, presque tous courbés par les années,
Se sentent arrivés au jour de leur trépas;
Et chacun, confessé de celui qu'il confesse,
Dans ce jour de détresse,
Se cherche des péchés et ne les trouve pas.

Et de l'église d'Arle alors le chef auguste,
Dulau, vieillard sacré, pontife doux et juste,

[1] L'église des Carmes.

Levant son noble front, dit : « Nous allons mourir.
Du martyre vers nous je vois venir la palme ; »
Et d'un ton ferme et calme:
« Bénissez-moi, dit-il, et je vais vous bénir. »

Les imprécations redoublaient, exécrables.
Alors vous eussiez vu ces prêtres vénérables
Invoquer à genoux leur chef comme eux proscrit.
Dulau préside encore à leur moment suprême,
Et, dans la mort lui-même,
Leur dit: «Je vous absous au nom de Jésus-Christ.»

Il achevait ces mots; les meurtriers arrivent.
Que par d'autres que moi ces horreurs se décrivent.
Que de prêtres déja sont devenus des saints!
Aussi bien qu'à l'autel les guidant vers la tombe,
L'archevêque succombe,
Et de sa main qui meurt bénit ses assassins.



III.

SOMBREUIL ET CAZOTTE.

3 septembre 1792.

Non, je m'en réfère à l'histoire
Pour peindre aux mortels effrayés
L'exécrable *travail* d'agens salariés [1];

[1] Sur-tout à la Force.

Forfaits dont on voudrait effacer la mémoire;
Hommes, femmes, vieillards, dans cet indigne essor,
En proie aux scélérats (qui les jugent encor!
Et même quelquefois absolvent par caprice).
Mais quand d'un ton perfide on disait: *Élargi,*
C'était le signal du supplice.
Déja sur le mourant la hache avait agi.

Ce tribunal épouvantable
Ne vaque pas le jour, le soir;
La nuit, aux pâles feux, vos regards croiraient voir
De vrais démons jugeant dans l'enfer véritable.
C'est là que tu péris d'un supplice infernal,
Malheureuse princesse, unie au sang royal,
Lamballe, que le crime avec rage contemple.
On se rappelle Atrée et son affreux festin;
Et ta tête va sous le Temple,
A la reine qui t'aime annoncer son destin.

Que d'autres victimes succombent
En ce concours ensanglanté!
Entendez-vous ces cris: *Vive la Liberté!*
Mêlés aux cris plaintifs des *massacrés* qui tombent?
Et Paris cependant avait des magistrats!
Et Paris tout entier ne se soulève pas,
Pendant deux jours souillés d'attentats indicibles!
Hélas! de la terreur le tocsin a sonné;
Et les magistrats invisibles
Ne réprimeront pas ce qu'ils ont ordonné.

De ce repaire des repaires

Reposons un moment le cœur.
Dans le meurtre et le sang, par un effort vainqueur,
Deux filles tour-à-tour ont protégé leurs pères.
Et Sombreuil, et Cazotte, objets touchans et doux,
En défendent la cause, et, tombant à genoux,
Préservent deux vieillards de la hache fatale.
De tant d'infortunés les discours étaient vains;
Mais l'éloquence filiale
Touche encor les mortels, et jusqu'aux assassins.

Oui, jusqu'à ces monstres arrive
Un effort heureux cette fois;
Et, s'arrêtant émus devant ces douces lois,
Ils s'étonnent qu'en eux quelque pitié survive.
Cette horde, à ce vœu faisant un double accueil,
Mêle presque un triomphe à ces scènes de deuil
Où le Dieu qui les voit de l'homme désespère.
A leur pieux transport on accède; il le faut;
Et chacune emmène son père
Que promptement, hélas! reprendra l'échafaud.

Cependant, filles généreuses,
Autrefois dignes d'un autel,
Acceptez le tribut de l'hommage immortel
Qu'assurent à vos noms vos vertus glorieuses.
Quand tant d'hommes tremblaient, pleins d'une juste horreur,
De votre sexe faible, ô l'immortel honneur,
Vous avez au péril égalé le courage.
De vos pères sacrés écartant les bourreaux,
Dans ce jour de meurtre et de rage,
Jeunes filles, salut; vous fûtes les héros!



IV.

CHARLOTTE CORDAY.

13 juillet 1793.

« Que disent-ils, que c'est un crime
D'avoir atteint ce scélérat?
D'avoir, d'un poignard légitime,
Purgé la terre d'un Marat?
Qu'ils m'accusent, ces hommes-femmes
Que les forfaits les plus infâmes
N'ont pas suffi pour émouvoir;
Moi, de quelque nom qu'on me nomme,
Avec le courage d'un homme
J'en ai su remplir le devoir.

Celui dont les mains toujours prêtes
Se complaisaient à déchirer,
Le monstre aux trois cent mille têtes
Qu'il demandait à dévorer,
Ce tigre à la face d'hyène,
Être qui de l'espèce humaine
Dut dès long-temps être rayé,
Je l'ai chassé de la nature;
Le ciel s'apaise, l'air s'épure,
Et mon trépas est bien payé.

A jamais mon ombre sanglante
Apparaîtra dans sa fierté
A la tyrannie insolente
Qui s'appellera Liberté.
Non, non: ma mort n'est pas perdue,
Et la tyrannie éperdue
Se rappellera mon renom;
Et, lisant ma sainte furie,
Tel oppresseur de sa patrie
L'affranchira devant mon nom.

J'étais jeune; on me disait belle;
On me parlait d'heureux amours;
A la vengeance universelle,
J'ai sacrifié mes beaux jours.
Je n'ai point regret à la vie.
L'existence qui m'est ravie
Renaît dans la postérité.
De la vertu je meurs victime;
Et de mon échafaud sublime
Je monte à l'immortalité. »



V.

BAILLY.

Novembre 1793.

« Oui, c'est moi qui du Jeu de Paume
Proposai jadis le serment;

Moi, jadis paisible astronome,
Historien du firmament;
Moi qui vis trois académies
Par leurs choix payer mes travaux,
C'est moi que des mains ennemies
Ont amené dans ces cachots.

Ah! que j'aurais été plus sage,
Toujours élevé vers les cieux,
De laisser à mes pieds l'orage,
Et la terre et ses factieux!
Loin de l'horreur de ces désastres
Dont, hélas! j'ai servi le cours,
Les perturbations des astres
Seules devaient remplir mes jours.

Abreuvé d'une coupe amère,
Entouré de cris destructeurs,
De Paris pour son premier maire
J'entends les cris acclamateurs.
Ma destinée est rigoureuse,
Mais mon malheur est mérité;
Car de la France trop heureuse
J'ai méconnu la liberté.

De fureurs alors impuissantes
Du moins arrêtant les forfaits,
A des factions rugissantes
J'ai montré l'honneur et la paix.
Les lois, le roi, contre leur rage
Trouvèrent mon utile appui;
Et je fus l'homme du courage,
Et c'est mon forfait aujourd'hui.

Eh bien! ce courage me reste,
S'il en faut pour ne plus souffrir.
Le courage, en ce temps funeste,
Est de vivre, et non de mourir. »
Il dit; à sa patrie ingrate,
Faisant les suprêmes adieux,
Il va mourir comme Socrate,
Et, plus martyr, va mourir mieux.

L'air qui mugit, l'hiver qui pleure,
Tout attristait ses derniers pas.
Sur lui, tout un siècle d'une heure,
On suspend exprès le trépas.
Parmi cette attente exécrable,
Parmi les affronts qu'il reçoit,
« Bailly, lui dit un misérable,
Tu trembles de peur.—Non! j'ai froid. »



VI.

MADAME ROLAND [1].

(Extrait de ses dernières pensées.)

Je les ai finis ces mémoires
Écrits sur le seuil du trépas,

[1] Les personnes qui ont lu mon ouvrage sur *la liberté* ne m'accusent pas d'aimer les républiques, ni même d'y croire souvent. Mais

Où j'ai tracé mon sort, où des cœurs scélérats
J'ai buriné les noms, les indignes victoires.
Ma tâche est accomplie, et, trompant tous leurs vœux,
Peintre de leurs excès à jamais exécrables,
Je traînerai ces misérables
Par-devant nos derniers neveux.

Fondateurs de la République
Dont on veut nous faire douter,
Les cœurs libres verront s'il faut vous regretter,
Toi Vergniaux, l'éloquent; Barbaroux, l'énergique;
Tant d'autres que ma voix eût voulu secourir,
Héros de la Gironde, illustrés par la gloire;
J'ai défendu votre mémoire
Et voici mon tour de mourir.

Quoi! n'est-ce que la monarchie
Qui peut produire des vertus?

ce n'a pas été une raison pour moi de ne pas peindre, ou de peindre sévèrement, une femme qui y croyait, qui en excusa long-temps les premiers excès, et fut détrompée trop tard, mais qui, dans son opinion, montra de rares vertus et un courage plus rare encore, rehaussé par une éloquence immortelle. Je n'ai donc pas hésité à donner ici ses dernières pensées, souvent avec ses propres paroles, et même avec ses éloges pour des députés de la Gironde, que je suis loin d'admirer autant qu'elle. J'ai resserré, mais fidèlement retracé ce testament de mort, ces *novissima verba* écrites dans sa prison et à la porte du *tribunal révolutionnaire;* ce mélange de fermeté et de regret, d'horreur contre les tyrans et d'indignation contre les lâches; ces élans de la vie qui va s'échapper, vers celle que les cœurs vertueux espèrent ailleurs; ces adieux toujours touchans, quelquefois sublimes, quelquefois naïfs, à son époux, à sa fille, à ses amis, à *sa bonne.* Combien il y avait de sensibilité dans cette ame élevée, qui apparut au milieu de tant de forfaits et de bassesses!

Sous le joug d'un tyran des esprits abattus
Valent-ils les grandeurs d'une terre affranchie?
Les Dieux républicains ont aussi leur autel.
Quand nous nous tromperions, notre erreur est sublime.
Ainsi Curtius, dans l'abîme,
Se précipitait immortel.

Mais que de gloire à la patrie,
Nous promettions, et de bonheur!
Nous invoquions la foi, l'humanité, l'honneur :
Desirs fallacieux! espérance flétrie!
Je vous évoque au moins, scélérats sans remords,
Robespierre, Danton, horde exterminatrice.
Par vous envoyée au supplice,
Je vais vous annoncer aux morts.

Ah! s'ils avaient eu mon courage,
Hommes indignes de ce nom,
Ces êtres qui jamais n'ont su prononcer : non,
Prudens devant le crime et tremblans dans l'orage!
Insensés, qu'égara leur orgueil fanfaron,
Et qui, dans leur délire, ont, sans verve et sans flammes,
Fait des projets de grandes âmes
Avec des ames de poltron!

Maintenant, aux méchans en proie,
Et parqués comme un vil troupeau,
Attendant le boucher appelé le bourreau,
Ils sentent qu'au salut il n'est plus une voie.
Mais le péril a vu leur silence discret ;
Mais il n'est pas d'honneur pour leur pâle mémoire;

Et comme ils ont fléchi sans gloire,
Ils n'obtiendront pas un regret.

Je n'eus point ce lâche délire ;
Et ne l'eut point, le digne époux
Qui, seul, contre *septembre* éleva son courroux,
Et mourra de ma mort si sa compagne expire.
Puisse-t-il pour un temps recevoir mes adieux !
Là-haut auprès de moi j'attends son arrivée;
Et notre vie inachevée
Se continuera dans les cieux.

Mais n'aurions-nous pas sans prudence
Contre un roi d'abord combattu?
Comme Brutus jadis croyait à la vertu,
Nous aurions dû moins croire aux hommes, à la France.
Dans nos illusions, en réclamant nos droits,
Du moins, si nous avons frappé la monarchie,
Nous avons bravé l'anarchie
Encore plus que tous les rois.

Mais je laisse, hélas! sur la terre
L'objet le plus cher à mon cœur.
Ma fille, mon enfant, en voyant ton malheur,
Ma fermeté pâlit et mon cœur se resserre.
J'ose et je puis le dire aux portes du tombeau :
Je te laisse, ma fille, en ma douleur amère,
L'exemple et le nom de ta mère;
C'est un héritage assez beau.

Vous, mes amis, autre famille,
Dont le souvenir m'attendrit,

Creuzé-la Touche [1], ô toi, qui toi-même proscrit,
Gardes dans l'ouragan le dépôt de ma fille,
Bosc, Champagneux, vous tous dont la tendre pitié
Veut encor conjurer le sort qui me domine,
Ah! protégez mon orpheline:
C'est le legs de mon amitié.

Cette jeune plante arrachée
Au sol natal qui la nourrit,
Verrait venir bientôt le jour où l'on périt,
Et tomberait sans vous, flétrie et desséchée.
Mes amis, si le ciel retrouve son azur,
Puisse-t-elle après moi fleurir sous votre ombrage,
Et, par vous ravie à l'orage,
Répandre un parfum doux et pur!

De tous ceux à qui je fus chère

[1] C'est d'un de mes parens qu'il s'agit ici. Membre de la Constituante, et ensuite de la Convention, il aima la révolution, mais jamais le crime; et, ainsi qu'un autre parent de mon nom, il se refusa à voter la mort du roi, et fut de ceux qui cherchèrent à le sauver. Depuis, au 31 *mars* 1793, à-peu-près proscrit lui-même, il recueillit en effet, dans le moment le plus dangereux, la fille de madame Roland. Membre des assemblées suivantes, il fit plusieurs rapports remarquables, un entre autres contre le *maximum* et *l'impôt progressif*, ces variations de *la loi Agraire*, et il acquit une haute estime. Quelques personnes influentes avaient même pensé à lui pour être un des membres du *Directoire*, mais non pas lui assurément. Lors de la première formation du Sénat, il fut un des trois ou quatre premiers sénateurs élus, et mourut bientôt après à 50 ans. Je ne partageais pas toutes ses opinions politiques et philosophiques, et il a pu se tromper quelquefois; mais c'était un homme de bien et de talent qui eut le bonheur d'être l'ami de madame Roland, et l'honneur d'être le protecteur de sa fille.

Ah ! j'invoque aussi le secours
Pour celle qui treize ans accompagnant mes jours,
Me veilla, me servit... presque comme une mère.
C'est elle, auprès de moi, qui l'occupait le moins;
C'est de mon malheur seul qu'elle était malheureuse.
Sa tendresse silencieuse
Ne s'exprimait que par ses soins.

Ah ! si de la Métempsycose
L'erreur pouvait se soutenir,
Vers elle en son déclin je voudrais revenir,
La soignant à mon tour, sous ma métamorphose.
Pourrais-je assez payer tout ce que je lui doi !
O fidèles amis, vous, témoins de son zèle,
Acquittez ma dette envers elle
Pour n'en plus avoir envers moi.

Mon enfant, mon époux, ma bonne,
Mes amis, à vous tous, adieu !
Adieu, brillant soleil, dont le regard de feu
Rassérénait mon cœur qu'il charme et qu'il étonne.
Que de fois devant toi je me sentis troubler !
Quel sentiment naissait dans mon ame attendrie !
Fils du ciel, dans notre patrie
Ton regard semble m'appeler,

Adieu, campagnes solitaires
Dont le spectacle me charma,
Où m'occupa l'étude, où le pauvre m'aima,
Où je soignai les maux, consolai les misères !
Et maintenant, pareille au cyprès abattu,

Dans l'effroyable abîme où le crime m'isole
Je n'ai plus rien qui me console
Que l'avenir et la vertu.

Toi, que de mon lait j'ai nourrie,
Et voudrais aussi pénétrer
Des pensers généreux que j'aime à déclarer,
Adieu, toujours adieu, mon Eudora chérie.
Quand je m'arrache à toi par un effort vainqueur,
Pour ne pas s'attendrir devant ta douce image,
Sens-tu ce qu'il faut de courage?
Je te presse contre mon cœur.

Et maintenant, que la tempête
Éclate en toute sa fureur,
Du supplice je peux braver toute l'horreur.
Ma constance est armée et la victime est prête.
Que ceux que vainement nous avons combattus
Restent, lâches tyrans de cette terre ingrate:
J'aime mieux la mort de Socrate
Que l'existence d'Anitus.

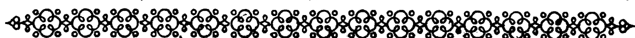
Après une si longue épreuve,
Je puis la quitter sans effort,
Cette terre de crime et de deuil et de mort,
Qui dévore le juste et de son sang s'abreuve;
Ces monstres qui se sont chargés de se flétrir,
Mon ame les vomit, mon dédain les défie.
C'est juste : qu'on me sacrifie:
Puisqu'ils vivent, je dois périr.

Du monde suprême puissance,
Être invisible à qui je crois
(Car quelque être meilleur que ce que j'aperçois
M'a prêté, je l'espère, un peu de son essence),
O Dieu, toi qui fis naître, et qui daignes bénir,
Tout ce qu'on voit de noble et de beau sur la terre,
Bientôt, ô mon maître, ô mon père,
Je vais à toi me réunir!

Veille du haut de l'Empirée,
Dans ta clémence et ta bonté,
Sur ce peuple trahi pour qui la liberté
Par tous mes vœux ardens fut long-temps desirée.
Mais la liberté sainte exige un saint effort.
Elle n'est que pour ceux qu'aucun trouble ne dompte,
Pour les cœurs qui craignent la honte
Et qui ne craignent pas la mort.

Amitié, vérité, patrie,
Objets de mon cœur révérés,
Mes pensers et mes jours vous furent consacrés :
Vous rendrez ma mémoire honorée et chérie.
Je n'ai peur que du crime; et, quand viendra mon tour,
Du trépas sans pâlir je subirai l'approche.
Par bonheur je suis sans reproche :
Quel trésor pour le dernier jour!

[1] J'ai bien mal rendu les pensées de madame Roland, si les lecteurs les plus sévères ne partagent pas l'intérêt qu'elle m'inspire. On voit, même sans l'approuver d'ailleurs, tout ce qu'il y avait de pur et d'élevé dans son ame. Mettons à côté de ces lugubres paroles le portrait gracieux et touchant que mon ami Lémontey a tracé d'elle à deux épo-



VII.

ENCORE MADAME ROLAND.

Ainsi traçait, et mieux, ses pensers expirans,
Cette femme éloquente, illustre entre les femmes,
Qui, même en son cachot, défiait ses tyrans,
Et sut marquer sa place entre les grandes ames.
Sa bouche harmonieuse eût effacé Platon;
C'est Paris à la fois et le Péloponèse.

ques de sa vie. On verra plus bas que l'auteur des *Mémoires* d'un détenu s'est chargé de la troisième.

« J'ai vu quelquefois madame Roland avant 1789. Ses yeux, sa taille, sa chevelure étaient d'une beauté remarquable, et son teint délicat avait une fraîcheur et un coloris qui, joints à son air de réserve et de candeur, la rajeunissaient singulièrement. Je ne lui trouvai point l'élégance aisée d'une Parisienne, qu'elle s'attribue dans ses mémoires ; je ne veux point dire qu'elle eût de la gaucherie, parceque ce qui est simple et naturel ne saurait jamais manquer de grâce. Je me souviens que la première fois que je la vis, elle réalisa l'idée que je m'étais faite de la petite-fille de Vevay qui a tourné tant de têtes, de la Julie de J.-J. Rousseau ; et quand je l'entendis, l'illusion fut encore plus complète. Madame Roland parlait bien, trop bien. L'amour-propre aurait bien voulu trouver de l'apprêt dans ce qu'elle disait ; mais il n'y avait pas moyen, c'était simplement une nature trop parfaite. Esprit, bon sens, propriété d'expression, raison piquante, grâce naïve, tout cela coulait sans étude entre des dents d'ivoire et des lèvres rosées : force était de s'y résigner.

Dans le cours de la Révolution, je n'ai revu qu'une seule fois madame Roland. C'était au commencement du premier ministère de son mari. Elle n'avait rien perdu de son air de fraîcheur, d'adolescence

Et quelque chose en elle associait Caton
A tout l'attrait d'une Française.

Son tour vint en effet. Voici l'affreux moment.
Comme un cœur innocent, comme une vierge pure,
D'une robe de neige elle a pris l'ornement,
Et ses beaux cheveux noirs tombent sur sa ceinture.
Loin ces pleurs qui souvent ont roulé dans ses yeux!
Plus d'hésitation, de trouble involontaire.
Elle pourra pleurer ses amis dans les cieux;
Tout son courage est pour la terre.

On n'avait point encor le système abhorré
De traîner sur un char un peuple de victimes.

et de simplicité. Son mari ressemblait à un Quaker dont elle eût été la fille, et son enfant voltigeait autour d'elle avec de beaux cheveux flottans jusqu'à la ceinture; on croyait voir des habitans de la Pensylvanie transportés dans le salon de M. de Calonne. Madame Roland ne parlait plus que des affaires publiques, et je pus reconnaître que ma modération lui inspirait quelque pitié. Son ame était exaltée; mais son cœur restait doux et inoffensif. Quoique les grands déchiremens de la monarchie n'eussent point encore eu lieu, elle ne se dissimulait pas que des symptômes d'anarchie commençaient à poindre, et elle promettait de la combattre jusqu'à la mort. Je me rappelle le ton calme et résolu dont elle m'annonça qu'elle porterait, quand il le faudrait, sa tête sur l'échafaud; et j'avoue que l'image de cette tête charmante abandonnée au glaive d'un bourreau me fit une impression qui ne s'est point effacée; car la fureur des partis ne nous avait pas alors accoutumés à ces effroyables idées. Aussi, dans la suite, les prodiges de la fermeté de madame Roland et l'héroïsme de sa mort ne me surprirent point. Tout était d'accord et rien n'était joué dans cette femme célèbre; ce ne fut pas seulement le caractère le plus fort, mais encore le plus vrai de notre Révolution. L'histoire ne le dédaignera pas, et d'autres nations nous l'envieront. »

Seul avec elle un homme à ce char est livré.
L'infortuné versait des pleurs pusillanimes.
Elle en rougit pour lui; mais, devant sa douleur,
Dans le danger commun, d'elle-même maîtresse,
Elle adoucit son sort, console son malheur
Et compatit à sa faiblesse.

Cependant le char marche, et, pour la contempler,
Quel concours empressé, foule populacière!
Autour de la victime on entend s'exhaler
L'acclamation vile et l'insulte grossière.
La victime regarde avec tranquillité,
Et son air noble et doux, étonne, touche, entraîne.
Elle étouffe l'injure, et, dans sa majesté,
Obtient le respect d'une reine!

Mais de son compagnon l'effort agonisant,
Malgré ce noble exemple, enfin a fait naufrage.
Elle le voit, le plaint, d'un cœur compatissant;
Elle peut, et voudrait lui prêter du courage;
Et comme il frémissait en allant au bourreau,
Elle qui l'entretient le distrait, le ranime:
Sa compagne de mort, aux portes du tombeau,
Essaie un sourire sublime.

Mais l'échafaud paraît. Devant ce spectre affreux,
L'homme est moins qu'une femme; elle, elle est plus qu'un homme.
« Infortuné, dit-elle, ah! calmez-vous. Je veux
Qu'avant mon sort au moins le vôtre se consomme.
Vous soutiendriez mal l'aspect de mon trépas. »
L'homme de fer hésite, et craint qu'on ne le blâme.

« Ah! lui dit l'héroïne, ah! ne refusez pas
Le dernier des vœux d'une femme. »

On y cède pourtant. Grâce à cette faveur,
La dernière elle reste; et sa mort solitaire

Extrait des Mémoires d'un détenu par Riouffe.

« Le sang des 22 (*Girondins*) fumait encore, lorsque madame Roland arriva à la Conciergerie. Bien éclairée sur le sort qui l'attendait, sa tranquillité n'en était point altérée. Sans être à la fleur de son âge, elle était encore pleine d'agrémens. Elle était grande et d'une taille élégante; sa physionomie était très spirituelle; mais les malheurs et une longue détention avaient laissé sur son visage des traces de mélancolie qui tempéraient sa vivacité naturelle. Elle avait l'ame républicaine dans un corps pétri de grâces et façonné par une certaine politesse de cour. Quelque chose de plus que ce qui se trouve ordinairement dans les yeux des femmes, se peignait dans ses grands yeux noirs pleins d'expression et de douceur; elle me parlait souvent à la grille avec la liberté et le courage d'un grand homme. Ce langage républicain, sortant de la bouche d'une jolie femme française dont on préparait l'échafaud, était un miracle de la Révolution, auquel on n'était pas encore accoutumé. Nous étions tous attendris autour d'elle, dans une espèce d'admiration et de stupeur; sa conversation était sérieuse sans être froide : elle s'exprimait avec une pureté, un nombre, et une prosodie qui faisaient de son langage une espèce de musique dont l'oreille n'était jamais rassasiée. Quand elle parlait de ses amis, elle ne leur reprochait que de n'avoir pas pris des mesures assez fortes. Quelquefois aussi son sexe reprenait le dessus, et l'on voyait qu'elle avait pleuré au souvenir de sa fille et de son époux. Ce mélange de faiblesse et de force la rendait encore plus intéressante. Le jour où elle monta à l'interrogatoire, nous la vîmes passer avec son assurance ordinaire. Quand elle revint ses yeux étaient humides. On l'avait traitée avec une telle dureté, jusqu'à lui faire des questions outrageantes pour son honneur, qu'elle n'avait pu retenir ses larmes tout en exprimant son indignation. Un pédant sanguinaire outrageait froidement cette femme célèbre par

Ne sera pas un choc pour une autre douleur,
Et n'accablera point son compagnon, son frère.
Un fantôme de plâtre, avec férocité,
Semblait près de la hache observer ses victimes!
Elle, prête à fléchir, lui dit: « *O Liberté,*
Qu'en ton nom l'on commet de crimes! »

son esprit, et qui, à la barre de la Convention nationale, avait forcé, par les grâces de son éloquence, ses ennemis à se taire et à l'admirer. Elle resta huit jours à la Conciergerie, et sa douceur l'avait déja rendue chère à tout ce qu'il y avait de prisonniers, qui la pleurèrent sincèrement.

Le jour où elle fut condamnée, elle s'était habillée en blanc et avec soin. Ses longs cheveux noirs flottaient sur ses épaules, elle eût attendri les cœurs les plus féroces; mais ces monstres en avaient-ils un! D'ailleurs elle n'y prétendait pas; elle avait choisi cet habit comme symbole de la pureté de son ame. Après sa condamnation, elle repassa dans le guichet avec une vitesse qui tenait de la joie. Elle indiqua par un geste expressif qu'elle était condamnée à mort. Associée à un homme que le même sort attendait, mais dont le courage n'égalait pas le sien, elle parvint à lui en donner avec une gaîté si douce et si vraie, qu'elle fit naître le rire sur ses lèvres à plusieurs reprises.

Arrivée sur la place du supplice, elle s'inclina devant la statue de la Liberté, et prononça ces paroles mémorables : « O Liberté! que de crimes on commet en ton nom! »

Je n'ai rien à dire sur un morceau si intéressant et si pathétique, si ce n'est qu'il y a un mot visiblement exagéré, et qu'il est impossible qu'en allant à l'échafaud madame Roland ait eu *une gaîté douce et vraie*, et sur-tout qu'elle ait fait naître *à plusieurs reprises* le rire sur les lèvres de son compagnon épouvanté. C'est bien assez qu'elle ait souri; et j'ai rectifié ce mot d'après le témoignage d'un témoin oculaire qui ne parle jamais sans respect de madame Roland et de son héroïque courage.



VIII.

D'ÉPRÉMÉNIL ET BARNAVE.

1793.

BARNAVE.

Vous, d'Epréménil!

D'ÉPRÉMÉNIL.

Vous, Barnave!
Nous nous rencontrons au cachot!

BARNAVE.

Ah! si j'ai bien jugé mon destin, que je brave,
Nous nous rencontrerons ce soir à l'échafaud.

D'ÉPRÉMÉNIL.

Quoi! vous, dont la jeune éloquence
Guida nos Solons hasardeux...!

BARNAVE.

Et vous, roi des discours, qu'idolâtra la France!
Je vous ai remplacé; détrônés tous les deux!

[1] On sait quelle noble conduite signala les derniers jours de Barnave, illustré d'ailleurs par une rare éloquence. Quant à d'Épréménil, qui se trompa avec tant de monde, il n'attendit pas si long-temps pour se désabuser; dès les premiers jours de l'Assemblée Constituante, il vit quelles conséquences on voulait tirer des améliorations qu'il avait demandées, sacrifia sans hésiter une popularité immense, et ne cessa de protester pour la monarchie et pour les principes d'ordre qu'il n'avait jamais voulu détruire.

D'ÉPRÉMÉNIL.

Avec quel regret en arrière
Nous reportons notre regard !

BARNAVE.

Que de fautes, ô ciel !

D'ÉPRÉMÉNIL.

Ah ! j'ai fait la première !

BARNAVE.

Et j'ai bien achevé ; je l'ai senti trop tard !

Quelle pure et noble victime
A perdu le trône et le jour !...
Nos efforts imprudens ont entr'ouvert l'abîme,
Et l'abîme pour nous s'entr'ouvre à notre tour.

D'ÉPRÉMÉNIL.

De notre pays en délire
Quel sort prospère a disparu !
Nous, opprimés, ô ciel !... Insensés de le dire !
France plus insensée encor de l'avoir cru !

BARNAVE.

Ah ! du moins, contre l'anarchie
Nos derniers efforts ont lutté.
Nos efforts pour sauver le roi, la monarchie,
Protesteront pour nous dans la postérité.

D'autres erreurs notre mémoire

Peut-être arrêtera le cours.
A nos illusions on ne voudra plus croire.

D'ÉPRÉMÉNIL.

Non : il sera des gens pour y croire toujours.

BARNAVE.

De notre opinion rivale
Naît un problème assez douteux :
Par le peuple suivis dans la marche fatale,
Quel est celui de nous qu'il va honnir ?

D'ÉPRÉMÉNIL.

Tous deux[1].



IX.

ADIEUX D'UN JEUNE HOMME.

«Marie
Chérie,
La mort m'attend.
Mon ame
Réclame
En te quittant.
On m'aime ;
Toi-même

[1] Ce mot fut en effet dit par d'Éprémé nil, homme de talent et d'honneur ; mais il le fut au constituant Chapelier, homme éloquent aussi. Barnave ne périt qu'un peu plus tard, le 8 frimaire, en 1793.

Tu me le dis :
Je quitte
Trop vite
Le paradis.

La ruse
Accuse
Ma loyauté ;
« Ma rage
Outrage
La liberté. »
Ma chaîne,
(Trop vaine !)
Toute ma loi,
Marie
Chérie,
Étaient pour toi.

La terre
Prospère
Fut mon séjour ;
Mon ange,
J'en change,
Mais non d'amour.
La haine
M'entraîne ;
O sort cruel !
Marie
Chérie,
Je t'aime au ciel. »



X.

DANTON.

16 germinal an II (printemps de 1794).

« Compagnons, qui l'eût jamais dit!
L'homme d'août et de septembre,
Ce terrible Danton, ce proscripteur proscrit,
Du club des prisons devient membre.

Ce moment doit nous rassurer.
Que les honnêtes gens respirent.
Oui : même en nos cachots nous pouvons espérer,
Quand nos destructeurs se déchirent. »

Il arrive; chacun veut voir,
Considérer ce Minotaure.
Nul n'ose l'insulter. Il n'a plus de pouvoir ;
Mais son regard impose encore.

« *Messieurs, je voulais vous servir,*
Dit-il, mais on finit mon règne.
Au lion cependant il est dur de périr
Des coups du roquet qu'il dédaigne.

Fabre, mon pauvre compagnon,
Va, le Philinte Robespierre

Est cent fois plus pervers, plus vil, et plus félon,
Que ton *Philinte de Molière.*

Ah! cet ami particulier
Pour toi dans ce jour se signale,
Camille Desmoulins, *toi qui pris le premier*
La cocarde nationale.

Mais, lassé du sang comme moi,
Tu voulus parler d'indulgence;
Mon pauvre Desmoulins, tu mourras, sur ma foi,
De ton *Comité de clémence.*

Westermann, Houchard, ô héros,
On frappe donc toutes les gloires!
La république, ingrate envers ses généraux,
Punit même de ses victoires.

Pour moi, sans jamais reculer,
J'ai fait tout le mal nécessaire.
C'était assez, et trop ; mais on va m'immoler
Pour n'en avoir plus voulu faire.

Long-temps j'ai dompté des géans:
Un nain me surprend et m'oppresse.
J'ai méprisé sa haine en mes goûts fainéans;
Il ma vaincu par sa bassesse.

Long-temps le peuple m'obéit.
Contre moi, dit-on, il s'explique.
L'infâme république aujourd'hui me trahit,
Moi qui fondai la république!

Et ce tribunal de Néron,
Nommé révolutionnaire,
C'est moi qui l'ai fondé! *J'en demande pardon*
Aux hommes, au ciel, à la terre.

Au néant me voilà livré.
C'est le seul Dieu que je veux croire.
Mais j'ai marqué ma place, et je suis consacré
Dans le Panthéon de l'Histoire. »

Il disait: chacun est atteint
Par une émotion secrète.
Horrible, horrible temps! c'est Danton: on le plaint;
Peu s'en faut qu'on ne le regrette.



XI.

MALESHERBE.

3 floréal an 2 (printemps de 1794).

Quoi! la vertu la plus fidèle,
Des droits peut-être encor plus saints,
N'ont pas de la prison mortelle
Sauvé le plus pur des humains!

Ah! pour la dignité française,
On devait au moins par pudeur,
Au défenseur de Louis seize
La sauvegarde de l'honneur.

Non; par cette vertu qui brille
Du crime irritant le remord,
Malésherbe, avec sa famille,
Arrive au dépôt de la mort.

Dès qu'il paraît chacun se presse,
Chacun s'incline à son aspect.
Pour lui, même avant sa vieillesse,
On eût inventé le respect.

Êtres imparfaits que nous sommes,
Un tel mortel doit nous guider.
Malesherbe est un de ces hommes
Où l'homme aime à se regarder.

Lui, sous une indigne puissance
Opprimé, mais non abattu,
Est ferme comme l'innocence,
Et simple comme la vertu.

Devant tant de passions ivres,
Il disait, plaignant nos destins :
« Malheur à qui n'a, que des livres,
Appris l'histoire des humains ! »

Lui-même autrefois fut moins sage,
Croyant trop à la liberté.
Il nous jugeait à son image;
Que le portrait était flatté !

Captive avec lui, sa famille
Au moins ne le perd pas des yeux.

Sa fille et sa petite-fille
L'entourent de leurs soins pieux.

Par un coup qu'il fut loin d'attendre
Déja son cœur est éprouvé ;
Et Rosambo, son digne gendre,
Fut pour le supplice enlevé.

La république et son tonnerre
Doublent leur murmure infernal.
La cour révolutionnaire
Le convoque à son tribunal.

De quelle amertume on l'abreuve !
Mandée en cet affreux champ clos,
Il voit sa fille déja veuve
Associée à ses *complots*.

Et sa petite-fille encore,
Épouse d'un Chateaubriand,
Avec son époux qu'elle adore
Marche au tribunal effrayant.

Les monstres, dans leur rage acerbe,
Voudraient éteindre, en leurs forfaits,
Ce noble sang de Malesherbe
Dont le nom ne mourra jamais.

En partant comme pour visite,
Aux détenus il prend la main,
Comme à des amis que l'on quitte
Et qui vous rejoindront demain.

Tout bas, sa fille plus sincère
Dit à Sombreuil : « Noble soutien,
Vous avez sauvé votre père :
Je vais mourir avec le mien. »

Il vient sans appui, sans refuge,
A ce tribunal étonné.
On dirait que l'accusé juge
Et que le juge est condamné.

Bientôt lui, sa famille entière,
Entendent l'arrêt du trépas.
La mort est la raison dernière
A laquelle on ne répond pas.

O jour affreux pour la justice !
Comment le ciel l'a-t-il permis !
A tous les apprêts du supplice
Voilà Malesherbe soumis.

Mais pour les siens s'il se désole,
A la fermeté rappelé,
Il embrasse, il presse, il console,
Pour lui-même, hélas ! consolé.

Des oppresseurs bravant la rage,
Calme envers Dieu, libre de cœur,
Il sent s'accroître son courage
Devant le moment qui fait peur.

Près de la funèbre voiture
Ce vieillard qui fait un faux pas,

Dit, souriant : « *Fâcheux augure!*
Un Romain ne sortirait pas. »

O comble d'horreur sanguinaire !
Jusqu'à ces monstres triomphans,
Qui souilla le regard d'un père
Du supplice de ses enfans?

... Le dernier dans l'horrible joute,
Au calme enfin il est rendu,
Et monte, par la même route,
Vers le roi qu'il a défendu.



XII.

LA RÉPUBLIQUE DE 1794.

Fait en 1794.

La République, ou la mort!
S'écrie un peuple énergique.
Il vaut mieux crier dabord :
La République *et* la mort !
L'une suit l'autre. On s'applique
A bien les mettre en rapport.
Qu'est-ce que la République?
Au fond tombons-en d'accord :
C'est l'infortune publique.
Quand criera-t-on un peu fort
La mort de la République!

XIII.

LAVOISIER.

19 floréal an 2 (printemps de 1794).

Dans ces prisons qu'on craint et qu'on abhorre,
Où nul espoir désormais n'est resté,
Quel homme écrit, pense, calcule encore,
Comme en bonheur et comme en liberté?

C'est Lavoisier, l'astre de la chimie,
Dont il montra les secrets méconnus.
D'un esprit calme et d'une ame affermie,
Avant sa mort il en cherche encor plus.

Au temps passé, tel le grand Archimède,
Dans la cité que le vainqueur proscrit,
Est tout entier à l'art qui le possède,
Et ne voit pas le fer dont il périt.

De Lavoisier nul tort et nulle offense
Ne l'ont jeté dans ce péril fatal.
Mais Lavoisier, coupable d'opulence,
Comme Atticus, est *fermier-général.*

Ces financiers, dit l'envie inquiète,
Sont de l'état débiteurs et fléaux.

Hélas! l'aveu qu'envers eux est la dette
Viendra trop tard consoler leurs tombeaux[1].

On les condamne, à leur seule présence.
Mais Lavoisier demande quelques jours;
Faible délai pour une expérience
Qui peut, dit-il, à l'homme être un secours.

Ciel! opposé, dans sa rage homicide,
A ce délai qui n'allait pas bien loin,
« Meurs aujourd'hui, dit celui qui préside,
Et *de savants nous n'avons plus besoin.* »

O honte! ô crime! ô fureur téméraire!
On frappe ici qui l'on admire ailleurs;
Et Lavoisier rejeté de la terre
Emporte, hélas! ses secrets les meilleurs.



XIV.

LES VIERGES DE VERDUN.

O vierges de Verdun, victimes immortelles!
Est-il assez pour vous et de chants et de pleurs!

[1] Au milieu des préventions qui existaient contre eux, la liquidation la plus sévère fut obligée de reconnaître l'état débiteur des fermiers-généraux pour 4 millions, qui même n'ont jamais été payés à leurs familles, attendu qu'on osa mettre une telle dette *à l'arriéré.* Je le sais mieux que personne, puisque l'un de ces fermiers-généraux assassinés, M. de Bagneux, est le grand-père de mes enfans.

Jeunes, innocentes, et belles,
Vous causez toutes les douleurs.

Quand de votre cité votre chaste éloquence
Voulait près du vainqueur adoucir les liens,
Vous ne trahissiez point la France;
Vous serviez vos concitoyens.

Et l'on vous en punit! un jury minotaure
Précipita vos jours bornés avant le temps!
Cette fois on put dire encore :
L'année a perdu son printemps.

Et quand le jour parut après votre naufrage,
On crut, dans cette enceinte où brillaient vos couleurs,
Voir un parterre qu'un orage
Priva de ses plus belles fleurs.

Vous pouviez vivre encor, c'est la commune envie;
Mais vous sûtes braver un espoir suborneur.
Jeunes élèves de la vie,
Vous lui préférâtes l'honneur.

Aussi, dans son accueil, vous comblant de louanges,
De votre affreux malheur Dieu vous dédommagea.
Oui: Dieu de vous a fait des anges;
Ou plutôt vous l'étiez déja.

O Vierges de Verdun, un noble ministère
Du sort qui vous frappa vous adoucit les coups;

Et vous protégez sur la terre
La pitié qu'on n'eut pas pour vous[1].



XV.

MONTJOURDAIN[2].

1794.

« L'heure avance où je vais mourir.
L'heure sonne et la mort m'appelle.
Je n'ai point de lâche desir;
Je ne fuirai point devant elle.

[1] Quatorze jeunes filles de Verdun, d'une candeur sans exemple, et qui avaient l'air de jeunes vierges parées pour une fête publique, furent emmenées ensemble, et disparurent tout-à-coup. La cour des femmes avait l'air, le lendemain de leur mort, d'un parterre dégarni de ses fleurs par un orage. *Mémoires d'un détenu, par Riouffe.*

[2] Montjourdain, chef de bataillon dans la Garde Nationale de Paris, fit, en quelques sorte au pied de l'échafaud, ces vers qui dans le temps produisirent un effet prodigieux en France, et même au fond de la Bretagne où j'étais alors, et où je les copiai en secret et comme une pièce séditieuse qui pouvait être mortelle pour celui sur qui on l'aurait trouvée. Ces vers dont je crois avoir eu et donné ici la meilleure copie, sont en général très heureux, et je ne pense pas que personne, en une situation pareille, en eût fait d'aussi bons. Ce n'est pas moi toujours. Évidemment Montjourdain joignait à un esprit aimable et à un cœur tendre un courage bien rare. Ainsi cette pièce justement célèbre est un morceau très précieux. En l'empruntant ici, j'ai conservé jusqu'au calembour qui la termine et qui est comme une marque de l'auteur et de cet esprit français si sujet à plaisanter jusqu'au dernier moment.

Je meurs plein de foi, plein d'honneur;
Mais je laisse ma douce amie
Dans le veuvage et la douleur;
Ah! je dois regretter la vie!

Demain mes yeux inanimés
Ne s'ouvriront plus sur tes charmes.
Tes beaux yeux, à l'amour fermés,
Demain seront noyés de larmes.
La mort glacera cette main
Qui m'unit à ma douce amie.
Je ne vivrai plus sur son sein :
Ah! je dois regretter la vie!

Si dix ans j'ai fait ton bonheur,
Garde de briser mon ouvrage.
Donne un moment à la douleur;
Donne à la raison ton bel âge.
Qu'un heureux époux, à son tour,
Vienne rendre à ma douce amie
Des jours de paix, des nuits d'amour;
Je ne regrette plus la vie.

Je revolerai près de toi
Des lieux où la vertu sommeille.
Je ferai marcher devant moi
Un songe heureux qui te réveille.
Si je ne suis plus ton époux,
Que je sois encor ton Génie.
Ah! si mon souvenir t'est doux,
Je ne regrette plus la vie.

Si le coup qui m'attend demain
N'enlève pas ma tendre mère,
Si l'âge, l'ennui, le chagrin,
N'accablent pas mon triste père,
Ne les fuis pas dans ta douleur.
Reste à leur sort toujours unie.
Qu'ils me retrouvent dans ton cœur,
Ils aimeront encor la vie.

---

[1] POST-SCRIPTUM, après sa condamnation. Le manuscrit de l'auteur portait : Sur l'air : *C'est aujourd'hui mon jour de barbe.*

Je vais vous quitter pour jamais,
Adieu! plaisirs, joyeuse vie,
Propos amusans et vins frais
Qu'avec quelque peine j'oublie.
Mais j'ai mon passe-port; demain
Je prends la voiture publique,
Et vais porter un front serein
Sous la faux de la République.

Mes tristes et chers compagnons,
Ne pleurez pas mon infortune.
C'est dans le siècle où nous vivons
Une misère si commune!
Dans vos gaîtés, dans vos ébats,
Buvant, riant, faisant tempête,
Vous-mêmes, ne m'avez vous pas
Fait quelquefois perdre la tête!

Quand, au travers de tout Paris,
Troublant votre âme consternée,
Je vais rouler, parmi les cris
D'une multitude effrénée
Qui croit que de la Liberté
Ma mort assure la conquête,
Qu'est-ce autre chose en vérité
Qu'un peuple entier qui perd la tête! »



XVI.

LA CONSPIRATION DES PRISONS.

29 prairial an II (printemps de 1794).

Non, jamais la suite des âges
N'offrira, comme en mon pays,
Tous les innocens, tous les sages
Détenus par tous les bandits.
Dans une contrée alarmée
Quelquefois on lève en armée
Cent mille soldats rassemblés;
Pour la mort et pour la souffrance,
On lève dans la pâle France,
Cent mille captifs désolés.

Et c'est l'instant, l'heure abhorrée,
Où, dépassant tous les excès,
La tribune déshonorée

Proclame le bonheur français !
Une gracieuse parole,
Même aux ingrats que l'on immole,
Peint l'âge d'or en action.
L'instrument de tant de supplices
A ses prêtres, ses sacrifices,
Et même son Anacréon.

C'est peu que de sa vie on paie :
De sa fortune il faut payer.
La férocité bat monnaie...
Sur quel horrible balancier !
Ainsi dans le moment suprême
La victime, à tout ce qu'elle aime
Lègue la misère et les pleurs ;
Et chaque père de famille,
Dans ses fils, dans sa jeune fille
A multiplié les douleurs.

Par un généreux stratagème,
Captif mandé par les bandits,
Un père, en s'immolant lui-même,
A gardé ses biens à ses fils.
Mais ce fut l'action d'un traître,
La loi ne laisse plus renaître
Le scandale qu'il a donné.
Depuis long-temps elle en console,
Et tout accusé qui s'immole,
De ce jour, est un condamné.

Pour peindre ces prisons funèbres
Antichambres des échafauds,

Rembrandt, dans toutes ses ténèbres,
Épuiserait tous ses pinceaux.
L'histoire dira ces abîmes,
Tant de désespoirs, tant de crimes,
Ces vivans qui mourront demain,
Et ces geôliers, hommes d'outrage,
Et leurs chiens géans, héritage
De quelque boucher plus humain.

Chacun se révèle et se nomme.
Il semble, en ces jours abhorrés,
Que les tigres à face d'hommes
Des hommes se sont séparés.
Cependant la pitié perdue
Apparaissait inattendue
Pour adoucir quelques revers,
La pitié, vierge bienfaisante,
Qui restera compatissante
Sur les débris de l'univers.

Une jeune fille et sa mère
Ne pouvaient qu'une fois par jour
Voir qu'un instant le tendre père
Captif dans le même séjour.
A chaque côté de l'entrée,
Chacune se tenait serrée,
Et debout contre les barreaux;
Et ces deux victimes timides
Paraissaient deux Cariatides
Qui veillent devant les tombeaux.

Ainsi cette mère et sa fille,
Remplissant un devoir pieux,
Chaque jour, à travers la grille,
Consolaient un moment leurs yeux.
Un jour que la pitié l'emporte,
Le geôlier entr'ouvre la porte,
La laisse entr'ouverte, et, tout bas,
« Jeune fille, dit ce Cerbère,
Allons, embrassez votre père,
Et je ne vous regarde pas. »

Eh bien! par des voix tyranniques,
Par des complots accusateurs,
Ces détenus si pacifiques
Sont déclarés conspirateurs.
C'est dans les fers que l'on conspire!
Des femmes même on ose dire
Qu'au meurtre elles vont s'unissant.
Le mensonge absurde circule;
Un édifice ridicule
Est pétri de boue et de sang.

De quinze prisons l'on rassemble
Chargés d'attentats imprévus,
Des gens qui conspiraient ensemble
Et qui ne s'étaient jamais vus.
Le vieux *Sombreuil, Sainte-Amaranthe,*
Lui vénérable, elle charmante;
Freteau, Buffon, [1] Boufflers, [2] Mouchy[3].

[1] Le fils de Buffon.
[2] La duchesse de Boufflers.
[3] Le maréchal et la maréchale de Mouchy.

Assassins de tant de victimes,
Les Robespierre, de leurs crimes
Accusent les Montmorency.

A travers une foule ingrate,
Tous, bien surpris de leurs desseins,
Ont la chemise d'écarlate,
Dernier habit des assassins.
Monaco[1] ressent cette injure.
On dit que sa douce figure
Troublait le peuple consterné,
Et que sa voix touchante et pure
Disait: « Messieurs, je vous le jure,
Je n'ai jamais assassiné. »



XVII.

AUTRE CONSPIRATION.

Depuis ce jour trop funeste,
Devant tout se refuser,
D'un mot, d'un regard, d'un geste,
Les captifs n'osent user.
Plus de ces lettres glissées
Que l'on risquait d'envoyer !
A peine dans ses pensées
Ose-t-on se confier.

[1] La princesse de Monaco.

En l'une de ces demeures
Où, dans ces jours abhorrés,
Se promenaient, à leurs heures,
Les deux sexes séparés,
Un enfant avec son père
Se promenait dans la cour
Où plus tard sa pauvre mère
Devait venir à son tour.

De chagrin l'ame abreuvée,
Ce petit être innocent
Trouvait qu'à son arrivée
Le monde était bien méchant.
Pour sa mère inconsolable
Suppléant à l'entretien,
Il écrivait sur le sable :
AH, MAMAN, JE T'AIME BIEN !

Mais, voyant cette pensée,
Le père est épouvanté,
Et l'a bien vite effacée
De son pied précipité ;
Puis à l'enfant qui murmure,
Dit avec émotion :
« On verrait là, je t'assure,
Une conspiration ! »



XVIII.

CONDORCET[1].

28 mars 1794.

« Allons, toute espérance est désormais ravie :
Cette ignoble prison a décidé mon sort.
Nos tyrans vont enfin voir leur haine assouvie.
Je suis hors de la loi; je suis hors de la vie.
Cette nuit le cachot me garde pour la mort.

Mais je n'attendrai point les horreurs du supplice.
Le matin me verra pour jamais endormi.
Dans ma ruine encore un appui m'est propice :
Le poison me gardait sa faveur bienfaitrice;
Le poison, du malheur est le dernier ami.

[1] Mis hors la loi, et échappé de Paris sous le déguisement d'un ouvrier, Condorcet, après avoir erré trois jours et trois nuits dans des carrières abandonnées, fut forcé par le besoin d'entrer dans une misérable auberge de Clamart. A son désordre, à sa faim, et surtout à un portefeuille beaucoup trop élégant pour un ouvrier, il fut reconnu pour un proscrit, arrêté, conduit au Bourg-la-Reine, et jeté pour la nuit dans une prison, où on le trouva mort le lendemain. Son dernier ouvrage, fait pendant sa proscription, témoigne encore de ses intentions de félicité publique, et de ses impertubables espérances pour l'amélioration physique et morale de l'espèce humaine.

Ah! que d'infortunés qu'on voudrait voir renaître
Précèdent au tombeau Condorcet qui périt!
Pour voir la France libre autant qu'elle doit l'être,
J'avais accordé tant, et beaucoup trop peut-être!
J'ai refusé le reste, et je meurs en proscrit.

Justifié du moins par le sort qui m'opprime,
Je me suis séparé de nos tyrans maudits.
Ils m'ont dit: Choisis d'être oppresseur, ou victime:
J'embrassai le malheur, et leur laissai le crime[1].
J'ai fait le meilleur choix, et je m'en applaudis.

Mais voilà donc le sort qui reste sur la terre
A qui ne voudrait pas ensanglanter la loi!
Si la philosophie a commencé la guerre,
Elle en est bien punie. O mon maître, ô Voltaire,
Si tu vivais encor tu mourrais comme moi!

Peut-être cependant les maîtres, les élèves,
Ont-ils imprudemment ouvert trop de chemins;
Peut-être en notre marche il fallait plus de trèves;
N'avons-nous point, hélas! caressé quelques rêves?
Et n'avons-nous pas trop espéré des humains?

Non. Même sous la mort où je vais disparaître,
Je ne renierai point ce que j'ai dû vanter.
Je péris, il est vrai: tant d'autres vont renaître!
L'homme doit vivre heureux, vivre toujours peut-être.
Le temps et le *progrès* ne peuvent s'arrêter.

[1] Vers de Condorcet.

Cependant quels regrets en ces momens austères !
Adieu, chère compagne ! ô mes amis, adieu !
Caton même versa des larmes solitaires.
Oui, je vais de la mort pénétrer les mystères...
Le monde est une énigme, et le mot en est : Dieu.

Hâtons-nous cependant, et craignons qu'on ne vienne.
Usons de mon trésor ; que les pas soient franchis.
Dieu, conserve à jamais la France citoyenne !
Vive la liberté ! mais ce n'est pas la mienne.
Ils me croyaient esclave : eh bien, je m'affranchis !



XIX.

LA HARPE.

Le bonheur est souvent ingrat.
Bien loin de Dieu souvent son fol orgueil l'entraîne ;
Et quelquefois, avec éclat,
Le malheur vers Dieu nous ramène.

Tel La Harpe-Quintilien,
Qui de l'impiété fut long-temps le sectaire,
Au ciel renoua son lien
Quand il sentit trembler la terre.

Mais il eut une autre raison
Dont on pourra d'abord concevoir l'évidence :
Il vint un ange en sa prison
Pour lui prêcher la Providence.

C'est une femme[1]. A réfléchir,
Compagne de ses fers, elle engage son ame;
Et qui n'est tenté de fléchir
Sous la douce voix d'une femme !

Par son cœur gagnant son esprit,
Elle lui fait goûter un conseil salutaire,
Et rend aux lois de Jésus-Christ
L'élève obstiné de Voltaire.

Oui, presque au seuil de l'échafaud,
La Harpe, impérieux, mais devenu docile,
Trouva son orgueil en défaut,
Et se soumit à l'Évangile.

Du vrai culte il devient l'appui.
Mais quand il gronde, il mord; brûle, quand il éclaire.
Contre l'Évangile, ou pour lui,
La Harpe est toujours en colère.

« Allons, modérez-vous un peu,
Dit un jour sa patronne aussi douce que sage;
« Mon cher La Harpe, votre Dieu
Est un peu trop à votre image. »

[1] Madame de Clermont-Tonnerre, depuis madame de Talaru, femme long-temps distinguée par sa beauté, et toujours par son esprit et ses vertus.



XX.

CHAMPFORT.

13 avril 1794.

« Qui l'aurait dit ! moi, Champfort,
De la liberté l'apôtre,
Moi !... vraiment c'est un peu fort :
Enfermé tout comme un autre !

Moi qui, des plus grands seigneurs
Persiffleur inexorable,
Les sifflais dans leurs honneurs,
Quelquefois même à leur table !

Peut-être avec trop d'éclat
Envers eux je fus caustique.
Oui, je fus peut-être ingrat,
Mais moins que la République.

Sous son niveau désastreux
Voilà comme elle nous traite :
Tout le monde est malheureux ;
C'est l'*égalité* parfaite.

Du moins la sincérité
Par-tout marque bien son règne.
Par-tout *la fraternité*
Ou *la mort*, c'est son enseigne.

Fraternité de Caïn,
Te voilà bien revenue.
Chacun dit à son voisin :
Sois mon frère, ou je te tue.

Sœur de la fraternité
Qui dans le malheur nous plonge,
Notre infâme liberté
N'est qu'un infâme mensonge.

Laissez-moi, fausses vertus,
Patriotisme suprême,
Qu'on célèbre tant et plus,
Que je célébrais moi-même !

Nos républicains français,
Grands noms de Rome et d'Athènes,
Menacent d'un grand procès
Vos vertus républicaines.

Pardonnez, mortels fameux ;
Un doute en moi vient de naître :
Auriez-vous été comme eux
Qui comme vous veulent être ?

Des Gracchus, des Claudius,
Descendans imprescriptibles,
MARATUS, DANTONIUS,
N'étaient pas incorruptibles.

Et, proscrivant le pardon,
Erreur aux rois familière,

Robespierre vaut Dracon,
Dracon valait Robespierre.

Quelle révélation !
Nos républicains tragiques
Disent la confession
De beaucoup de républiques.

Toujours, de maintes façons,
L'homme s'est moqué de l'homme.
Parmi vous que de fripons,
Grands patriotes de Rome !

Comme si je la voyais,
J'entends votre raillerie
Sur tel Décius niais
Qui mourait pour la patrie.

Pour le pouvoir et pour l'or
Votre noble indifférence,
Cachait l'amour d'un trésor
Et la soif de la puissance.

Alors qu'on n'a rien de mieux,
On n'a pas un grand mérite
A trouver délicieux
Quelque légume hypocrite.

Sous vos rustiques chevets
Vous vous prépariez des gardes ;
Et vous vantiez les navets
En attendant les poulardes.

Mais toujours dans ces esprits
La férocité bouillonne.
On n'aime que son pays
Afin de n'aimer personne.

Chacun souffre un sort cruel :
N'importe, l'État prospère.
Le patriote réel
N'est époux, ami, ni père.

Qu'il soit riche, heureux, puissant :
Bien loin toute voix plaintive !
Qu'importe un fleuve de sang,
Si par ce fleuve on arrive !

Révolution, voilà
Dans quel but vous fûtes faite :
Allons, *ôte-toi de là,*
Car il faut *que je m'y mette.*

Piége grossier ! on s'y prit.
Devait-il tourner les têtes !
Et les Français, gens d'esprit,
Devaient-ils être si bêtes !

Ah ! dans cette déraison
J'eus une part singulière ;
C'est la nuit de ma prison
Qui me montre la lumière.

Fers affreux ! sort détesté !
Malgré les phrases du Tibre,

Ah ! la seule liberté
Est d'être et de marcher libre.

Qui m'appelle ? est-ce la mort ?
J'y consens : adieu les peines !
... Ciel ! que vois-je ! de Champfort
Un ordre heureux rompt les chaînes.

De quels sentimens nouveaux
Je sens mon ame ravie !
Allons loin de ces cachots
Respirer l'air et la vie.

... Devant vous je l'ai juré,
Messieurs, vous pouvez l'entendre.
Sorti des fers, je mourrai
Plutôt que de les reprendre. »

Il a dit, haussant la voix.
Loin des fers il court, il vole.
On le vint une autre fois
Arrêter ; il tint parole.



XXI.

L'ABBÉ DE FÉNÉLON.

19 messidor (7 juillet 1794).

« Que nous demandez-vous, enfans de la Savoie ?
D'une vive douleur pourquoi ce pronostic ?

Dans vos regards émus quel trouble se déploie
Et dérange nos soins pour *le salut public?*

— Nous venons réclamer notre ami, notre père,
L'abbé de Fénélon au tribunal livré.
Nous consacrant ses jours, tout à notre misère,
Il soignait des enfans; il n'a point conspiré. »

Vain effort! les pervers repoussent cette attaque.
La pitié n'a pas même un instant combattu;
Et vainement, hélas! l'auteur de Télémaque
A l'un de ses neveux a légué sa vertu.

Ce nom, ce noble nom, dans un nonagénaire[1]
Est loin d'être une excuse, et peut-être est un tort.
Celui qui si long-temps fut un Dieu tutélaire
Est appelé demain au tribunal de mort.

Son âge seul devait le sauver; on l'arrache
A ses douces vertus, à ses enfans en deuil.
Lui que pour le trépas va déchirer la hache,
N'avait qu'à se pencher pour tomber au cercueil.

Ni riche, ni prélat, simple abbé, simple prêtre,
C'est trop encor pour ceux que charment les forfaits.
Ce Fénélon obscur, forcé de comparaître,
Aura, sur l'échafaud, le prix de ses bienfaits.

Il y marche déja, réservant ses alarmes
Pour ceux qu'il dirigeait sur la route du ciel;

[1] Il avait 89 ans.

Et ces pauvres enfans qui le suivaient en larmes,
Disaient : « Dans mon pays on n'est pas si cruel. »

Mais quand sur l'échafaud ce saint vient à paraître,
Parmi ses compagnons[1] naît un pieux essor;
Et *ceux qui vont mourir* ont invoqué le prêtre
Qui va mourir aussi, mais peut bénir encor.

On dit, en ces momens d'épreuves si cruelles,
Que Fénélon premier, lui prêtant son appui,
Sur son neveu mourant vint étendre ses ailes,
Tout prêt à recevoir l'ame digne de lui.

Chacun tombe à genoux : l'homme de la prière
A dit ces mots du ciel qui font pardonner tout.
Il emploie à bénir sa parole dernière.
Le bourreau prie aussi : le condamné l'absout.



XXII.

CANGE.

Qu'avec art on arrange
Et l'emphase et l'ennui;
L'histoire du bon Cange
Est simple comme lui.

[1] Il y avait, ce jour-là, 69 condamnés, entre autres madame de Boisgelin, et le premier président de Nicolaï.

Un commissionnaire,
Dans ces jours de douleur,
Vient consoler la terre
Et reposer le cœur.

Un époux, pauvre père,
Tiré de sa maison,
Ajoutait la misère
Aux maux de sa prison.
« Ah! vers ma femme Adèle
Allez, dit son effroi;
Cange, parlez-moi d'elle,
Et parlez-lui de moi. »

Cange, à cette prière
Se rendant empressé,
Trouve plus de misère
Qu'il n'en avait laissé.
Dans un sombre repaire
Il trouve languissans,
Une plaintive mère
Et de pauvres enfans.

Cent francs d'économie
Font à Cange un trésor.
Mais son ame attendrie
Voit l'emploi de cet or.
« Madame, un peu de joie,
Dit-il; pour vos enfans,
Votre époux vous envoie
Par moi cinquante francs. »

Il console la mère,
Et, bien plus satisfait,
Au captif qui l'espère
Il vient dire en secret :
« Prenez un peu de joie.
Grâce à de vieux parents,
Madame, vous envoie
Par moi cinquante francs. »

Mais au captif on ouvre,
Un jour, tous les verroux.
Le bienfait se découvre
Entre les deux époux ;
Et, si digne d'estime,
Cange, tout abattu,
Comme on rougit du crime,
Rougit de la vertu.

« Oh quelle noble ruse!
Quand il n'a presque rien,
Cange, qui nous abuse,
Nous donne tout son bien!
— Vous sauver, vous défendre
Du désespoir tout prêt,
Quel placement peut rendre
Un si grand intérêt! »

Quand tant de grands périssent,
Cange, ton souvenir,
Par ceux qui te bénissent
Vivra dans l'avenir.

Ta vertu te consacre,
Parmi tant de pervers.
Telle brille la nacre
Dans la fange des mers.



XXIII.

BOIS-BÉRENGER [1].

Été de 1794.

De la jeune Bois-Bérenger
Qui ne plaindrait la fin touchante!
Son courage au jour du danger
A bien mérité qu'on le chante.
Son père, sa mère, sa sœur,
Étaient prisonniers avec elle.
Son amour, son soin protecteur
Consolaient leur peine cruelle.

Sa mère sur-tout l'occupant,
Faible, pâle, stupéfiée
Sa mère est le portrait frappant
De Niobé pétrifiée.
Près du fauteuil, près du chevet,
Semblant la couvrir de son aile,
Pour soigner sa mère elle avait
Emprunté l'ame maternelle.

[1] La vicomtesse de Bois-Bérenger, née Malessis.

Par quel événement fatal
Quel trouble en son sein vient de naître?
Tous trois sans elle au tribunal
Sont appelés à comparaître.
Leur mort n'est pas le seul malheur
Dont elle gémit, elle tremble.
« Ah! dit-elle, dans sa douleur,
Ah! nous ne mourrons pas ensemble! »

... On l'appelle aussi; quel transport!
Elle a peine encore à le croire.
La sommation de la mort
Paraît pour elle une victoire.
Elle a, dans ce moment affreux,
Béni le sort qui les rassemble,
Et dit, coupant ses longs cheveux :
« Ah, maman! nous mourrons ensemble. »

Un vieillard, après quarante ans,
Me dit: « Sur le char qu'on abhorre
J'osai la voir quelques instans,
Et je crois la revoir encore.
Près du martyre redouté
Dont elle allait cueillir la palme,
On n'avait vu tant de beauté
Conserver jamais tant de calme. »

Elle que chacun regardait,
Elle ne voyait que sa mère;
Ou de ses soins encore aidait
Sa jeune sœur et son vieux père.

Elle semblait l'ange de paix
Qui, pour l'astre où la vertu brille,
De cette terre de forfaits
Venait enlever sa famille.



XXIV.

L'IMPRÉCATION.

Sous ces voûtes ténébreuses
D'où sortent pour le tombeau,
Les victimes malheureuses
Sous la garde du bourreau,
Quand la *charrette* sinistre,
Grâce à son grossier ministre
Était encore en retard,
Et que sur leurs frères sombres
Ces mourans, vivantes ombres,
Jetaient un dernier regard;

Dans cette étrange assemblée
De condamnés frémissans,
Dans cette absurde mêlée
De coupables innocens,
Un jeune homme qu'on attache,
Veut tout haut, avant la hache,
Protester contre ses maux;
Et, foudroyant l'anarchie,

Sa voix, au moins affranchie,
A lancé ces derniers mots :

« Lorsque l'heure solennelle
Pour moi s'apprête à sonner,
Lorsque la nuit éternelle
Va bientôt m'environner,
Il n'est plus rien sur la terre
Que je puisse et veuille taire ;
Taisez-vous, sbires tyrans.
Respectez, troupe fatale,
La vérité qui s'exhale
De la bouche des mourans.

« Maudite, à jamais maudite
Cette infâme liberté,
Dont ma tête, aussi proscrite,
Vanta la sincérité !
Maudite sa frénésie,
Et sa lâche hypocrisie
Pour l'or et pour le pouvoir !
Et maudits ceux qui l'admirent,
Et les sots qui la desirent
Et méritent de l'avoir !

« C'est l'enfer qui dans sa rage
A vomi sur l'univers,
La liberté dans l'orage,
La liberté dans les fers.
C'est lui qui chez nous étale
Sa liberté sépulcrale

Dont gémit l'humanité ;
Et, dans son affreux sourire,
L'enfer jouit du délire
De notre crédulité.

« Le malheur est ton domaine,
La mort, ta félicité,
Liberté républicaine
Qui proscris la liberté!
Divinité du carnage,
Il faudrait te rendre hommage,
Au milieu d'un lac de sang,
Et consacrer à tes fêtes,
Un obélisque de têtes,
Où la mienne aura son rang.

« Ah! que du moins notre exemple,
Après nous, puisse arrêter!
Que l'Europe nous contemple,
Pour ne pas nous imiter!... »
On l'interrompt, on l'emmène.
Le peuple, en sa folle haine,
Le poursuit d'un vil transport ;
Et, dans ce lâche tumulte,
Tel dont la clameur l'insulte,
Demain subira son sort.



XXV.

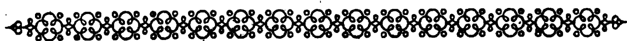
LES FEMMES.

Que de vertus brillent dans le malheur,
Que le bonheur eût toujours ignorées!
Je ne peins point votre douce valeur
Dans ces périls, ô mères révérées.
Mais je pourrais, en ces jours malfaisans,
Peindre, chanter tant d'épouses modèles,
Noble réponse à ces mauvais plaisans
Peintres communs d'épouses infidèles.

Oui, quelquefois, il faut en convenir,
Le nœud d'hymen se relâche et s'altère.
Mais bien souvent, j'aime à le soutenir,
L'honneur le garde, et le malheur le serre.
Dans la prison et même dans la mort
Que de vertus luttèrent manifestes!
Et que de fleurs, au souffle affreux du nord,
Vinrent briller, violettes modestes!

O dévouement qu'on ne peut trop vanter!
De ses railleurs que la femme se venge!
Efforts pieux, vous dire est vous chanter,
Et vous planez par-dessus la louange.

Que de vertus en cet être enchanteur,
Du ciel qui l'aime, émanation pure!
Ange exilé, la femme en a le cœur,
Et quelquefois en trahit la figure.



XXVI.

L'OUBLI.

PAR ANDRÉ CHÉNIER.

« Quand au mouton bêlant la sombre boucherie
Ouvre ses cavernes de mort,
Pauvres chiens et moutons, toute la bergerie
Ne s'informe plus de son sort.
Les enfans qui suivaient ses ébats dans la plaine,
Les vierges aux belles couleurs
Qui le baisaient en foule, et sur sa blanche laine
Entrelaçaient rubans et fleurs,
Sans plus penser à lui, le mangent s'il est tendre.
Dans cet abîme enseveli,
J'ai le même destin. Je m'y devais attendre.
Accoutumons-nous à l'oubli.
Oubliés comme moi dans cet affreux repaire,
Mille autres moutons, comme moi,
Pendus aux crocs sanglans du charnier populaire,
Seront servis au peuple-roi.
Que pouvaient mes amis? Oui, de leur main chérie,
Un mot à travers ces barreaux,

A versé quelque baume en mon ame flétrie ;
De l'or peut-être à mes bourreaux...
Mais tout est précipice. Ils ont eu droit de vivre.
Vivez, amis ; vivez contens.
En dépit de Bavus soyez lents à me suivre.
Peut-être en de plus heureux temps
J'ai moi-même, à l'aspect des pleurs de l'infortune,
Détourné mes regards distraits ;
A mon tour aujourd'hui mon malheur importune.
Vivez, amis ; vivez en paix [1]. »



XXVII.

LES PRISONS DES PROVINCES.

Que direz-vous, races futures,
Si quelquefois un vrai discours
Vous récite les aventures
De nos abominables jours?
Ainsi parlait le vieux Malherbe,
Mais, hélas ! sa douleur superbe
Se flattait trop dans son orgueil ;
Le crime encor mieux nous consacre

[1] Malgré un vers de mauvais goût, mais qui lui-même exprime un sentiment amer et juste, cette pièce est admirable, et ne peint que trop bien une situation trop vraie et trop fréquente dans les proscriptions politiques. Elle n'avait jamais été peinte, et, même, talent poétique à part, elle ne pouvait l'être si bien que par quelqu'un qui l'éprouvait et exprimait sa propre douleur.

Dans les annales du massacre
Et dans le luxe du cercueil.

Paris, que le malheur inonde
D'un torrent de sang et de pleurs,
Paris seul fournirait au monde
Une éternité de douleurs.
Mais que de prisons dans nos villes,
Fruit de nos discordes civiles,
De terreurs ne s'épuisent pas!
Dans les hameaux même l'on tremble;
Et c'est aussi là qu'on rassemble
Les provisions du trépas.

Dans cette fureur infernale
Qu'aigrit un démon turbulent,
Quelle incroyable saturnale
Prolonge son règne insolent!
Fiers de l'échafaud qu'ils amènent,
Que de *Représentans* promènent
Leur triviale majesté!
Français, si fiers de vos ancêtres,
Voyez-vous quels étranges maîtres
Vous a donnés la Liberté!

Je vois sous un rideau funèbre
Toulon, Bordeaux, Arras inclus.
Et toi, Lyon, cité célèbre,
On te soutient que tu n'es plus.
On t'égalait à la poussière;
Et tu relèveras plus fière

Tes murs à jamais triomphans,
Pour rappeler, aux jours prospères,
Les forfaits de tes adversaires
Et la valeur de tes enfans.

Loin de nos ames frissonnantes,
Horribles nœuds d'un monstre éclos,
Hymens que le Néron de Nantes
Osa célébrer sous les flots!
Et toi, catholique Vendée,
De soldats en vain inondée,
Tu surpris les peuples béans;
Et plus tard, devant ton image,
Napoléon rendit hommage
A tes batailles de géans.

Honneur à toi! mais plainte et larmes!
Hélas! dans plus d'un autre lieu,
Par le feu, par toutes les armes,
On bravait *le ci-devant Dieu.*
Ainsi dans ces tristes provinces
Que le sort priva de leurs princes,
L'homme gémissait, accablé;
Et Paris, où la mort s'étale,
Est la trop digne capitale
De cet empire désolé.



XXVIII.

L'ESPOIR.

Oh! que de mots touchans en ce temps léthifère,
Quand tant d'infortunés, devant leur dernier jour,
Mêlaient, en frémissant, aux pensers de la terre
Les pensers d'un autre séjour!

Je n'en dirai qu'un seul: en cette lutte amère
Où l'avenir prochain glaçait les cœurs émus,
Une femme disait en embrassant son père:
« Je me confie en tes vertus.

Condamnée avec toi, je fus un peu légère,
Et de son paradis Dieu peut me repousser.
Mais je me serrerai si près de toi, mon père,
Que Dieu me laissera passer. »



XXIX.

LE REMORDS.

« Qui jette ces cris furieux[1]?
Est-ce un fou? la prison devient-elle un hospice?

[1] Ceci n'est pas un trait inventé; j'ai voulu peindre à demi un

—C'est un homme de sang, *maratiste* odieux,
Que va la maladie exempter du supplice.
Nous autres gens de bien, grâce à la liberté,
Sommes chargés ici de chaînes redoublées;
Par amour pour l'égalité,
De quelques scélérats nos prisons sont mêlées. »

Plus difforme encor que ses traits,
Sur sa couche de mort le scélérat se lève.
« Que venez-vous, dit-il, me parler de forfaits!
Fuis loin de mes regards, épouvantable rêve!
J'ai bien fait. Je ferai. Du sang, encor du sang! »
Il retombe écrasé sous le poids de ses crimes.
O ciel! l'assassin frémissant
Est entouré, soigné, servi par les victimes.

« Que vois-je! s'est-il écrié;
Quel fantôme effrayant! c'est l'ombre de mon frère.
Pourquoi donc revient-il, puisque je l'ai tué?
Écartez, écartez cet affreux caractère :
« Tu seras étranglé pendant l'éternité; »
Voyez-vous, voyez-vous le destin qui m'accable?
Et sur le mur ensanglanté
Écrit en ossemens, l'arrêt irrévocable?

Il est vrai: je l'ai mérité.
Mes exécrables faits dépassent toute peine.
Que d'êtres ont péri sous ma férocité!

nommé Mauger, qu'on appelait Mauger-Marat, et qui, commissaire du pouvoir exécutif à Nancy, y mérita ce noble surnom. Il mourut en effet en prison, à Paris, dans d'inexprimables transports.

Je suis la juste horreur de la nature humaine.
O tourmens inouïs! ô remords superflus!
Que je meure du moins, ô céleste justice!»
Les gens de bien disaient émus:
«Que sera notre mort, auprès d'un tel supplice!»



XXX.

LA JEUNE CAPTIVE.

PAR ANDRÉ CHÉNIER [1].

«L'épi naissant mûrit, de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
Boit les doux présens de l'aurore;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoique l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux pas mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort;
Moi, je pleure et j'espère; au noir souffle du Nord
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux!

[1] Cette pièce ravissante, qui me paraît la meilleure œuvre de son auteur, fut faite par lui pour mademoiselle de Coigny, depuis Mme la comtesse Sébastiani, et morte à Constantinople, encore dans la fleur de sa jeunesse. Il est impossible de traduire avec plus de grâce, de sensibilité et de poésie le : *je ne veux pas mourir encore* que Chénier lui avait entendu dire sans doute, avec quelques unes de ces pensées si douces qui l'embellissent.

Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête!

L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain;
J'ai les ailes de l'espérance:
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir! Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille; et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux;
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson;
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin;
Je veux achever ma journée.

O mort! tu peux attendre; éloigne, éloigne-toi;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les Amours, des bouquets[1], les Muses, des concerts;
Je ne veux pas mourir encore.»

«Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive;
Et, secouant le joug de mes jours languissans,
Aux douces lois des vers je pliais les accens
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront, à quelque amant des loisirs studieux,
Chercher quelle fut cette Belle:
La grâce décorait son front et ses discours;
Et comme elle, craindront de voir finir leurs jours,
Ceux qui les passeront près d'elle.»

[1] Presque toutes les copies portent: *les Amours, des baisers*; mais c'est une faute de copiste, ou, si on le veut absolument, d'André Chénier. Car jamais ni mademoiselle de Coigny, ni aucune jeune personne bien élevée n'a pu dire que les Amours ont pour elle des baisers, et l'on n'a pas pu le lui faire dire, même en vers. La leçon adoptée ici fait disparaître la seule tache de ce morceau délicieux, qu'il est impossible de lire sans attendrissement.



XXXI.

LA RÉSIGNATION.

« Sur son sort qu'un autre s'égare :
Je vois celui qui m'est fixé.
Je vois au tribunal barbare
Mon arrêt bientôt prononcé.

Cher époux, mon frère, ma fille,
Ah ! que je rends grâce aux destins !
Je suis la seule en la famille
Qui reste en proie aux assassins.

A mes devoirs toujours fidèle,
Quel effroi pourrait me troubler !
Lorsque la vie est si cruelle,
C'est à la mort à consoler.

Je brave l'humaine injustice,
Et la prison, et l'échafaud.
C'est ici-bas qu'est le supplice ;
Mais la récompense est là-haut. »



XXXII.

L'AMOUR.

Quand les droits les plus saints sont réduits à se taire,
Quand tout est méconnu, tout brisé sur la terre,
D'un heureux avenir quand tout espoir a fui;
Dans un moindre horizon toujours plus resserrée,
Lorsque la vie hésite, au désespoir livrée,
Et n'a plus que demain et peut-être aujourd'hui;

Pourrait-on s'étonner que la faible innocence,
Quelquefois, sous le joug d'une horrible puissance,
Oublie un peu le Dieu qui semble l'oublier,
Et que la vertu même, en sa douleur athée,
Fléchisse, d'avenir, hélas! déshéritée,
Et veuille au présent seul croire et se confier!

« Lise, Églé, leur disaient des voix jeunes comme elles,
Se peut-il? vous toujours douces autant que belles,
Sans avoir fait un mal vous partagez nos fers;
Et peut-être, aggravant le sort qui nous accable,
On prépare déjà l'arrêt irrévocable
Aux plus touchans objets qui parent l'univers! »

On ajoutait à part, et tout bas, à plus d'une:
« Dans ces terribles jours voués à l'infortune,
Quoi! tant d'attraits rians resteraient sans appui!

Pour ce destin amer Dieu les aurait fait naître!
Ces ravissantes fleurs n'auraient fait qu'apparaître!
Ces roses du matin finiraient avant lui!

Ah! si du moins encor ces roses adorées,
Par un ami prudent en secret respirées,
Avaient dans tout leur charme embelli le banquet!
Si cette bouche, usant de son meilleur langage,
Et prêtée un moment à son plus doux usage,
Eût rempli son destin, couronné le bouquet!

Ah! croyez-m'en: usez du moment qui vous reste.
Ne pouvant nous cacher notre destin funeste,
Abusons le tyran qui va nous envahir.
C'est l'exécrable Mort qui, de rage écumante,
Possède et va frapper cette tête charmante.
Vous ne trahirez qu'elle, et devez la trahir.

Oui: ces devoirs qu'ailleurs justement on révère,
Cette sage rigueur, cette vertu sévère,
Ont péri désormais sur le seuil du trépas.
Condamnés tous les deux à la sombre demeure,
Ah! que pour nous encore il soit un jour, une heure.
Voulez-vous au tombeau réserver tant d'appas? »

C'était par ces discours, par de plus tendres même,
Que de jeunes amans, près du moment suprême,
Usaient de leur malheur pour réclamer des droits.
De droits plus respectés se rappelant l'image,
Sans doute la Beauté refusa leur hommage;
Mais on prétend qu'il fut accepté quelquefois.

Le plaisir, s'irritant dans ces cachots funèbres,
Vint ainsi quelquefois luire dans ces ténèbres;
Ainsi de jeunes cœurs le sort fut adouci.
Avant que le trépas vînt glacer les paupières,
Ils goûtaient encor plus leurs voluptés dernières.
Applaudissons ailleurs; mais pardonnons ici.



XXXIII.

L'INDIGNATION.

PAR ANDRÉ CHÉNIER [1].

Que promet l'avenir? Quelle franchise auguste
De mâle constance et d'honneur,
Quels exemples sacrés, doux à l'ame du juste,
Pour lui quelle ombre de bonheur,
Quelle Thémis, terrible aux têtes criminelles,
Quels pleurs d'une noble pitié,
Des antiques bienfaits quels souvenirs fidèles,
Quels beaux échanges d'amitié

[1] Cette pièce est la moins heureuse de celles que j'ai empruntées de Chénier. Il y a, sur-tout au commencement, de l'obscurité, de l'embarras de construction, des formes trop elliptiques, comme on en trouve assez souvent dans ces esquisses souvent admirables que ce jeune poète, immolé à 32 ans, n'a pu finir, et qu'on a si bien fait d'imprimer. J'aurais pu, et dû peut-être, abréger cette pièce. Mais j'ai cru devoir respecter ces paroles du tombeau, d'autant qu'en total elles présentent, même dans leur désordre, une énergie singulière, et des traits et des vers remarquables.

Font digne de regret l'habitacle des hommes?
    La peur blême et louche est leur dieu.
Le désespoir?—le fer. Ah! lâches que nous sommes,
    Tous, oui, tous. Adieu, terre, adieu!
Vienne, vienne la mort! Que la mort me délivre!...
    Ainsi donc, mon cœur abattu
Cède au poids de ses maux? Non, non, puissé-je vivre!
    Ma vie importe à la vertu.
Car l'honnête homme enfin, victime de l'outrage,
    Dans les cachots, près du cercueil,
Relève plus altier son front et son langage,
    Brillans d'un généreux orgueil.
S'il est écrit aux cieux que jamais une épée
    N'étincellera dans mes mains,
Dans l'encre et l'amertume une autre arme trempée
    Peut encor servir les humains.
Justice, Vérité, si ma bouche sincère,
    Si mes pensers les plus secrets
Ne froncèrent jamais votre sourcil sévère,
    Et si les infâmes progrès,
Si la risée atroce, ou (plus atroce injure)
    L'encens de hideux scélérats,
Ont pénétré vos cœurs d'une longue blessure,
    Sauvez-moi. Conservez un bras
Qui lance votre foudre, un amant qui vous venge.
    ...Mourir sans vider mon carquois!
Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange
    Ces bourreaux barbouilleurs de lois,
Ces tyrans effrontés de la France asservie,

Égorgée!... O mon cher trésor,
O ma plume! Fiel, bile, horreur, dieux de ma vie,
Par vous seul je respire encor.
Quoi! nul ne restera pour attendrir l'histoire
Sur tant de justes massacrés;
Pour consoler leurs fils, leurs mères, leur mémoire;
Pour que des brigands abhorrés
Frémissent aux portraits noirs de leur ressemblance;
Pour descendre jusqu'aux enfers
Chercher le triple fouet, le fouet de la vengeance
Déja levé sur ces pervers;
Pour insulter leurs noms, pour chanter leur supplice?
Allons, étouffe tes clameurs:
Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice.
Toi, Vertu, pleure si je meurs.



XXXIV.

CHAMPCENETS.

5 messidor an II (juillet 1794).

Les époux, les amis, les pères,
Et les enfans et les vieillards;
Que de regrets, que de misères
Pourraient attirer les regards!

Parmi ces pertes infinies
Dont il fallut subir les coups;

Douleur, toutes tes harmonies
S'épuisèrent alors sur nous.

En peignant cette tyrannie,
Dont nous avons vu les effets,
Je craindrais la monotonie
Qui la suivit dans ses forfaits.

Pour reposer de ce qui touche,
Ce Champcenets original
Parut, *une rose à la bouche,*
Devant le mortel tribunal.

Sûr de son sort, sa raillerie
Répondit d'un ton tout nouveau
A l'amère plaisanterie
De la charrette et du bourreau.

Ses juges croyaient le confondre.
Il dit sans se déconcerter :
« Je fais semblant de vous répondre,
Ainsi que vous de m'écouter. »

Et quand ce jury juste et sage
(Car les jurys le sont toujours)
Eut prononcé le grand voyage
Qui devait terminer ses jours,

Il dit d'une voix goguenarde :
« Président, veuillez m'annoncer
Si, comme pour monter la garde,
On peut se faire remplacer? »



XXXV.

BEAUHARNAIS.

5 thermidor an II (juillet 1794).

« Les calomniateurs, lâches et triomphans,
M'ont voué, je le sens, au destin de Custine;
Et je n'ai plus l'espoir de revoir mes enfans
Ni de t'embrasser, Joséphine.

Dillon, Lukner, Biron, chacun est moissonné.
Faut-il par l'échafaud qu'un général défaille!
On devrait envoyer tout guerrier condamné
Mourir sur le champ de bataille.

Sur le champ de bataille! ah! le poids de mes maux
Trouble ce que je dis comme ce que je pense:
Par une telle fin punir les généraux,
Ce serait une récompense.

Ma Joséphine, adieu. Mon sort est arrêté.
A l'armée, au sénat, j'ai défendu la France;
J'ai chéri, j'ai voulu servir la liberté,
Et tu vois sa reconnaissance.

De regrets trop amers en vain je me défends.
Je pense à l'avenir que le sort vous destine.
Quel sort affreux! que vont devenir mes enfans?
Que deviendras-tu, Joséphine? »



XXXVI.

VERS DE ROUCHER

A SA FEMME ET A SA FILLE,

EN LEUR ENVOYANT DE SA PRISON SON PORTRAIT.

7 thermidor an II (1794).

« Ne vous étonnez pas, objets charmans et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage.
Quand un savant crayon dessinait cette image,
On dressait l'échafaud, et je pensais à vous. »



XXXVII.

LES
DERNIERS VERS D'ANDRÉ CHÉNIER.

7 thermidor an II (1794).

« Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
Animé la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaie encor ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour.
Peut-être avant que l'heure en cercle promenée
Ait posé sur l'émail brillant,

Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera ma paupière;
Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être en ces murs effrayés
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres.»

. . . .

DES VOIX.

André Chénier! citoyen André Chénier!

ANDRÉ CHÉNIER, *à part.*

Qu'avais-je dit!

LES VOIX.

André Chénier, ne viens-tu pas?

ANDRÉ CHÉNIER.

Je viens. (*A part.*) Mourir! (*Se frappant le front.*) J'avais quelque chose là!



XXXVIII.

TRENCK [1].

7 thermidor an II (juillet 1794).

Ja, sackerment der teufel! c'est jouer de malheur.
Moi, Trenck, brillant jadis, fils de la Germanie,

[1] Le baron de Trenck, exécuté trois jours avant Robespierre.

Dont dix ans de cachot qui ne m'ont pas fait peur
Ont illustré l'histoire et presque le génie;

Moi, beau-frère secret d'un héros et d'un roi,
Quand du grand Frédéric j'eus subi la colère,
Libre après si long-temps, je pensais qu'avec moi
Les prisons désormais n'auraient plus rien à faire.

Détenus, égorgés, les Français pouvaient bien
Suffire, ce me semble, à monsieur Robespierre.
Comment! il faut encore à l'ogre citoyen
Un étranger tranquille et septuagénaire!

Je ne sais pas pourquoi, quand je suis faible et vieux,
Il veut à mes dépens jouer la comédie.
Mais son tour est perfide, et par trop sérieux,
Et toujours ce tyran tourne à la tragédie.

On ne vit plus en France; on y meurt. Je suis mort.
Mais il faut que de lui le destin la délivre.
Robespierre avant peu pliera sous son effort.
Je ne lui donne pas un mois encore à vivre.

J'en suis si convaincu que, sûr de son arrêt,
Devant ses prisonniers, devant ses prisonnières,
A l'annoncer là-bas prédécesseur tout prêt,
Je lègue à son tombeau ces paroles dernières :

« Ici gît Robespierre exécrable à jamais,
« Laissant de ses desseins l'entreprise imparfaite.
« Si de son épitaphe on n'eût pas fait les frais,
« Celle du genre humain eût bientôt été faite. »

Je voudrais qu'on peignît ce Solon meurtrier
Par qui de l'univers la dernière heure sonne,
Entouré d'immolés, s'immolant le dernier,
Et content après lui de ne laisser personne [1].



XXXIX.

LOISEROLLES.

8 thermidor an 2 (juillet 1794).

Un père, un fils, dans la même maison,
Avaient long-temps joui d'un sort prospère.
Un ordre exprès, dans la même prison,
A renfermé le fils avec le père.
Pour le trépas le fils est appelé.
Il n'est pas là. « C'est moi, » répond le père.
On le saisit. Il part, et, consolé,
Il meurt. Qu'il soit honoré sur la terre!

Or, dites-moi, Curtius, Décius,
Mortels fameux, héros patriotiques,
S'ils sont réels, vos dévouemens connus
Sont-ils plus grands, plus beaux, plus héroïques?
Un trait pompeux, un éclat solennel,
D'un peuple entier vous ont faits les idoles:

[1] On a peint ainsi Robespierre, dernier vivant au milieu d'innombrables têtes, et faisant jouer pour lui-même l'instrument sinistre qui l'a immolé.

Un homme obscur, Décius paternel,
A consacré le nom de Loiserolles.



XL.

LE 8 THERMIDOR.

Au moins quand le lion a contenté sa faim,
Il épargne le reste, et fait grâce à la vie.
Mais le tigre massacre et massacre sans fin;
La mort universelle est sa plus douce envie.
Tels de la République, en leur dissension,
Les deux chefs opposés marquaient leur caractère.
Danton ne fut que le lion
Auprès du tigre Robespierre.

Celui-ci, resté maître, a doublé de fureur.
D'un élan plus cruel sa tyrannie éclate.
Rien ne peut apaiser ce fléau destructeur.
C'est en vain qu'on le prie, et même qu'on le flatte.
En vain ses prisonniers, marqués pour le trépas,
Veulent lutter encor d'ardeur patriotique,
Et portent à chaque repas
La santé de la République.

Ainsi qu'aux échafauds on se presse aux prisons,
Plus pleines tous les jours, tous les jours plus vidées.
Le peuple se lassait. Tant de meurtres si longs
Aux tyrans en effet donnent d'autres idées.

« C'est juste, il faut laisser reposer le bourreau.
Supposer un complot n'est pas peine fort grande.
Il faut qu'un *septembre* nouveau
Sur toutes les prisons s'étende.

Oui, notre force ainsi redoublera d'essor.
Avec ces prisonniers il faut qu'on en finisse.
Ces affreux détenus conspireront encor.
On fait bientôt un peuple; il fait bientôt justice. »
De quelque voile épais qu'on cherche à se couvrir,
Ce projet aux captifs bientôt se fait comprendre.
Tous ils ne pensaient qu'à mourir,
Et quelques uns à se défendre.

C'est alors qu'en tumulte on entend, un matin,
Retentir le tocsin, battre la générale;
Et chaque prisonnier, de son malheur certain,
Pense que c'est le jour de son heure fatale.
Ils ont droit de penser que l'horrible projet
Éclate en ce moment, et bientôt s'exécute.
On lutte pour un autre objet,
Et leur sort dépend de la lutte.

Afin qu'aucun récit ne les vienne abuser,
Le front de leurs geôliers devient leur thermomètre;
Et quand le plus brutal commence à s'excuser,
De leur première crainte ils se sentent remettre.
Ils savent que le choc qui fera leur destin
Intéresse aujourd'hui la République entière;
Que le parti le plus humain
Lutte à mort contre Robespierre.

Bientôt un bruit heureux, jusque vers eux porté,
Paraît charmer vraiment les geôliers plus affables:
Par la *Convention* Robespierre arrêté
Ne pourra prolonger ses coups impitoyables.
Bientôt un autre bruit trompe leur vœu déçu.
Jugez des détenus l'épouvante profonde :
En prison l'on n'a pas reçu
Celui qui détient tout le monde!

Ce bruit, qu'en exultant propagent les geôliers,
Glace les malheureux désolés de les croire;
Dehors, les scélérats contre les prisonniers,
Jettent des cris de mort : c'est leur cri de victoire.
Le trouble des captifs bouleverse leur sein;
Des prisons désormais la mort est le Génie;
Chacun dans le sombre tocsin
Entend sonner son agonie.

Le massacre apparaît, fantôme décevant.
D'avance plus d'un cœur éprouve un froid délire.
Tel veut fuir l'assassin, tel aller au-devant;
Ainsi que le serpent, le trépas nous attire.
Croyant ouïr déja les meurtriers venir,
Une fille à sa mère a dit ce mot horrible :
« Comment faudra-t-il se tenir
Pour mourir le plus tôt possible[1]? »

[1] Ce mot fut dit par mademoiselle de Maupeou, digne petite-fille du comte de Tressan, et depuis marquise Le Vayer. Si elle n'eût pas échappé à cette proscription, on y eût perdu une des plus jolies et des plus aimables femmes qui aient existé ; et moi, l'amitié dont elle m'a honoré.

Ciel! on apprend bientôt qu'en vain *hors de la loi*,
L'empereur Robespierre est maître à la *Commune;*
Et la Convention, palpitante d'effroi,
Contre elle et son pouvoir voit tourner la Fortune.
C'en est fait! il faut dire à l'existence adieu.
Qui peindrait des captifs l'angoisse et la souffrance!
Et l'univers paraît sans Dieu,
Dans les prisons sans espérance.



XLI.

LE 9 THERMIDOR.

« Victoire, amis! dans sa bonté
Le ciel finit notre souffrance.
C'est le jour de l'humanité,
Amis, et le jour de la France !

Quand nul espoir n'était resté,
Il est brisé, notre esclavage!
On dit que c'est de la Beauté
Qu'est venu l'élan du courage.

... De ses forfaits on fait l'aveu,
Et sous son vrai titre on le nomme,
Le monstre qui *reconnut Dieu*
Qui le méconnaissait pour homme.

Ce tyran, au loin redouté,
De la peur a subi l'entrave;
Qui montra tant de cruauté
Ne méritait pas d'être brave.

Et tout son cortége abhorré,
Espèce aussi lâche qu'immonde,
Prend le chemin inespéré
Qu'il faisait prendre à tout le monde;

Et ce rebut du genre humain,
Ce Couthon, pétri d'insolence,
Cul-de-jatte républicain,
Un des nouveaux rois de la France;

Et Saint-Just, jeune fanfaron
Qui ne redoutait point d'obstacles,
Et froidement, Caton-Néron,
Du trépas dictait les oracles.

... Chers compagnons, entendez-vous?
Et voyez-vous ouvrir les portes?
Ah! tous nos amis, près de nous,
Vont bientôt venir en cohortes.

...Oui : notre succès est certain;
Le crime a fini sa carrière.
Dans la boue a croulé soudain
La majesté de Robespierre.

Arrêt, trop juste arrêt du sort !
On m'apprend que la même table
D'où partaient ses arrêts de mort,
Porte mourant ce misérable.

Lui-même, à l'échafaud soumis,
Va payer nos douleurs amères,
Ce fléau de tous les amis,
Ce *Maudit de toutes les mères*[1].

Et nous, qui par lui périssions,
Nous voyons son heure dernière.
Dans l'abîme nous succombions,
Nous remontons à la lumière.

O *neuf thermidor*, sois béni,
La plus belle entre les journées,
Par qui le supplice est fini,
Les proscriptions terminées !

Les gens de bien vont être exclus
De ces demeures funéraires ;
Et les prisons ne verront plus
Que leurs habitans nécessaires.

[1] Au moment où Robespierre blessé partait pour l'échafaud aux acclamations universelles, une femme en deuil les fit taire en arrêtant le char, et dit avec une exaltation extraordinaire au tyran déchu : « Scélérat, je te maudis au nom de toutes les mères ! » et les acclamations redoublèrent.

O moment de félicité
Qu'on sent mieux qu'on ne peut le rendre!
Vive, vive la liberté!
Mais tâchons enfin de l'entendre. »

FIN
DES PRISONS DE 1794.



TABLE
DES ODES.

FIN DE LA TABLE.